

No 529

73600

**POÈTES
DE CHEZ NOUS**

Nihil obstat.

ALEXANDRE VACHON, ptre,
Censeur.

Imprimatur.

J.-M.-RODRIGUE, CARD. VILLENEUVE, o.m.i.,
Arch. de Québec.

Québec, 29 janvier 1934.

Mgr CAMILLE ROY,
Professeur à l'Université Laval

POÈTES DE CHEZ NOUS

Etudes extraites des **Essais** et **Nouveaux Essais**
sur la **Littérature Canadienne**.



Editions Beauchemin

MONTREAL

1934

Avis aux lecteurs

Ces études ont été écrites il y a plus de vingt ans. Elles datent d'une époque de renouvellement littéraire où la critique essaya d'attirer au livre canadien encore rare, et sousestimé parce que canadien, une sympathie que les nôtres furent trop lents à lui accorder. Il fallait alors créer de l'estime pour le livre canadien. L'encouragement du public est nécessaire au développement d'une jeune littérature. S'il ne crée pas lui-même les talents, il provoque des efforts qui sont utiles.

Il fallut, pour cette oeuvre de rapprochement entre le lecteur canadien-français et les auteurs, mettre dans les jugements littéraires une suffisante bienveillance. La critique au vinaigre est aussi stérile que la critique à l'eau de rose. Nous avons donc cru bon, dans nos Essais et nos Nouveaux Essais, de faire connaître par l'analyse les ouvrages, et de dégager toujours des faiblesses de fond et de forme, les qualités que pour l'information du lecteur aussi bien que pour le profit des auteurs, il importait de souligner. Si, aujourd'hui, il est permis à la critique d'être plus sévère, nous sommes toujours convaincus qu'il y a vingt ou trente ans, notre méthode fut la meilleure. Et cette méthode constitue elle-même un document littéraire qui, nous semble-t-il, a sa valeur.

Nous prions les lecteurs de ces Essais que réédite, en les groupant selon l'ordre des genres littéraires étudiés, la maison Beauchemin, de se reporter eux-mêmes à l'époque de mésestime du livre canadien où ils furent d'abord publiés.

Les Essais et Nouveaux Essais paraîtront en trois volumes intitulés: Poètes de chez nous; Historiens de chez nous; Romanciers de chez nous.

C. R.

LOUIS FRÉCHETTE

L'homme de l'oeuvre.

Pénibles débuts. — Vocation poétique: les horizons de Québec; le milieu intellectuel. — Querelles politiques et littéraires. — La carrière du poète. — L'oeuvre lyrique. — *La Légende d'un Peuple*. — L'art de Fréchette. — Sa place dans l'histoire de la poésie canadienne.

Le 31 mai 1908, vers onze heures du soir, après une journée de maladie seulement, Louis Fréchette mourait à Montréal.

Depuis quelques années le vieux poète souffrait. Sa robuste constitution avait fléchi. Le temps, la maladie, les chagrins dont se charge trop facilement une âme d'artiste, les variables et fortes émotions qu'avaient longtemps et tour à tour surrexcitées en lui la louange et la critique, les querelles souvent engagées et âprement conduites, l'isolement qui chaque jour étend autour de ceux qui vieillissent le cercle impitoyable de ses indifférences et de ses abandons, le sentiment de sa faiblesse irrémédiable et de son impuissance, le spectacle toujours triste de sa propre ruine, tout cela avait assombri les derniers jours de Louis Fréchette, avait peu à peu détaché cette âme de tant de choses, de tant d'âmes qu'elle avait passionnément aimées: tous ces ennuis, toutes ces angoisses d'un soir de vie qui ici-bas ne doit plus être suivi de clartés d'aurore, avaient mis au coeur de l'homme des désirs de s'en aller vers une vie meilleure. Il souhaitait mourir, et la veille du 31 mai, quelques heures

avant d'être foudroyé par l'apoplexie, il confiait à un ami ancien et fidèle ce vœu de chrétienne espérance. «Il y a, ajoutait-il, l'au-delà qui est toujours inquiétant, mais j'ai assez souffert, il me semble, pour que Dieu me pardonne (1)».

Il traduisait ainsi en prose des vers, les derniers peut-être qu'il ait faits, et qui avaient paru quelques semaines auparavant:

Pour moi, je me confie à la justice immense.
Or, ta justice, à toi, Seigneur, c'est la clémence!

D'ailleurs, les poètes, ceux-là du moins qui ont exprimé dans leurs vers quelque vérité humaine, ou quelques-unes des pensées qui jaillissent de la conscience nationale, ne meurent pas tout entiers. Et la mort de Fréchette, loin de le rejeter dans l'ombre ou dans l'oubli, a remis en lumière et en pleine actualité l'œuvre qu'il nous a laissée. Il arrive que la mort grandisse ses victimes. Et il pourrait se faire que, dans notre province du moins où Fréchette fut tant discuté, la grande paix du tombeau profite à sa gloire.

*

*

*

C'est le 16 novembre 1839 que Fréchette naquit à Lévis, au pied même de la falaise, dans le quartier qui porte le nom d'Hadlow.

Son père, venu de Saint-Nicolas, était entrepreneur de quais. Ses ancêtres étaient partis de l'île de Ré, de cette Saintonge qui nous a donné avec Champlain la fleur de son héroïsme courageux.

Le jeune enfant perdit trop tôt sa mère, et ne connut pas assez longtemps la joie calme, la paix de la vie de

(1) Cf. Un article de L.-O. David sur *Fréchette*, reproduit dans *Le Soleil* du 20 juin 1908.

famille.⁽¹⁾ Une autre femme prit bientôt au foyer la place de l'absente. D'une nature tapageuse et indisciplinée, l'enfant ne s'accommoda pas facilement des corrections vigoureuses que lui infligeait cette nouvelle mère. Aussi, dès l'âge de quinze ans, Louis quitta le toit paternel, et s'en alla demander aux hasards de l'existence, du pain et du travail. Il cassa de la pierre à macadam dans les rues d'Ogdsdenburg, en attendant qu'il revint poursuivre ses études au Petit Séminaire de Québec, et aux Collèges de Sainte-Anne et de Nicolet. Pas plus au collège qu'à la maison paternelle, l'enfant ne trouvait facilement une *alma mater*; il colporta ses espiègleries et son talent.

Doué d'une délicate sensibilité, d'une imagination prompte à s'enflammer, le jeune collégien dut lire avec avidité les recueils de vers qu'il put se procurer. Si l'on en juge par des polémiques malheureuses qu'il fit plus tard «à propos d'éducation»,⁽²⁾ il aimait mieux la poésie que le grec; et s'il ne mit pas en vers les textes qu'on lui fit traduire, c'est que la muse soufflait à son oreille de bien autres choses. A dix-neuf ans, il composait les premières pièces qu'il a publiées, et c'était: *Le chant de la Huronne*⁽³⁾, et des strophes de consolations, *Ne pleure pas*,⁽⁴⁾ qu'il écrivit pour l'album d'une mère. Au pensionnat de l'Université Laval, où il fit son droit, il eut pour voisin de chambre Adolphe Routhier. Tous deux avaient alors, et eurent peut-être toujours plus d'admiration pour Lamartine que pour Cujas ou Pothier. Adolphe Routhier devait, quelques années après, confesser qu'en dépit des règlements du pensionnat, Fréchette et lui avaient souvent, pendant de longues soirées, lu ensemble des strophes de Lamartine, de Victor Hugo ou de Turquety⁽⁵⁾. Il leur arrivait même de rimer tous deux sous la flamme de la lampe discrète.

Une année, Louis Fréchette, étudiant, fut attaché à

(1) La mère de Louis Fréchette mourut le 7 juillet 1853. L'enfant avait alors 13 ans et 8 mois.

(2) *Lettres à M. l'abbé Baillairgé*, 1893.

(3) *Mes Loisirs*, p. 115.

(4) *Idem*, p. 187.

(5) *Causeries du dimanche*, p. 214.

la rédaction du *Journal de Québec* (1861 - 1862); cela ne l'empêcha pas de continuer à aligner des vers: le nouvelliste rimait en marge de la gazette, et, dès 1863, à vingt-quatre ans, il publiait son premier recueil: *Mes loisirs*.

Mais la vie fut rude au jeune parnassien. *Mes Loisirs* n'enrichirent pas leur auteur. Victor Hugo et Longfellow, à qui l'étudiant avait sans doute fait hommage de son livre, lui écrivirent des lettres courtoises et flatteuses, mais le livre lui-même dormit chez le poète ou chez le libraire. Dans un article qui parut dans le *Journal de Québec*, le 4 février 1865, le correspondant du *Journal* écrit ceci à propos de *Mes Loisirs*: « Ce livre a causé fort peu de sensation, et il se vend presque pas, à preuve que le débit n'a pas encore couvert les frais d'impression.⁽¹⁾ »

Une modeste situation de traducteur surnuméraire pendant les sessions du Parlement ne put suffire à équilibrer le budget de l'étudiant besogneux.⁽²⁾ Le versificateur se fit bien avocat (1864), mais il fallut courir après les causes plus encore qu'après les rimes, et Louis Fréchette attrapait celles-ci plus facilement que celles-là. Il y eut des jours sombres et affamés dans la chambre du basochien. Une nouvelle tentative vers le journalisme ne lui réussit pas davantage. Pendant l'année 1865, Louis Fréchette cumula à Lévis les fonctions d'avocat sans cause et de rédacteur du *Journal de Lévis*, que venait de lancer M. Odule Bégin. Mais le rédacteur était d'un libéralisme qui effraya le propriétaire; celui-ci craignit de voir transformer en feuille révolutionnaire son journal, et il remercia de ses services le scribe intempérant.

La politique elle-même desservait donc ce jeune frondeur impuissant à ébranler la forteresse où se retranchaient victorieusement les conservateurs. Désespérant de pouvoir trouver à Québec ou à Lévis, sinon la fortune, du moins la médiocrité dorée dont se contentent

(1) Cet article est reproduit dans le deuxième numéro du *Journal de Lévis*, 18 avril 1865. Louis Fréchette était alors rédacteur de ce journal. L'article du *Journal de Québec* est signé A. C.

(2) Cette situation fut assurée à Louis Fréchette et à Pamphile Le May par l'entremise de MM. Lemieux et Rémillard, avocats, chez qui les deux étudiants faisaient leur cléricature.

les fils de la Bohème, Louis Fréchette résolut d'aller porter ailleurs son talent et sa besace.

Les Etats-Unis étaient alors la terre promise de ces Canadiens qui se lassaient d'attendre chaque matin une manne dont il ne restait rien pour le lendemain. Des milliers de compatriotes y allaient troquer contre l'or un travail qui ne profitait plus à la patrie. Louis Fréchette suivit le courant fatal: l'avocat, le journaliste, le poète partirent pour Chicago (1866). Fréchette sortit tout entier de son pays. Il emporta même avec lui le souvenir amer des désenchantements de sa jeunesse. L'exilé fut cruel pour ceux qui restaient au bord du Jourdain. Sur la terre étrangère il lui sembla que la patrie n'était plus habitable. Dans la lumière trompeuse des horizons lointains, il vit sa province natale en proie à des politiques qui ne pouvaient que la ruiner, son cher Canada livré à des tyrans cupides. Nouvel Alceste, il s'imagina un matin qu'il s'était exilé pour n'être plus spectateur et victime de tant d'égoïstes turpitudes dont se rendaient coupables les ministres de ce temps-là.

Trop faible pour dompter ce servilisme immonde,
Fuyons-en le contact; allons de par le monde,
Chercher un coin de terre où l'honneur soit resté. (1)

Il écrivit même:

Partons, pour ne plus revenir!...
Et quand je dormirai sous la terre étrangère,
Jamais, je le sens bien, jamais une voix chère
Ne viendra, vers le soir, prier sur mon tombeau;
Mais je n'aurai pas vu, pour combler la mesure,
Du dernier de nos droits, cette race parjure
S'arracher le dernier lambeau! (2)

Peut-être Fréchette se souvenait-il déjà que Victor Hugo avait été, lui aussi, obligé de fuir devant les tyrannies de la politique. Il lui plut de faire de Chicago un

(1) *La Voix d'un Exilé*. Première année, oct. 1866.

(2) *La Voix d'un Exilé*. Première année, oct. 1866.

autre Jersey, et du sein de la cité qui avait accueilli son beau désespoir, il lançait contre nos petits Napoléons les tirades vengeresses, furieuses, échevelées, qui s'intitulaient: *La Voix d'un Exilé*, et qui parurent à beaucoup, et plus tard à l'auteur lui-même, une imitation trop puérile des *Châtiments*.

L'exil dura cinq ans, sans épuiser tout à fait le fonds d'amertume que la vie avait si tôt amassé dans l'âme du jeune irrité. Pendant son séjour à Chicago, et pour se créer du travail utile, Fréchette, entre deux couplets satiriques où il essayait d'exprimer toutes ses haines sincères ou factices, fit de la correspondance aux bureaux du Chemin de fer de l'Illinois Central, section des Terres;⁽¹⁾ et il fit aussi du journalisme. Il écrivit d'abord dans l'*Observateur*, publié par Barclay et Fréchette lui-même, et qui commença à paraître peu de temps après l'arrivée du poète à Chicago. L'*Observateur* ne vécut pas longtemps. En 1868, un autre journal était fondé par Théophile Guérout, Fréchette et Samuel Pinta, l'*Amérique*. Fréchette y collabora jusqu'au printemps de 1871, où le journal cessa de paraître.⁽²⁾ Déjà, d'ailleurs, des amis du Canada avaient invité à revenir au pays l'enfant terrible qui boudait ses compatriotes. Ils lui facilitèrent son retour,⁽³⁾ et en 1871, Louis Fréchette regagnait la frontière, rentrait à Lévis, sa ville natale, et y ouvrait encore un bureau d'avocat.

Mais le lutteur irascible qu'il y eut toujours en lui ne devait pas longtemps goûter la paix au foyer de la patrie retrouvée. Il y avait alors, dans l'air et dans les esprits, trop d'idées contraires, trop de doctrines combattues, trop de discussions acrimonieuses, pour que le repos lui fût possible. Quelques mois seulement après son arrivée à Lévis, exactement au mois de novembre 1871, Fréchette s'engageait avec Adolphe-Basile Routhier, son

(1) Cela s'appelle en anglais: *Land Department Illinois Central Railway*.

(2) Voir pour plus de détails sur Louis Fréchette, journaliste à Chicago, l'*Histoire de la Presse franco-américaine et des Canadiens-français aux Etats-Unis*, par Alexandre Belisle, Worcester, Mass., 1911.

(3) Cf. Article de L.-O. David, cité plus haut.

ancien camarade d'études à l'Université Laval, à propos des *Causeries du Dimanche*, que Routhier venait de publier, dans une polémique qui eut beaucoup de retentissement, qui fit couler dans les colonnes de l'*Événement* et du *Nouveau Monde* une encre parfois bien noire, et dont Fréchette marqua le premier toute l'âpreté en intitulant ironiquement ses articles: *Lettres à Basile*.

*

*

*

Et c'est sans doute ici le lieu et le moment de nous arrêter pour préciser davantage quelques-unes des influences intellectuelles, littéraires et sociales qui ont enveloppé la jeunesse de Fréchette, qui ont façonné son esprit, qui ont fécondé ou irrité sa première ardeur, qui ont tour à tour mis en son âme de poète le rêve de La-martine et la colère de Juvénal.

Le rêve du poète! Il lui vint peut-être un soir que la chanson tranquille du Saint-Laurent berçait son sommeil. Il lui vint, assurément, dans ce pays de Lévis et de Québec, avec la lumière et les spectacles qui chaque jour emplissaient ses regards. Tous ceux qui naissent à Lévis et à Québec ne sont pas nécessairement des poètes; mais comment douter que cet ensemble de paysages, de lignes, de couleurs, d'harmonies, au centre desquels surgit comme une acropole le rocher québécois, ne soit propre à enrichir l'imagination, à éveiller la sensibilité, à affiner ces facultés esthétiques que la nature ébauche en chacun de nous?

Le rêve du poète! Il vint à Fréchette avec les premières émotions de l'adolescence, un soir que le jeune étudiant, assis quelque part sur les coteaux de Lévis, voyait se développer en largeur et en puissance le vaste décor laurentien. De l'autre côté du fleuve, derrière la forêt mouvante de mâts qui, en ce temps de prospérité maritime, assiégeait Québec, et que soulevait lentement le souffle rythmé de la vague; au-dessus du rivage étroit

d'où s'élancent en vigueur les falaises orgueilleuses, il vit la cité hautaine s'endormir un soir dans la splendeur d'un songe merveilleux. Le soleil avait jeté sur l'épaule robuste du vieux rocher la frange d'or d'un manteau de pourpre; les maisons basses qui se blottissent au pied du cap, ou qui s'échelonnent le long des pentes, ou qui se profilent sur les sommets, déjà s'enveloppaient d'ombre, pendant que les hauts clochers de la ville sainte brillaient encore dans le ciel pur; le recueillement des jours qui finissent apaisait toutes choses. Et par delà le promontoire qui s'affaisse tout à coup en une chute harmonieuse, le rêveur apercevait, plus loin que l'estuaire enflamé de la rivière Saint-Charles, et plus loin que les grèves de la Canardière, la plaine montante de Charlesbourg, décorée de vergers en fleurs, les longs coteaux de Beauport, quadrillés d'enclos labourés, et derrière l'île d'Orléans, au fil de l'eau qui descend, les terrasses gracieuses de Beaupré. Couronné par les cimes dentelées, surbaissées et fuyantes des Laurentides, encadré dans la ligne souple d'un horizon tout embrasé par le feu du crépuscule, le panorama québécois apparaissait au jeune étudiant comme l'évocation classique de la beauté, et il imprimait en son esprit quelques-unes de ces images qui se colorent de riches reflets ou qui ne demandent qu'à s'envoler au souffle de la strophe.

Oh! oui, les rêves d'or de notre adolescence!....
La Muse nous berçait déjà sur ses genoux;
Et mille émois troublants accusaient la présence
Des poètes futurs qui sommeillaient en nous....

Tout éveillait chez nous de vagues rêveries:
Un vol d'insecte, un bruit de feuille, un chant d'oiseaux,
L'azur des monts lointains, la fleur d'or des prairies,
Les astres blonds semant des perles sur les eaux.

C'est à son ami Sir James Edgar, un ancien compagnon d'enfance, qu'il rappelait un jour ces souvenirs. Et il rattachait à ces poétiques réminiscences les visions premières de sa jeunesse:

Et quel panorama pour des yeux de poète:
Québec et son bassin, ce miroir fabuleux
Dont le cadre, gradins aux fières silhouettes,
S'étale en ondulant jusquaux horizons bleus!

Le soir surtout, assis au bord de la falaise,
Combien de fois—oh! oui, dans l'ivresse ou le deuil—
Sans échanger un mot pour mieux rêver à l'aise,
N'avons-nous pas joui du sublime coup d'oeil! (1)

Les vers sont assez lourds, mais ils nous permettent de penser que s'il est vrai que nos âmes reçoivent l'empreinte assez profonde des choses qui nous entourent, et s'il est vraisemblable qu'il entre dans l'imagination des poètes quelques rayons de la lumière natale, c'est bien la lumière de Québec qui enflamma, un soir qu'il avait dix-huit ans, le jeune rêveur de la falaise.

Au surplus, Québec, vers 1860, n'était pas qu'une ville pittoresque dont l'image rare pouvait faire des artistes. Depuis Inogtemps déjà, cette ville s'essayait à jouer le rôle d'une cité studieuse. Plus d'une fois, elle avait encouragé les travailleurs de la plume, et elle était fière d'avoir écrit la première page de notre histoire littéraire. En 1860, elle avait des ambitions plus grandes encore. Elle groupait alors dans ses remparts garnis de vieux canons muets, les plus intellectuels de ce temps, elle coordonnait leurs efforts, elle provoquait leur activité, et il lui semblait sans doute qu'elle s'auroyait déjà d'une gloire attique. Avec son Université, fondée depuis 1852, elle aspirait à jouer un premier rôle scientifique; elle prétendait à faire rayonner au loin sur le continent l'éclat et la vertu de l'âme française.

C'est à Québec qu'Etienne Parent venait d'accomplir son oeuvre puissante de journaliste, et c'est là qu'il avait lu et publié quelques-unes de ses meilleures études de sociologie; c'est à Québec que Garneau avait, le premier, ouvert « l'écrin » de notre histoire; c'est à Québec que Ferland travaillait encore; c'est à Québec que chantait

(1) *Les Epaves*, pp. 74 - 75.

Crémazie, et c'est là, dans l'arrière-boutique d'une librairie mal administrée, qu'il réunissait ses fidèles enthousiastes. En 1860, un jeune prêtre faisait presque école à l'ombre de la cathédrale: entre deux *Légendes*, l'abbé Casgrain claironnait sur le seuil du presbytère, et il annonçait au public indifférent le réveil, ou plutôt la naissance d'une littérature canadienne dont il croyait qu'il était le père: il associait à ses sollicitudes le docteur La Rue, Joseph-Charles Taché, Antoine Gérin-Lajoie, et jusqu'à ce vieillard de soixante-quinze ans. Philippe-Aubert de Gaspé, qui ne voulut plus mourir avant d'avoir déposé son offrande toute précieuse dans le berceau de la nouvelle littérature. Les *Soirées canadiennes* et le *Foyer canadien* furent créés: ils ouvrirent toutes leurs feuilles à ce vent d'enthousiasme, et s'en allèrent porter au loin l'espérance des travailleurs.

Comment Louis Fréchette n'aurait-il pas subi l'influence de ce milieu renouvelé? Comment n'aurait-il pas consenti à se laisser enrôler dans la nouvelle brigade? Plus jeune que tous ceux qui organisaient ce mouvement littéraire, il souhaitait déjà d'y contribuer pour sa part: volontiers il en faisait confidence à son ami de cœur Pamphile Le May, autre jeune poète qui lui fut toute sa vie un rival pacifique, et qui, lui aussi, dès 1862, dans les *Soirées canadiennes*, préludait par le *Chant du Matin*⁽¹⁾ à sa carrière de barde rustique. Fréchette avait voulu écrire lui-même la première page du premier numéro de ces *Soirées canadiennes*⁽²⁾ où se concentraient alors tous les premiers rayons de la Pléiade de Québec. C'est à la *Poésie* qu'il consacra ces couplets, et, comme pour préciser et révéler sans mystère l'influence qu'il avait subie, il les dédia à Crémazie. A ce maître dès lors tant admiré, il disait:

(1) *Soirées Canadiennes*, II, 5.

(2) *Soirées Canadiennes*, I, 5.

O poète, j'aimais, aux jours de mon enfance,
Enfant aux blonds cheveux, au coeur plein d'espérance,
A lire tes récits ou navrants ou joyeux;

Quand ton génie épris de notre jeune histoire,
Par ses mâles accents, d'un frais bandeau de gloire
Ceignait le front de nos aïeux!

Et il terminait son envoi par le mot de Reboul à Lamartine:

«Mes chants naquirent de tes chants.»

Mais Crémazie devait bientôt, poète malhabile en affaires, fermer son cénacle, et s'exiler. Ce fut un grand deuil pour la jeune école québécoise; il semblait que ce départ créait au foyer des lettres canadiennes un vide que l'on ne pourrait plus combler. Fréchette eut-il alors l'intuition du rôle que lui réservait l'avenir? Pensa-t-il qu'il lui appartenait de prendre au Parnasse canadien la place laissée vacante? Ou voulut-il seulement consoler ses compatriotes qui s'attardaient à regretter le poète disparu? Toujours est-il qu'il entreprit d'occuper désormais l'opinion publique de son nom et de ses travaux. Pendant que Pamphile Le May, toujours trop indifférent aux applaudissements des lecteurs, écrivait:

Et que m'importe la louange
Des hommes dont l'amitié change
Comme le feuillage des bois! (1)

Louis Fréchette, l'année même qui suivit le départ de Crémazie, publiait *Mes Loisirs*. Dans une courte préface, en apparence modeste et timide, il déclarait son utile désir d'enrichir nos lettres.

«Ce livre a-t-il un but?

«— Peut-être!

«D'abord, étant, je crois, la première publication de ce genre dans notre jeune pays, ce volume, quoique dé-

(1) *Soirées Canadiennes*, II, 6.

fectueux, sera toujours un pas de fait pour la littérature canadienne; et ce pas, tout petit qu'il soit, est déjà une tâche assez noble à remplir.»⁽¹⁾

Cela est dit dans une très mauvaise prose, et cela enferme aussi une petite erreur historique. *Mes Loisirs* sont dans l'ordre chronologique, le deuxième recueil de vers qui ait été publié chez nous, Michel Bibaud ayant, en 1830, fait imprimer le premier. Mais vraiment celui-ci, *Epîtres, Satires, Chansons, Epigrammes et autres pièces de vers*, ne peut être mis en regard de celui-là: parce qu'on ne le trouve plus guère dans les bibliothèques, parce que trente années de vie historique les séparent, et parce que pendant ces trente ans la muse canadienne s'est débarrassée de quelques-uns des langes étroits, empesés, où s'agitait sans grâce la lourde imagination de Bibaud.

Louis Fréchette avait sous la main bien des livres que ne connaissaient pas les rimeurs de 1830. Crémazie avait fait venir de France les ouvrages des poètes qui là-bas étaient des maîtres. Et c'est une influence ajoutée à bien d'autres, et qu'il ne faut pas ici négliger, et qui est peut-être prépondérante, que celle qu'exerçaient à distance, sur nos versificateurs, les plus illustres représentants de la poésie française contemporaine. Lamartine, Victor Hugo, Alfred de Musset, Théophile Gautier, Leconte de Lisle, avaient ici leurs admirateurs, et l'on retrouvera dans l'oeuvre de Fréchette plus d'un souvenir des lectures ferventes qui occupaient ses loisirs.

D'ailleurs, Fréchette arrivait à la vie littéraire au lendemain du jour où le drapeau français, depuis si longtemps absent, réapparut avec la *Capricieuse* dans le port de Québec; au moment même où des relations commerciales et fraternelles s'établirent plus fréquentes entre le Canada et l'ancienne mère patrie. Les livres se firent moins rares dans les bibliothèques plus nombreuses. L'abbé Casgrain a souvent raconté l'effervescence de cette jeunesse de 1855 qui prenait contact avec des maî-

(1) *Mes Loisirs*, pp. 8 - 9.

tres nouveaux, qui lisait avec piété Montalembert, Lamartine, Chateaubriand, Hugo, et qui voyait s'ouvrir sous son regard l'horizon encore flamboyant du ciel romantique.

*

*

*

Mais en même temps que les questions d'ordre littéraire préoccupaient les écrivains en herbe du collège ou de la revue, d'autres questions pénétraient, avec une autre littérature, dans notre vie intellectuelle et dans notre vie publique. Nous devons avoir ici le contre-coup des agitations qui avaient plus d'une fois bouleversé en France les écoles philosophiques. La querelle du libéralisme alluma dans notre pays la discorde. L'on ne pouvait oublier que quelques-unes des idées malsaines, qui s'étaient greffées comme un chancre dangereux sur le catholicisme français, avaient eu jusque dans notre province des adeptes. La conception du catholicisme intégral répugnait alors à quelques esprits qu'avait fascinés la doctrine nouvelle, et qui subissaient visiblement l'influence d'outre-mer. Papineau avait laissé des disciples qui souhaitaient pour leur pays une démocratie, une république, je veux dire un état politique, qui fût plus indépendant des droits et des prescriptions de l'Eglise. Ces tenants du libéralisme tout court et du libéralisme catholique se réclamaient malheureusement d'un parti politique qui eut à souffrir de ses compromettants amis. Et parce que rien n'est plus propre que la passion politique à envenimer toutes les querelles, la fureur de disputer, pour parler comme Bossuet, s'empara des esprits, et l'on entendit, ou l'on lut, dans les tribunes, dans les salons, dans les journaux, toute une littérature agressive, acrimonieuse, où l'on exécutait hardiment ceux-là que l'on croyait coupables d'errer avec de Falloux, Montalembert, Dupanloup, ou que l'on soupçonnait de tremper leur plume dans l'encrier de Louis Veillot.

Au surplus, il arriva, à cette époque de la jeunesse de Fréchette, comme il arrive toujours, que des âmes neuves, frissonnantes au seul mot d'indépendance et de liberté, alliaient à leur libéralisme une sorte d'incrédulité, plus factice peut-être que réelle, et mettaient quelque coquetterie à faire voir au coin de leurs lèvres le sourire élégant du scepticisme. L'on sait que notre jeune poète ne put échapper tout à fait à l'emprise d'un snobisme si séduisant, et qu'il fit quelque temps tourner au vent du siècle ses mobiles convictions.

Ajoutez à cela que, vers 1865, l'on élaborait à Québec, pour notre pays, une constitution nouvelle, que la Confédération eut alors de vigoureux adversaires, et que cette évolution de notre politique nationale constituait une autre cause suffisante de surexcitation des esprits.

Littérature, philosophie, religion, politique se rencontrèrent donc, en ce temps-là, pour se heurter et se combattre. Les mêmes écrivains s'occupaient à la fois de tous les problèmes, et il advint que la politique se répandit dans tous les domaines. Le temple des lettres ne connut pas longtemps la sérénité olympienne qu'y avait fait régner Crémazie. On s'y bouscula bientôt comme dans une salle de comité électoral. C'est peut-être Fréchette, que hantait déjà le désir de siéger au Parlement, qui donna la première poussée violente à ses voisins; en tous cas, c'est lui qui cria le plus fort le jour où il fit entendre, de Chicago, la *Voix d'un Exilé*.

Au bruit de ces strophes tumultueuses, qu'il publiait entre 1866 et 1869, on eût volontiers pensé qu'une sorte de révolution passait, en la bouleversant, sur la terre canadienne. Fréchette clamait, hurlait au gouvernement conservateur sa haine féroce ou sa rage impuissante.

A moi ce fouet sacré, ce fouet de la vengeance!
 Arrière, scélérats! arrière, ignoble engeance!
 Brigands de bas étage et fourbes de haut rang!
 Point de grâce pour vous! fuiriez-vous jusqu'au pôle,
 Je vous appliquerai le fer rouge à l'épaule,
 Et je vous mordrai jusqu'au sang!

.....

Pour grossir dignement leurs cohortes impies,
Ils ont tout convoqué, requins, vautours, harpies,
Va-nu-pieds de l'honneur, héros du guet-apens,
Hardis coquins, obscurs filous, puissants corsaires,
Bretteurs, coupe-jarrets, renégats et faussaires,
Bandits, voyous et sacripants! (1)

Et tout ce lyrisme tapageur parce que le cabinet de la province de Québec comptait parmi ses membres un Ouimet et un Archambault, parce que Georges-Etienne Cartier était chef du gouvernement, et parce qu'enfin le parti conservateur du Canada se recrutait parmi les Tassé, les Bréhaut, les Schiller, et les Ramsay! (2)

On voulut faire comprendre à ce jeune Caton encore plus sévère que l'ancien, qu'il exagérait; on lui reprocha même certains vers que paraissait lui avoir inspirés une sorte de démagogie anticléricale.

Mais le censeur et le poète s'obstinèrent. Et ce fut pour se défendre contre la critique, que Fréchette, à peine de retour au pays, en 1871 — dans ce pays qu'il s'était promis de ne plus revoir — entreprenait avec l'auteur des *Causeries du Dimanche*, cette polémique violente où la politique et le libéralisme faillirent tuer la littérature. Puis l'on vit bientôt se produire dans la république des lettres une sorte de mêlée générale où Fréchette eut sa part de coups. Sous prétexte de critique littéraire, l'abbé Casgrain, Joseph Marmette, masqués tous deux sous le nom collectif de Placide Lépine, Adolphe Routhier qui se dissimulait à peine derrière Jean Piquefort, le docteur La Rue qui signait Laurent, échangèrent des aménités, se signalèrent les uns aux autres leurs moindres défauts, et montrèrent devant le public nos hommes de lettres à peu près tels que la nature les avait faits: les lecteurs amusés virent défiler tour à tour des *Silhouettes littéraires*, des *Portraits et Pastels*, des *Profilés et Grimaces*.

(1) *La Voix d'un Exilé*. Deuxième année, mai 1868.

(2) *La Voix d'un Exilé*, Deuxième année, p. 11. Voir la note de l'auteur.

*

*

*

Cette époque de la vie de Fréchette, que nous analysons, est peut-être la plus sombre de son existence. C'est un long jour d'orage entre deux soleils: le soleil du premier enthousiasme, et celui de la gloire. Seulement l'orage ne put passer sans laisser dans l'âme sensible du poète des impressions attristantes: et une sorte de pessimisme l'envahit, que le succès devait plus tard dissiper, mais dont on retrouvera des traces aux derniers jours de sa carrière. Souvent, à cette époque, il exhalait en vers douloureux sa mélancolie. De son exil de Chicago, il apprit un jour que son ancien compagnon d'étude,⁽¹⁾ et son frère au Parnasse, Pamphile Le May, obtenait un premier prix au concours de poésie de l'Université Laval, à Québec.⁽²⁾ Ce succès du jeune barde qui chantait le pays natal, raviva dans l'âme de Fréchette l'image de la patrie absente, et lui fit éprouver la nostalgie des jours heureux de sa jeunesse. Il écrivit à Le May, pour le féliciter, des strophes où passaient tout son cœur, et, avec quelques larmes, tous ses chers souvenirs.

....naguère encore, suivant la même étoile,
 Nous n'avions qu'une nef, nous n'avions qu'une voile;
 Nos luths comme nos cœurs vibraient à l'unisson.
 Poètes de vingt ans, c'étaient luttés sans trêves:
 C'était à qui de nous ferait le plus beau rêve,
 C'était à qui ferait la plus belle chanson.

Nous rêvions, nous chantions,—c'était là notre vie.
 Et, rivaux fraternels, sans fiel et sans envie,
 A la muse des vers nous faisions notre cour.
 Tu charmais les zéphirs, je narguais la bourrasque;
 Et nous voguions tous deux, toi songeur, moi fantasque,
 L'âme ivre de printemps, de soleil et d'amour.

(1) Louis Fréchette et Pamphile Le May avaient fait ensemble leur stage d'étudiants en droit au bureau de MM. Lemieux et Rémillard, avocats.

(2) Concours de 1867. Le sujet était: *La découverte du Canada*.

Nos soirs étaient sereins, nos matins étaient roses,
 Tout était calme et pur; nuls nuages moroses
 N'estompaient l'horizon,—ô présage moqueur!
 J'aimais....et je croyais à l'amitié fidèle;
 Tout me parlait d'espoir, quand le sort, d'un coup d'aile,
 Brisa mes rêves d'or, ma boussole et mon cœur!

L'orage m'emporta loin de la blonde rive
 Où ton esquif flottait toujours à la dérive,
 bercé par des flots bleus pleins d'ombrages mouvants.
 Et depuis, ballotté par la mer écumante,
 Hochet de l'ouragan, jouet de la tourmente,
 J'erre de vague en vague à la merci des vents. (1)

C'est encore de son « Exile's Hermitage » qu'essayant de chanter le printemps, il arriva à Fréchette d'égrener quelques pleurs sur les feuilles vertes. Il n'y a plus de printemps pour celui qui souffre:

De tout son oeil est attristé :
 Pour lui la rose est sans beauté,
 Et l'aubépine
 Lui parle encore de sa douleur,
 Car il sait que la blonde fleur
 A son épine. (2)

Après son retour au pays, dans ce Québec qu'il a toujours aimé, Fréchette, un peu irrité par la vie, avait donc besoin, pour secouer sa tristesse, de fortes distractions. Il songea tout de suite à devenir député. Il se présenta dans le comté de Lévis aux élections provinciales de 1871. Les électeurs sont parfois cruels: ils ne voulurent pas donner à Louis Fréchette la distraction qu'il recherchait. L'année suivante, le candidat malheureux offrit encore aux mêmes électeurs de les représenter à Ottawa; ils s'obstinèrent à lui préférer son adversaire. Enfin, aux élections générales de 1874, nécessitées par la retraite du cabinet MacDonald, la persévérance de Fréchette fut récompensée: il fut élu dans le comté

(1) *Pêle-Mêle*, pp. 90-91. A. M. Pamphile Le May. Pièce datée de Chicago, octobre 1869.

(2) *Pêle-Mêle*, p. 41. Le Printemps. Pièce datée de Chicago, mars 1868.

de Lévis pour le Parlement fédéral. Il faisait son entrée en Chambre au moment même où le parti libéral, pour lequel il avait tant écrit et tant combattu, venait de passer à droite. Peut-être Fréchette songea-t-il dès lors à jouer un grand rôle sur cette scène où la muse est toujours bien un peu égarée, dans la Chambre des députés, endroit où, selon le mot de Veuillot, les poètes, d'ordinaire, siègent au plafond: mais la fortune qui avait souri un jour aux libéraux devait bien vite reprendre son visage austère. Les élections générales de 1878 renvoyèrent dans l'opposition le cabinet MacKenzie; et pour comble de malheur, il prit cette fois encore envie aux électeurs de Lévis de renvoyer Fréchette à ses vers. Lors des élections de 1882, le poète osera solliciter encore un mandat parlementaire; une fois encore il sera rebuté, et ce sera tout. Fréchette en aura assez de l'urne populaire; il s'éloignera de la politique inaccessible, des électeurs endurcis, pour se réfugier dans les lettres consolatrices.

*

*

*

Ses succès littéraires pouvaient adoucir déjà l'amertume des défaites électorales. En 1877, il avait publié *Pêle-Mêle*. Ce recueil composé de pièces écrites surtout depuis 1863, et bien supérieur au premier, lui avait apporté de précieux éloges. Il l'avait dédié à celle qu'il avait épousée l'année précédente, à la femme très bonne, sensible et forte dont la tendresse ensoleilla tout à coup son existence, et lui fit désormais plus légers les fardeaux de la vie.

En 1878, Fréchette s'en alla résider à Montréal, qu'il ne devait guère quitter. Il s'y consacra tout entier à la poésie et au journalisme. Le poète sentait chaque jour ses ailes pousser et s'affermir. Il pensa qu'elles pourraient même le porter jusqu'au seuil de l'Académie française. Ce fut en 1880 qu'il présenta à l'appréciation du

plus haut tribunal littéraire qui soit, ses *Fleurs boréales* auxquelles il avait attaché des *Oiseaux de Neige*. L'Académie fut reconnaissante à Xavier Marmier de lui avoir apporté du Canada ce petit livre de vers français. Elle eut, ce jour-là, la révélation de notre existence littéraire; son étonnement fut grand, car elle nous ignorait profondément. Sa surprise mêlée d'orgueil au spectacle d'un petit peuple qui, à son insu, avait si jalousement gardé là-bas l'esprit et le verbe français, se changea en bienveillance. Elle couronna le poète canadien, décernant pour la première fois un de ses prix à une oeuvre française écrite par un étranger. La nouvelle de ce succès académique réjouit le poète, et plus peut-être ses compatriotes. Ce fut dans les journaux de ce temps un concert de louanges, où la naïveté se mêlait à l'enthousiasme. Jamais l'hyperbole ne se prêta plus docilement à l'admiration. On applaudit, on se félicita, on se récria. On fit monter le lauréat sur le pavois; on le sacra poète national.

Louis Fréchette eût pu penser, à entendre ses amis, qu'il ne pouvait plus grandir. Il ne voulut pas les croire, et il continua de travailler. Seulement les rumeurs de gloire chantaient toujours à son oreille; et les hommages continuaient de monter toujours jusqu'à lui: les universités apportèrent à Fréchette leurs titres honorifiques; la Société Royale du Canada, une sorte d'Académie sans coupole, s'honora de le compter, en 1882, parmi ses membres fondateurs. Fréchette recevait avec reconnaissance ces offrandes de la renommée; il écoutait volontiers la bruyante fanfare des panégyristes; il rêva même de choses héroïques; sa muse, enivrée par tant de sonneries harmonieuses, voulut, elle aussi, hausser le ton et le monter jusqu'à celui de l'épopée. Fréchette se souvint que nous n'avions pas encore ici le « long poème » dont une littérature honnête ne peut se passer; il se rappela aussi que Victor Hugo avait fait la *Légende des Siècles*, et lui, disciple modeste, il crayonna la *Légende d'un Peuple*.

En 1887, il alla jusqu'à Paris offrir à la France l'épo-

pée canadienne. Il eut, à bon droit, conscience d' « apporter une nouvelle page héroïque à l'histoire déjà si belle et si chevaleresque » de l'ancienne mère patrie. Et parce que son poème était tout vibrant d'amour filial pour cette mère lointaine, il demandait seulement en retour, à celle-ci, « de baiser, avec attendrissement et fierté, le bas de cette robe glorieuse qu'il aurait tant aimé voir flotter près de son berceau. »⁽¹⁾

L'oeuvre nouvelle, que précédait une jolie préface de Jules Claretie, fit recommencer les applaudissements de 1880. Le mot d'épopée fut prononcé par toutes les lèvres; on feuilleta avec émotion tant de pages où chantait l'âme de la patrie; les grands alexandrins sonores s'imprimaient dans les mémoires; je me souviens que nos professeurs nous les lisaient pendant les classes; et au sortir de ces lectures où s'enflammait notre juvénile admiration, nous, les écoliers, qui n'avions jamais vu le poète, mais pour qui le nom d'épopée n'allait pas sans celui d'Homère, nous cherchions du regard l'auteur de la *Légende d'un Peuple*, croyant qu'apparaîtrait à nos yeux, égaré dans les rues de Québec où il nous demanderait sa route, quelque vieillard aveugle et vénérable, frère de celui qui avait célébré la légende de Troie...

Cette date de 1887 reste, dans la carrière de Louis Fréchette, comme le point culminant de sa gloire. Désormais, il publiera bien encore des vers. Il écrira des pages aussi belles, et meilleures peut-être que celles qui lui valurent des couronnes: mais elles n'attireront pas autant l'attention du public. D'ailleurs, à mesure que nous vieillissons comme peuple, à mesure que notre vie intellectuelle s'affermir, se complique, et se développe, à mesure que se multiplient les livres canadiens qui autrefois étaient assez rares, il devient plus difficile d'accaparer l'attention du public, et de se créer une fortune littéraire. Nous sommes aussi plus distraits par plus de choses qui nous font oublier la vie de l'esprit. C'est pourquoi, les *Feuilles volantes*, qui parurent en 1891, le

(1) *Légende d'un Peuple*. Dédicace: *A la France*.

dernier recueil que Fréchette ait publié, et où l'on trouve quelques-unes de ses meilleures strophes, n'eurent pas le succès bruyant des deux précédents.

Bientôt même la critique s'acharna sur l'oeuvre du poète couronné. Les lauriers de Fréchette empêchaient certain versificateur de dormir. Des mains maladroites voulurent arracher au front du poète national sa couronne, et elles s'y essayèrent en des gestes de détrousseurs qui trahirent de mesquines ambitions. La sensibilité de l'auteur de la *Légende d'un Peuple* souffrit vivement de ces attaques renouvelées. Lui, qui venait de publier les *Originaux et Détraqués*,⁽¹⁾ à qui il venait donc d'échapper un énorme éclat de rire, il s'assombrit tout à coup. La critique intempestive remua ce fonds d'amertume qui était resté dans l'âme de l'exilé de 1866, que l'ivresse des succès avait bien apaisé et endormi, mais que troublaient cruellement et que faisaient remonter à la surface des épreuves que l'imagination du poète exagérait sans mesure. Le pessimisme ancien, qui le faisait si sévère pour les institutions de son pays, se traduisit une fois encore dans ses *Lettres* sur l'éducation.⁽²⁾ Et lui, qui avait tant de droits à se reposer dans la paix d'une vieillesse heureuse; lui, qui, depuis 1889, occupait, sans souci du lendemain, le fauteuil confortable de greffier du Conseil Législatif; lui, que sa souveraine avait décoré et créé compagnon de l'ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges;⁽³⁾ lui, que l'estime public ne cessait d'entourer de ses hommages, ne sut pas vraiment assez goûter de la vie ce qu'elle lui avait apporté de douces consolations.

Son âme se rasséréna quelquefois pourtant: elle se fit tendre et naïve pour raconter aux petits enfants la *Noël au Canada*;⁽⁴⁾ elle s'épancha souvent, en des conférences, en des causeries, où se répandait le flot clair d'une franche gaieté; elle se dilata surtout et s'épanouit

(1) Parus en 1892.

(2) *Lettres à M. l'abbé Baillairgé*, 1893.

(3) En 1897, à l'occasion du jubilé de la reine Victoria.

(4) Paru en 1900.

au foyer familial où de mutuelles et chaudes affections remettaient un peu de courage au coeur du pauvre pessimiste.

Puis le poète, qu'avaient honoré ses compatriotes, voulut glorifier à son tour celui dont l'exemple avait stimulé sa jeunesse. Fréchette prépara l'apothéose de Crémazie. Par des démarches multipliées, par des discours qu'il fit au Canada et aux Etats-Unis, il recueillit l'or du souvenir. Et le 24 juin 1906, à Montréal, sur le carré Saint-Louis, apparut enfin, dans la lumière joyeuse d'une fête nationale, le bronze du poète qui avait si bien chanté « le vieux drapeau ».

Mais la maladie affaiblissait déjà l'homme vieillissant. La neurasthénie fit voltiger en son cerveau ses larges papillons noirs. Fréchette se sentait mourir. Il prépara — et ce fut son suprême testament — une édition nouvelle de ses oeuvres; il y fit entrer sous le titre nouveau d'*Epaves poétiques*, à côté de quelques pièces inédites, quelques-unes, les meilleures, qui avaient paru dans *Mes Loisirs*, *Pêle-Mêle*, et *Fleurs boréales*. Il y ajouta un grand drame pathétique, cette *Véronica*, qui avait déjà vu le feu de la rampe, mais qui ne connaissait pas encore le grand jour de la publicité.

Ce travail de révision était à peine achevé quand l'apoplexie vint brusquement finir une vie qui s'éteignait lentement (1908). Fréchette avait souvent appelé la grande délivrance. La foi des premiers jours se retrouvait alors ardente au fond de son âme désabusée, et il entrevoyait sans doute, de l'autre côté de la tombe, une paix qui n'y est jamais troublée, une gloire que l'envie ne peut ternir.

*

*

*

| Louis Fréchette fut d'abord, et presque exclusivement, poète lyrique. Impressionnable, facile à attendrir, doué

d'une âme toute gonflée de passions tumultueuses et fugitives, il a éprouvé, à des degrés plus ou moins profonds de sa sensibilité, des émotions, qu'il avait besoin de traduire en strophes.

L'amitié, l'amour, le souvenir; les paysages, les joies et les tristesses; la lumière et la vie, l'ombre et la mort, ont tour à tour sollicité sa muse, et lui ont dicté ses premiers vers. Son inspiration était surtout faite de sentiments. A travers les thèmes obligés du lyrisme, il laissa bien passer des idées, mais un petit nombre d'idées: assez abondantes pour donner de la consistance aux développements, mais ni assez fortes, ni assez nombreuses pour que l'oeuvre entière en fût puissamment consolidée. |

Louis Fréchette eut l'imprudence d'écrire dans la préface de *Mes Loisirs*: « Ce livre contient-il une idée? — Non! » C'était, sans doute, se calomnier soi-même; mais Fréchette indiquait par là, et trop justement, ce qu'il ne faut pas chercher d'abord dans ses vers. Ecrire « par amour pour l'art, »⁽¹⁾ et pour exprimer « le caprice du moment, » ne fut pas la règle exclusive du poète: elle ne l'est pas dans *Mes Loisirs*, elle le sera de moins en moins dans les recueils qui suivront; mais il importe, croyons-nous, d'observer dès maintenant que, dans la poésie de Louis Fréchette, le sentiment est bien l'élément principal, prépondérant, et aussi le plus personnel. Et il faut remarquer encore que ce sentiment eut des habitudes, des préférences successives; il variait avec les préoccupations changeantes de la vie, et avec les angoisses de la sensibilité.

*

*

*

Il y eut, chez Fréchette, une véritable évolution du sentiment et de la conscience: évolution qui ne fut, d'ailleurs, que le mouvement naturel de toute âme qui se développe et qui s'ouvre tour à tour aux réalités intimes

(1) *Mes Loisirs*, Préface.

et aux spectacles extérieurs. N'arrive-t-il pas, en effet, et à peu près chez tout homme — au moins chez presque tous les artistes en vers — que l'âme s'absorbe d'abord tout entière en elle-même, se complaise dans ses premières méditations, se raconte pour s'apercevoir mieux dans l'expression de son propre rêve; puis elle va vers tant de choses qui la distraient et l'attirent, elle se disperse sur le monde, elle parcourt l'espace ou le temps, quitte à revenir un soir, fatiguée de ses courses, au foyer de sa vie personnelle pour s'y recueillir encore et s'y reposer?

Louis Fréchette, à vingt ans, éprouva lui aussi le besoin de faire au public la confiance de ses premiers émois, et de lui dire quel écho trouvaient en son âme les bruits et les harmonies de la nature; puis il sortit de lui-même, il se répandit au dehors, il se blessa aux premières pierres du chemin, il s'irrita aux premiers contacts de la vie réelle; il esquaissa l'image affreuse qui, lui semblait-il, avait passé sous ses regards. Dégoûté du présent, il se réfugia dans le passé, il considéra tant d'actions vailantes qu'il voulut célébrer; il mesura, dans son rêve historique, les grands personnages dont il essaya de profiler dans sa *Légende* le torse vigoureux. Instruit, enfin, par la vie, assagi par toutes les leçons qu'elle lui avait données, apaisé par la gloire, il revint aux calmes émotions de la conscience, aux joies familiales, aux commerces intimes dont on voit peut-être, dans son dernier recueil, dans les *Feuilles Volantes*, la plus pénétrante et la plus sincère expression.

Non pas, certes, que ces phases successives de la sensibilité de Louis Fréchette soient complètement tranchées et distinctes, sans compénétration de l'une dans l'autre. L'âme ne se découpe pas aussi nettement. Il sera facile de reconnaître toujours, tout le long de la carrière du poète, les premières inspirations qui ne meurent pas, et l'on trouvera, dès les premiers recueils, ce goût de l'épisode merveilleux, de la poésie historique

qui ira s'élargissant dans la *Légende*, et jusque dans les *Feuilles Volantes*.

De même, sous la variété des thèmes et des sujets traités, on peut surprendre une manière assez uniforme du poète. Que Fréchette soit à l'âge où le cœur chante ses premières amours, ou qu'il soit au moment où sa colère l'excite contre les politiques; qu'il soit à l'heure où son patriotisme s'exalte dans l'épopée, qu'il soit, enfin, aux jours plus recueillis où il s'enferme dans la joie des affections familiales, il fait voir et garde la même façon de s'émouvoir, il use des mêmes procédés. Confidentiel ou rêveur, comme Lamartine; emphatique, éloquent, à la façon de Hugo; comme tous deux, curieux de prendre aux regards du lecteur une pose avantageuse, Louis Fréchette reste, tout le long de son oeuvre, un fervent romantique. C'est à l'école des maîtres du romantisme qu'il s'est formé; c'est à leur flambeau, que, jeune étudiant, il alluma sa verve; toute sa vie il subira l'influence de leur art prestigieux. Louis Fréchette, toute sa vie, sera disciple avant d'être lui-même.

Et cela ne veut pas dire qu'il prendra aux autres la substance de ses vers, et qu'il n'y pourra mettre le meilleur de sa propre pensée, et qu'il ne trouvera pas pour s'exprimer le mot qui jaillit d'une âme ardente et sincère; mais cela laisse entendre que les souvenirs de lectures ont été souvent pour lui comme des points de départ, les motifs inspireurs de ses chants, une invitation pressante à méditer et à s'échauffer; ils étaient souvent l'aiguillon qui stimulait la muse paresseuse ou endormie.

*

*

*

Au reste, il n'est pas facile de démêler dans les oeuvres d'un disciple de Lamartine, ou d'Hugo, ce qu'il y eut de bien personnel au poète, et ce qu'il y eut de suggéré, ou d'emprunté. |Aucune poésie n'a été plus hu-

maine que la poésie romantique, parce qu'aucune n'a exprimé plus complètement toute la sensibilité de l'homme. Et il est donc malaisé d'attribuer seulement à l'imitation ce qui peut n'être après tout que l'émotion spontanée d'une âme qui se sent, qui se livre, qui s'abandonne. C'est entendu que les romantiques, depuis Chateaubriand, ont célébré le mystère des solitudes, où l'âme se repose, et rêve. Mais qui osera dire que Fréchette n'était pas personnel, quand un jour, au bord de la Loire, sur le seuil de la chapelle solitaire de Bethléem, il éprouva le bienfait de cette paix romantique?

Enivrement des solitudes!
 Au seuil du vieux portail fermé,
 L'aile des douces quiétudes
 Rafraîchissait mon front calmé.

Adieu, chagrins et pensées sombres!
 Je sentais—ô ravissement!
 Comme un essaim de chastes ombres
 Penché sur mon isolement. (1)

C'est encore un sentiment bien humain que celui de l'amour, et il devait donc pénétrer, lui aussi, dans les vers de Louis Fréchette. Celui-ci, d'ailleurs, n'en a pas abusé. Ni Lamartine, ni surtout Musset ne paraissent, à ce point de vue, avoir exercé une grande influence sur la sensibilité ou l'imagination du poète. Il y a bien déjà, dans *Mes Loisirs*, plusieurs pièces où l'on sent frissonner une âme qui s'éveille sous le souffle de la passion, mais nulle part cette passion ne devient absorbante, excessive, encombrante. Le barde adolescent chante son *premier amour*⁽²⁾, mais déjà il n'en connaît plus la date certaine; même il en atténuera l'expression, quand, plus de dix ans après, il voudra rééditer cette pièce.

Une *Barcarole*⁽³⁾ gracieuse, d'autres pièces courtes et

(1) *Feuilles Volantes*. La chapelle de Bethléem, pp. 128 - 129.

(2) *Pêlé-Mêle*, p. 171. Cette pièce, datée, ici, de 1860, se trouve une première fois dans *Mes Loisirs*, p. 109, sous le titre *Louise*, avec la date de 1862. Dans *Pêlé-Mêle*, quelques vers diffèrent un peu de ceux que l'on lit dans *Mes Loisirs*.

(3) *Mes Loisirs*, p. 173.

faciles, traduisent sans violence des sentiments qui se montrent sans audace. Une fois, Louis Fréchette a dit simplement sur la femme ce qu'en pensent depuis longtemps ceux qui ont avec confiance appuyé sur elle leur vie, et les vers du poète, où se traduit une simple philosophie, sont tout de suite allés se loger dans la mémoire de tous les amoureux. Le bon peuple canadien — celui des campagnes du moins — chante encore ces couplets où Fréchette fait de la femme le centre d'une religion très ancienne, couplets dévots où le coeur récite, sans qu'aucun scepticisme, sans qu'aucun désespoir, sans qu'aucun égoïsme le puissent contredire, ses actes de foi, d'espérance et de charité. (1)

Il y avait, d'ailleurs, en Fréchette, une sensibilité réelle, à la fois mobile et profonde. Et si cette sensibilité, appliquée à l'expression de la passion, n'a jamais guère dépassé la galanterie d'Oronte, elle s'est, au contraire, sincèrement émue chaque fois qu'elle a été mise en contact avec tant de choses attendrissantes dont se composent la vie et tous nos chers souvenirs.

La poésie du souvenir! elle remplit l'âme de Fréchette, et à la fin de sa vie elle s'en échappe à flots pressés. C'est le vieux chalet du village qu'il aime à revoir dans ses rêves ou dans ses promenades, parce qu'il lui rappelle ses plaisirs d'adolescent; il le décrit en strophes alertes; il se souvient qu'un soir, dans la croisée, lui apparut « souriante au couchant vermeil, » une fraîche tête d'enfant; il s'émeut encore, il regarde, espérant voir

Refl fleurir à cette fenêtr
La douce fleur de ses quinze ans! (2)

La joie profonde de ceux qui vieillissent, c'est de pouvoir se replonger souvent dans les souvenirs anciens; ils retrouvent là, comme dans une fontaine de Jouvence, la fraîcheur d'un printemps disparu. Pourquoi, d'ail-

(1) *Mes Loisirs*, p. 183, *La Foi, l'Espérance et la Charité*.

(2) *Feuilles Volantes, A Quinze Ans*, pp. 85 - 95.

leurs, faut-il attendre que nous ayons vieilli pour goûter les joies de notre jeunesse? Fréchette, qui s'appliqua trop souvent à assombrir lui-même ses vingt-cinq ans, reportait volontiers plus haut, plus loin encore sa pensée, et il chantait ces années exemptes de trop amers soucis où l'on n'a guère à s'inquiéter que de son thème et de sa version, et où lui, l'écolier vagabond, promenait tour à tour à Lévis, au Séminaire de Québec, au Collège de Sainte-Anne, et jusqu'à Nicolet l'indiscipline de ses fantaisies. C'était l'âge

Où tout n'est qu'espérance, enivrement, aurore,
Où sous les purs rayons de l'horizon vermeil,
La vie ouvre son aile, et l'âme semble éclore
Comme une fleur céleste aux baisers du soleil.

C'était l'âge

où l'on rit, où l'on aime,
Où l'on voit chaque jour passer devant ses yeux
Quelque lambeau doré de l'éternel poème
Que chante aux coeurs naïfs l'avenir radieux! (1)

A l'occasion des fêtes du cinquantenaire du Collège de Lévis, le poète devenu vieux accourut sous le toit agrandi qui avait accueilli son enfance; il s'émut jusqu'aux larmes

En croyant voir passer, le front nimbé d'aurore,
Le fantôme vivant de sa jeunesse en fleur. (2)

Une fois, il est arrivé que Fréchette s'est souvenu pour rire et non pour pleurer. Il habitait alors Chicago. De la cité américaine et tapageuse il revit en un éclair de la pensée sa jeunesse folle, comme eût dit Villon, ses rêves, ses illusions, les heures perdues et joyeuses de sa vie d'étudiant, tout ce

(1) *Epaves Poétiques*, p. 67. Au Collège de Nicolet. A l'occasion du centenaire de sa fondation.

(2) *Epaves Poétiques*, p. 95. Stances. A l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du Collège de Lévis.

Flot de poudre d'or qu'emporte le vent!

Il écrivit à son ami Alphonse Lusignan une longue poésie, d'allure rapide, légère, qu'il intitula *Reminiscor*, à laquelle il donna comme épigraphe le vers de Martin Vezy: « Le souvenir c'est tout, c'est l'âme de la vie. »

Il rappela à Lusignan les joyeux passe-temps et les escapades de ces heures de basoche:

Oui, je l'aime encore ce temps de folie
Où le vieux Cujas, vaincu par Musset,
S'en allait cacher sa mélancolie
Dans l'ombre où d'ennui Pothier moisissait.

Nos quartiers étaient à peine accessibles:
Splendide grenier, mais logis mesquin;
Confuse babel d'objets impossibles:
La toge romaine au dos d'Arlequin!....

Il me semble voir la table rustique
A la jambe torse, au pied de travers,
Où nous écrivions en style érotique
Nos lettres d'amour et nos premiers vers....

Et quand venait mai dorer notre chambre,
Ouvrant la fenêtre au printemps vermeil,
Nous respirions l'air tout parfumé d'ambre
Qui venait des prés tout pleins de soleil....

Nous aurions voulu, tant nous sentions battre
D'ardeur et d'espoir nos coeurs de vingt ans,
Ivres de désirs, monter quatre à quatre,
Fous que nous étions!—l'échelle du temps. (1)

*

*

*

« Quand venait mai dorer notre chambre »: ce souvenir de printemps qui met un rayon de joie dans l'âme de l'exilé, nous montre déjà comme s'attendrissait au bon soleil, et sous l'effluve des exubérances de la nature, la jeune sensibilité du poète. Louis Fréchette nous a dit

(1) *Pêle-Mêle*, *Reminiscor*, p. 77.

lui-même la mystérieuse influence qu'exerça, sur sa fraîche imagination, le spectacle toujours nouveau des paysages québécois; et l'on ne peut donc s'étonner qu'il ait aimé la nature, qu'il ait goûté la fraîcheur des bois, qu'il se soit abandonné volontiers à la caresse des brises parfumées, qu'il se soit plu à rêver sous le ciel bleu.

L'une de ses premières poésies n'est pas autre qu'un *Soir au bord du lac Saint-Pierre*; ⁽¹⁾ elle est datée de 1860, et le poète avait donc 20 ans. Cette méditation amoureuse est un souvenir de son séjour à Nicolet; elle est chaude comme une passion qui s'éveille, elle est facile et gracieuse, un peu banale, comme une rêverie juvénile:

Doucement balancé par la brise mourante,
Le lac aplanissait sa nappe transparente
Où déjà s'étendaient les ailes de la nuit;
Les échos se taisaient au fond du bois sauvage.
Et sur le sable du rivage,
Le flot venait mourir sans bruit.

La lune déployait sa chevelure blonde,
Et ses tremblants reflets se déroulaient sur l'onde
Comme un ruban d'argent sur un voile d'azur;
La brise caressait la mobile ramée,
Et son haleine parfumée
S'endormait avec le flot pur.

Enfin, c'était à l'heure où la verte ramure
Mêle aux accents du soir un suave murmure,
Où la feuille frissonne aux baisers du zéphir;
A l'heure où des ondins la troupe se rassemble;
A l'heure où chaque étoile tremble
Dans une vague de saphir.

Il y a deux façons pour le poète — et pour toute âme sensible — de jouir de la nature: ou bien il la regarde, il la contemple pour en recevoir une émotion qui s'accorde avec ses états de conscience les plus subtils, ou bien il l'étudie pour la décrire et pour la peindre. L'homme, égoïste, rapporte facilement tout à lui-même; il s' imagine volontiers que tant de merveilles prodiguées

(1) *Mes Loisirs*, p. 41.

en la création, que tant d'images splendides qui s'offrent à son regard, que tant de tableaux riches de couleurs où s'accusent les dessins les plus pittoresques, ne sont faits que pour le plaisir de ses sens et de son esprit. Il exprime alors, de la nature, toute la jouissance délicate qu'elle lui offre; il l'accommode à sa conscience; même il suppose volontiers qu'elle ne se fait coquette, gracieuse, séduisante, qu'elle ne se met en frais, que pour lui plaire:

Sur la plaine, d'azur et d'ambre illuminée,
Dans les bruines d'or, nos regards croyaient voir
La verdure sourire et les rayons pleuvoir. (1)

Louis Fréchette écrivit ces vers au souvenir d'une promenade au bord de la Creuse, un beau jour d'automne, dans la campagne où il lui faisait bon de vivre quelques heures d'une bonne et pieuse amitié. Son âme d'artiste faisait alors servir à ses joies intimes la grande fête de la nature. Et comme la nature se faisait belle, il ne put s'empêcher de fixer sur ces paysages un regard attentif; il essaya d'en décrire la poésie matinale:

Aux branches des taillis, au velours des gazons,
La nuit à pleines mains avait semé des perles;
Sous la feuille sifflaient les pinsons et les merles;
Les taons sonnaient la charge autour des églantiers;
Et, par files, suivant le détour des sentiers,
Joyeux, et nous faisant un salut de la tête,
Des couples d'amoureux s'en allaient à la fête,
Ayant mis le matin leurs habits les plus beaux,
Et faisant sur le sol résonner leurs sabots. (2)

Fréchette descriptif, peintre de paysages, n'abuse guère de la couleur et du détail. Sa manière est plutôt sobre. Il n'est pas descriptif, au sens plein que l'on donne à ce mot. Mais parce qu'il n'abuse pas, il choisit; et ses descriptions empruntent à ce procédé une grâce suggestive qui leur donne plus de prix. Voyez comme il nous

(1) *Feuilles Volantes*, Au bord de la Creuse p. 41.

(2) *Feuilles Volantes*, *Ibid.* p. 53.

montre cette chapelle de Bethléem qu'il visite au bord de la Loire:

Elle s'appuie, humble et petite,
Sur ses contreforts descellés,
Où des touffes de clématite
Brodent leurs festons étoilés.

Les grands chênes pleins de murmures,
Où ronflent les vents assoupis,
De leur ombre et de leurs ramures
Caressent ses pans décrépis....

A gauche, là, sous la corniche,
Au-dessus d'un bassin tari,
Derrière un treillis, dans sa niche,
Une statuette sourit. (1)

Ce sont là des descriptions que le poète ajoute en passant à ses récits, pour les varier, et dont il fait de discrètes parures. Mais il lui est arrivé quelquefois de décrire pour décrire, de s'appliquer à la tâche de représenter les choses, d'en tracer des lignes, d'en bien délimiter les contours, et c'est justement à des paysages du pays natal qu'il a donné ce soin. A-t-il toujours réussi à dessiner et à peindre? A-t-il toujours suffisamment projeté dans la strophe les reliefs et les perspectives? Nous ne le croyons pas. Il semble bien que certains sonnets des *Oiseaux de Neige* qu'il a groupés sous le titre collectif de *Paysages* pourraient être plus finement ouvrés, et nous procurer des visions plus précises. L'on attend plus du sonnet descriptif que de la strophe lyrique qui laisse voir en passant un morceau d'horizon, ou qui déroule un peu négligemment la toile flottante des décors. Souvent dans ces sonnets qui veulent être des miniatures, Louis Fréchette passe trop vite, du trait qui fixe et montre les choses, à la réflexion morale ou à l'épithète vaporeuse qui atténue les lignes et noie dans le vague tous les dessins. C'est ce qui l'empêche, par exemple, de nous donner du lac de Beloeil, du Saguenay, des Mille-Iles, qu'il a

(1) *Feuilles Volantes*, p. 122 - 123.

d'ailleurs joliment esquissés, la vue plus nette, plus complète, plus aiguë, que l'on eût souhaitée.

Il s'est essayé, et parfois il a assez réussi, mieux réussi qu'ailleurs, semble-t-il, et justement parce que le sujet demandait moins de précision, à caractériser dans un petit tableau de genre, dans une aquarelle légère, chacun des mois de l'année canadienne. (1)

C'est janvier;

....au ciel, des milliers d'aurores boréales
Battent de l'aile ainsi que d'étranges oiseaux.

Vient février:

Aux pans du ciel l'hiver drape un nouveau décor;
Au firmament, l'azur de tons roses s'allume....
Maint coup sec retentit dans la forêt qui dort;
Et dans les ravins creux qui s'emplissent de brume,
Aux franges du brouillard malsain qui nous enrhumé
L'Orient plus vermeil met une épingle d'or.

Mars:

C'est le mois ennuyeux, le mois des giboulées;
Des frimas cristallins l'étrange floraison
Brode ses fleurs de givre aux branches constellées....

En juin,

L'été met des fleurs à sa boutonnière,

Pendant le mois de juillet,

Depuis les feux de l'aube aux feux du crépuscule,
Le soleil verse à flots ses torrides rayons;
On voit pencher la fleur et jaunir les sillons....

Voici novembre:

Aux arbres dépouillés la brise se lamente;
A l'horizon blafard, l'aile de la tourmente
Fouette et chasse vers nous d'immenses oiseaux gris....

(1) *Les Oiseaux de Neige*. L'année canadienne.

Louis Fréchette a quelquefois décrit dans ses vers nos moeurs, nos joies canadiennes. Se souvenant avec Désaugiers « qu'un bel hiver vaut un printemps, » il a joliment campé dans quelques strophes pittoresques celui qu'il appelle notre « bonhomme Hiver. »⁽¹⁾

Le bonhomme Hiver a mis ses parures,
Souples mocassins et bonnet bien clos,
Et, tout habillé de chaudes fourrures,
Au loin fait sonner gaiement ses grelots.

A ses cheveux blancs le givre étincelle;
Son large manteau fait des plis bouffants:
Il a des jouets plein son escarcelle
Pour mettre au chevet des petits enfants....

Puis le poète fixe dans la strophe quelques reflets et quelques spectacles de la saison froide et joyeuse.

Quand le soleil luit, la neige est coquette;
Mol et lumineux, son tapis attend
Le groupe rieur qui, sur la raquette,
Au flanc des coteaux chemine en chantant.

Dans les soirs sereins, l'astre noctambule
Plaqué vaguement d'un reflet d'acier
La clochette d'or qui tintinnabule
Au harnais d'argent du fringant coursier.

Au feu du soleil ou des girandoles,
Emportée au vol de son patin clair,
Mainte patineuse, en ses courses folles,
Sylphe gracieux, fuit comme un éclair.

Le bonhomme Hiver est une naïve allégorie, et Louis Fréchette a eu souvent recours à ce procédé qui consiste à personnifier la nature et ses éléments, procédé facile, habituel aux poètes, et qui s'accorde avec les plus heureuses inspirations. L'homme qui porte en lui-même une vie consciente, prête volontiers aux choses qui l'entou-

(1) *Feuilles Volantes*, p. 137.

rent la puissance de vouloir le bien ou le désir de faire le mal.

Le sentier à l'air traître et l'arbre à l'air méchant,

écrivait Victor Hugo, dans cette même pièce où il voit

le troupeau des nuages qui passe
Poursuivi par le vent, chien hurlant de l'espace, (1)

et Louis Fréchette avait trop fréquenté le maître de l'allégorie, ce grand professeur d'images hardies que fut l'auteur de la *Légende des Siècles*, pour ne pas recourir souvent, lui aussi, à ses mêmes moyens littéraires. « L'ombre était solennelle », écrit-il dans sa *Légende d'un Peuple*.⁽²⁾ Et dans un autre endroit du recueil, il fait une longue apostrophe à la « Forêt » canadienne, à celle qui a vu passer sous ses dômes séculaires les Indiens farouches, puis nos pères défricheurs et créateurs de métropoles; il fait de tous ces chênes pensifs, de tous ces grands pins mystérieux un choeur puissant qui célèbre les gestes anciens:

Votre ramure, aux coups des siècles échappée,
A tous les vents du ciel chante notre épopée. (3)

Dans cette nature que Dieu a faite à l'usage de l'homme, tout devient symbole à celui qui sait la comprendre et pénétrer le mystère de sa vie. Une fleur fanée, des feuilles mortes, des aurores lumineuses traduisent à nos âmes ou suggèrent des rapprochements ingénieux. Fréchette n'a peut-être pas écrit de vers plus sincères, plus émus, parfois plus douloureux, que ceux qu'il a consacrés à ce vieux nid délabré qu'il aperçut un jour d'hiver, pendu aux branches d'un buisson. Tout ce morceau est à lire pour celui qui veut connaître la sensibilité du poète, en mesurer l'étendue, et pour qui veut savoir quelle phi-

(1) *Légende des Siècles*. Le Petit Roi de Galice, III.

(2) *Première Messe*, p. 48.

(3) *La Légende d'un Peuple*. La Forêt, p. 45.

losophie tour à tour attristée et consolante, quel symbolisme gracieux se peuvent dégager des vieux nids délabrés qui pendent aux branches des buissons.⁽¹⁾

Et je songeai longtemps à mes jeunes années,
Frêles fleurs dont l'orage a tué les parfums;
A mes illusions que la vie a fanées,
Au pauvre nid brisé de mes bonheurs défunts!

Il est facile au poète de se transposer lui-même dans les spectacles de la nature, de communier avec eux par un échange subtil d'idées ou de sentiments; il lui est possible aussi d'assimiler à ces spectacles les agitations de sa propre conscience. Ce n'est plus alors le paysage qui devient un état d'âme, c'est l'âme elle-même qui se fait paysage. Louis Fréchette, comme tous les romantiques, a souvent usé de ce procédé. C'est aux heures sombres surtout qu'il eut ces visions intérieures où sa propre vie lui apparaissait comme une route désolée, son âme comme une gerbe de fleurs flétries, ses amours premières comme une sombre nécropole.⁽²⁾

N'est-il pas remarquable, d'ailleurs, que toutes les âmes chagrines, que tous les mélancoliques et les attristés ont aimé la nature? qu'ils l'ont aimée pour cette chanson monotone et caressante, pour ce refrain berceur qu'elle répète à leur conscience, mais aussi pour cette impression qu'elle leur donne qu'elle n'est qu'une image agrandie de ce paysage tendre ou vaporeux, plein d'ombres et de mystères, qu'ils portent en eux-mêmes.

Louis Fréchette fut plus qu'un mélancolique. Ou plutôt, mélancolique, il ne le fut qu'à quelques heures de sa vie. C'est le pessimisme qui a le plus souvent troublé, obscurci sa pensée, le rêve intérieur de ses méditations. Nous avons dit avec quelles exagérations il se plaisait à amplifier ses malheurs, et comment cette âme sensible

(1) *Pêle-Mêle*, Sursum Corda, p. 9. Cette même pièce reparait dans les *Fleurs Boréales*, p. 81, sous le titre de *Renouveau*, et dans les *Epaves Poétiques*, p. 85, sous le premier titre, *Sursum Corda*.

(2) *Pêle-Mêle*. Rêves envolés, p. 177. A mon filleul, p. 49.

n'apercevait l'épreuve qu'à travers l'oeil grossissant du microscope.

Souvent, j'ai failli croire, à force de souffrir,
A la fatalité sur mon front suspendu... (1)

C'est en 1876 qu'il confiait cet aveu à celle qu'il venait d'épouser; quatre années auparavant, en 1872, à l'époque des luttes irritantes, il avait écrit un jour de printemps ensoleillé:

Tout va palpiter d'allégresse;
Les jours dorés vont revenir;
—Moi, je n'aurai pour toute ivresse
Que l'ivresse du souvenir. (2)

*

*

*

Qu'y avait-il dans les souvenirs du poète de trente ans qui pût le consoler des nostalgies de l'heure présente? — Il y avait, certes, la réminiscence lointaine et douce des jours où l'enfant vivait près de sa mère, avant que la mort cruelle eût brisé les harmonies du foyer. Et c'est peut-être pour cela que Louis Fréchette, heureux avant sa treizième année, a tant aimé à chanter les enfants et les berceaux. Cela le faisait se replonger dans le souvenir d'un bonheur qui fut trop court, mais dont le rappel mettait encore quelque joie dans ses jours tristes. (3)

Il y avait aussi, dans les souvenirs lointains, la consolation que procurent à l'enfant l'émotion pieuse, les premiers élans vers le ciel, ces naïves adorations dont le poète fait un thème pour ses strophes. Combien de fois Fréchette a chanté les premières communions! Et chaque fois il a trouvé, pour dire les joies de ces matins si purs, des mots tendres, paternels, tout pleins de religion et de piété. (4)

(1) *Pêle-Mêle*, p. 269. A ma Femme.

(2) *Epaves Poétiques*, p. 173. Le Souvenir.

(3) Cf. *Pêle-Mêle*. A Hilda, p. 197. Elégie, p. 159.

(4) *Feuilles Volantes*, p. 169. *Epaves Poétiques*, p. 107.

Si le mysticisme parfois consolait Fréchette des amertumes de la vie, si le poète s'est plu à faire jaillir souvent des profondeurs intimes de la conscience le sentiment religieux, personnel et sincère, il n'en faudrait pas conclure que c'est cette note confidentielle qui domine dans ce qu'on pourrait appeler les poésies religieuses de Fréchette. A côté des pièces mystiques, il y en a d'autres, plus nombreuses, je pense, où il entre plus de développements oratoires que de méditations calmes, plus de rhétorique sacrée que de sensibilité pieuse. Louis Fréchette a aimé à s'exercer sur des idées générales, sur les bienfaits de la religion, sur l'action patriotique, merveilleuse, de l'Eglise au Canada.

Dès son premier recueil, au moment où le pape luttait pour la conservation du patrimoine pontifical, le jeune poète, en des vers dont le goût n'est pas toujours bon, exérait les persécuteurs de Pie IX; il terminait cette longue pièce par le cri triomphant de l'espérance catholique:

Le monde peut crouler, mais l'Eglise jamais! (1)

Dans son poème sur *Jean-Baptiste de la Salle*, il raconte la vision du prêtre, et il trace le large tableau des luttes successives de l'Eglise contre ses ennemis toujours renaissants; il stigmatise la philosophie des incrédules:

C'était, plus tard, le souffle infernal de Satan
Brisant leurs ailes d'or aux légendes d'antan;
Du scepticisme froid c'était la plaie immonde
Sans cesse élargissant sa tare sur le monde;
C'étaient de l'idéal les temples oubliés..... (2)

Il loue le zèle héroïque des fils de la Salle qui se font les éducateurs des petits, les apôtres de la lumière:

Et ces humbles — fut-il jamais rien de plus beau? —
Par milliers aujourd'hui, sublimes caravanes,
Des grandes vérités célestes et profanes
Vont jusqu'au bout du monde agiter le flambeau. (3)

(1) *Mes Loisirs*. Le premier de l'an 1861, p. 47.

(2) *Feuilles Volantes*, p. 17.

(3) *Feuilles Volantes*, p. 36.

Dans son *Ode* à Mgr de Laval, il exalte l'oeuvre protectrice du clergé canadien :

Pour sauver notre race et défendre nos droits,
Le temple se fit citadelle. (1)

Ce sont là des idées belles, communes aux honnêtes gens, qui valent ici surtout par l'expression grandiloquente dont le poète les a habillées, et qui témoignent aussi de la fidélité de Fréchette à ses premières convictions. D'ailleurs, on ne pourrait trouver, je crois, dans tous les poèmes de Fréchette, aucune trace des hésitations de sa foi, de ces négations prudhommesques, de ces sourires sceptiques dont il aimait au temps de sa jeunesse ardente à étonner les passants. Sa poésie est chrétienne, comme celle de presque tous nos poètes, et elle se soucie de refléter dans la lumière plus ou moins vive des strophes l'âme instinctivement croyante qui l'a méditée, l'âme profondément chrétienne du peuple qu'elle doit édifier.

*

*

*

Nous avons parlé de rhétorique religieuse chez Fréchette : ne serait-il pas à propos d'ajouter que Fréchette fut un lyrique essentiellement oratoire et qu'il le fut, à un haut degré, dans la *Légende d'un Peuple*? — Ses effusions pathétiques prennent volontiers la forme du discours ; son vers ressemble souvent à ces périodes sonores, ambitieuses, qui jaillissent comme des fusées de la tribune aux harangues. Fréchette était vraiment taillé pour les luttes du forum : il avait de l'orateur les plus précieuses qualités physiques : la voix chaude, le geste large, la haute stature, qui lui promettaient les conquêtes de la foule, l'empire sur les assemblées délibérantes. Il se trouvait à lui-même une vocation de tribun ; il fut député, pas assez longtemps ; il rêva toute sa vie de péro-

(1) *Epaves Poétiques*, p. 15.

rer à la Chambre; on assure qu'il se fût contenté d'être sénateur. Mais il ne fut que greffier d'un Conseil Législatif, d'une sorte de congrégation d'hommes sages, plus prodigues de leurs avis que de leur éloquence. Fréchette se vengea de la fortune en faisant des discours sur le Parnasse. Il aurait pu dessiner en marge de ses strophes les rostres symboliques. Le flot oratoire ne pouvant passer par ses lèvres, il le fit couler au fil de la plume; il en inonda parfois les pages de ses livres. L'on pourrait jusque dans les premiers recueils du poète retrouver la trace de cette éloquence. La *Voix d'un Exilé* est souvent toute pleine d'accents oratoires. La dernière partie de ce poème étrange vibre d'une ardente passion. Le poète rappelle les résistances fameuses de 1837, suivies de trop dures vengeances; il dit les angoisses et toutes les audaces du peuple:

L'on respirait partout comme un vent d'épopée;
Dans son manteau de deuil la nation drapée
Ecrasait ses bourreaux d'un mépris souverain;

Et le patriotisme, archange aux traits de flamme,
Electrisait les coeurs, et soufflait dans les âmes,
Comme dans des clairons d'airain. (1)

Dans son deuxième recueil, *Pêle-Mêle*, l'on trouve parmi les premières pièces, ce poème intitulé *Jolliet*, que Fréchette composa en 1873, à l'occasion du deux centième anniversaire de la découverte du Mississipi, poème où il a écrit quelques-uns de ses meilleurs vers, quelques-uns de ceux que soutient le mieux dans une belle envolée le souffle oratoire. La strophe y est souvent ample, large, épique.

Le grand fleuve dormait couché dans la savane.
Dans les lointains brumeux passaient en caravane
De farouches troupeaux d'élangs et de bisons.

(1) Cf. *Pêle-Mêle*. La Voix d'un Exilé, p. 313.

Drapé dans les rayons de l'aube matinale,
Le désert déployait sa splendeur virginale
Sur d'insondables horizons.

L'Inconnu trônait là dans sa grandeur première.
Splendide, et tacheté d'ombres et de lumière,
Comme un reptile immense au soleil engourdi,
Le vieux Meschacébé, vierge encore de servage,
Dépliait ses anneaux de rivage en rivage
Jusques aux golfes du Midi. (1)

L'auteur fut si satisfait de cette pièce, il la jugea si éloquente, et d'une allure si grande, qu'il la réédita, la transporta de recueil en recueil, de *Pêle-Mêle* aux *Fleurs Boréales*, et la logea enfin, et définitivement, comme en son lieu naturel, dans la *Légende d'un Peuple*.

Dans les *Feuilles Volantes*, Louis Fréchette a retrouvé quelques-unes de ses périodes les plus somptueuses pour célébrer le grand éducateur que fut Jean-Baptiste de la Salle; il y a répandu des flots d'éloquence sur trop de choses qui y entourent le héros, ou qui le masquent et souvent le font oublier. Hugo et Barbier lui fournissent tour à tour l'inspiration de fulgurantes tirades.

Fréchette choisit, d'ailleurs, et d'instinct, les sujets où pouvait se donner libre cours son talent oratoire; et c'est pourquoi, il allait tout naturellement à ceux-là qu'il faut magnifier, à ceux-là qui suggèrent de fortes émotions, ou qui offrent en leurs canevas quelques éléments d'épopée. Déjà, dans *Mes Loisirs*, il avait complaisamment traité l'*Iroquoise du lac Saint-Pierre*,⁽²⁾ une légende comme en racontait, en ce temps-là, l'abbé Casgrain, un conte merveilleux dont on amuse et étonne l'imagination des enfants. Fréchette reprit ce récit, le corrigea et le perfectionna, et il le fit entrer plus tard dans *Pêle-Mêle*.⁽³⁾ Dans tous les recueils qu'il a publiés, on pourrait ainsi retrouver cette préoccupation constante de dramatiser, de raconter avec fracas, d'amplifier, de discu-

(1) *Pêle-Mêle*, pp. 65 - 66.

(2) Cf. p. 23. Cette légende fut composée en 1861.

(3) Cf. p. 215.

rir, de haranguer.⁽¹⁾ La *Légende d'un Peuple* devait naître de ce besoin d'émotions violentes: elle nous fut donnée comme le produit d'un esprit qu'avait séduit et enflammé la rhétorique.

La *Légende d'un Peuple* est, en effet, une sorte d'épopée oratoire: une épopée comme n'en eussent pas conçu Homère, ni Turoldus. Aussi bien les temps de l'*Iliade* et de la *Chanson de Roland* ne reviendront-ils jamais. Simplicité des primitifs, naïveté des peuples enfants, croyances ingénues des âmes sincères, sublimité familière des héros: tout cela anime, enchante les poèmes anciens, ravit leurs lecteurs; mais tout cela ne suffit plus à nos âges de raffinement intellectuel, à nos esprits aiguisés par la dialectique, à nos âmes blasées par trop de civilisation. Il faut autre chose pour intéresser d'autres consciences; et l'épopée moderne, telle que la construisit d'abord Victor Hugo, telle que la façonnèrent Leconte de Lisle, de Heredia, cherche dans d'autres émotions un autre succès. Elle déroule, sous les regards étonnés, les plus amples et les plus extraordinaires spectacles: défilé des siècles qui se succèdent, des religions qui se remplacent, des dieux qui s'en vont, des hommes qui passent; théories majestueuses, solennelles, où processionnent les peuples, où s'enveloppent de lumière ou d'ombre, de gloire ou de honte, les personnages qui sont les héros augustes ou méprisables de l'universelle épopée.

Louis Fréchette n'avait pas à célébrer tant de sujets si vastes: sa muse n'eut pas un vol si téméraire. Mais il pensa qu'il pouvait réduire ces cadres qu'avaient imaginés les chefs de l'école nouvelle, qu'il les pouvait ramener à des proportions mieux ajustées à son esprit: il voulut faire avec son pays ce que d'autres avaient fait avec tous les pays. La *Légende des Siècles* se rétrécit jusqu'à la *Légende d'un Peuple*; les *Trophées*, les *Poèmes antiques* ou *barbares* ne furent plus qu'un poème canadien.

Nous savons bien comme il est injuste de rapprocher

(1) Voir encore *Feuilles Volantes*, p. 61, l'*Espagne*.

ainsi le nom de Fréchette de noms historiques qui l'écrasent, et son oeuvre de chefs-d'oeuvre qui l'éclipsent. Mais la faute en est à Fréchette lui-même si nous avons dû rappeler, à propos de sa *Légende d'un Peuple*, des doctrines qu'il a voulu appliquer, et des poèmes qu'il a vraisemblablement imités.

La matière de sa poésie, au moins, et dans une grande mesure, est substantiellement originale: j'entends que c'est de la matière du Canada. Si le poète se souvient de ses modèles en taillant ses strophes, il travaille sur un fonds qui est nôtre, et que la poésie n'avait pas encore aussi attentivement exploité. Louis Fréchette eut toujours, d'ailleurs, le culte de notre histoire; notre passé fut toujours pour lui plein de rumeurs épiques. Entendez ce qu'il dit de Québec, citadelle « drapée dans son manteau de roc »:

Sa gloire est une chaîne aux immortels anneaux;
C'est la ville des preux et des grands coups d'épée;
Et quand le vent, la nuit, siffle dans ses créneaux,
On sent passer dans l'air des souffles d'épopée. (1)

Ce qu'il affirme de Québec, Louis Fréchette le redira de toute notre histoire, « écrin de perles ignorées, »

poème éblouissant
Que la France écrit du plus pur de son sang!
Annales de géants, archives où l'on voit
A chacun des feuillets qui tournent sous le doigt,
Resplendir d'un éclat sévère ou sympathique
Quelque nom de héros ou d'héroïne antique! (2)

Il découpe donc dans ce « poème éblouissant, » dans ces « annales de géants, » de vastes tableaux, des scènes sublimes ou familières, des drames sanglants, des silhouettes prestigieuses, des perspectives pleines de mirage, et il en compose ce qu'il appelle la *Légende d'un peuple*. Cette légende a trois âges distincts, trois époques où elle

(1) *Feuilles Volantes*. A madame Albani, p. 115.

(2) *Légende d'un Peuple*. Notre histoire, p. 13, édition de 1890.

se développe en des décors variables, et où elle se transforme en des actions toujours nouvelles. L'époque des origines aventureuses, où la hardiesse des pionniers se confond avec la foi des apôtres; l'époque de la grande bataille, où le sang des vaincus teint de pourpre l'aile blanche du drapeau qui se referme; l'époque des résignations patientes, des résistances obscures, des sursauts généreux, des espérances fières, qui n'est pas encore terminée. . . A la France est dédiée cette légende, qui se greffe comme une fleur sur la sienne, et qui enrichit de nouveaux couplets sa chanson de gestes.

Dans ce recueil, Louis Fréchette s'est vraiment livré tout entier: on l'y voit tour à tour ou tout à la fois sensible, enthousiaste, ironique, patriote, éperdument canadien. C'est pour ces poèmes de la *Légende* mieux encore que pour les *Fleurs Boréales* et les *Oiseaux de Neige* qu'il eût mérité qu'on le baptisât « poète national »: puisque dans notre jeune pays il faut absolument donner ce nom à quelqu'un, et puisqu'ici ni poètes ni journalistes ne veulent laisser chômer ce titre et cet honneur. Si le poète national est bien ainsi que l'a défini Edmond Rostand, s'il est celui qui prend un contact profond avec la terre natale, « avec le tuf noir et doux, » pour qu'en lui monte comme un chant la sève nourricière, s'il est, en tous pays de France, ce que Chantecler affirme de lui-même;

Alors, mis en contact avec la bonne terre
Je chante.....
La terre parle en moi comme dans une conque,
Et je deviens, cessant d'être un oiseau quelconque,
Le porte-voix en quelque sorte officiel
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel, (1)

Fréchette a bien, dans la *Légende d'un Peuple* plus qu'en aucune autre de ses oeuvres, tenté de réaliser cette définition; mais c'est ici surtout qu'il a essayé de rendre avec une fidèle application la chanson de la terre, de l'histoire, de l'âme canadienne.

(1) *Chantecler*, par Edmond Rostand, acte II, scène III.

Non pas que cette chanson, passant par ses lèvres, ou — plus exactement et sans métaphore — par sa plume, ait toujours trouvé l'accent profond, sincère, original, qui lui convienne. S'il est un recueil où Fréchette a souvent montré ses artifices, où il a usé de la rhétorique, où, ne pouvant faire jaillir du sol où il s'appuie une pensée originale et forte, il se contente des couplets usés de l'éloquence traditionnelle, c'est bien la *Légende d'un Peuple*.

Mais il y a dans ce livre, et il faut les signaler d'abord, des envolées fières, des pages où le lyrisme se soutient à des hauteurs ensoleillées. Le prologue annonce lui-même le grand effort du poète pour s'égalier au sujet qu'il traite. C'est l'*Amérique* qui surgit dans les lointains inconnus, et qui offre à l'audace des découvreurs sa terre vierge. Quel événement dans l'histoire de l'humanité!

Oui, toute une moitié du globe
Dénouant, spectacle inouï,
Les plis flamboyants de sa robe
Aux yeux du vieux monde ébloui! (1)

Le poète salue avec piété le continent nouveau, l'*Amérique*, le sol natal;

Amérique! — salut à toi, beau sol natal!
Toi, la reine et l'orgueil du ciel occidental!
Toi qui, comme Vénus, montas du sein de l'onde,
Et du poids de ta conque équilibras le monde!
Quand, le front couronné de tes arbres géants,
Vierge, tu secouais au bord des océans
Ton voile aux plis baignés de lueurs éclatantes;
Quand, drapés dans leurs flots de lianes flottantes,
Tes grands bois ténébreux, tout pleins d'oiseaux chanteurs,
Imprégnèrent les vents de leurs âcres senteurs;
Quand ton mouvant réseau d'aurores boréales
Révéla les splendeurs de tes nuits idéales;
Quand tes fleuves sans fin, quand tes sommets neigeux,
Tes tropiques brûlants, tes pôles orageux,
Eurent montré de loin leurs grandeurs infinies,
Niagaras grondants! blondes Californies!
Amérique! au contact de ta jeune beauté
On sentit reverdir la vieille humanité! (2)

(1) Cf. *Légende d'un Peuple*, p. 5.

(2) Cf. *Idem*, pp. 6-7.

C'était un monde nouveau, mais c'était un monde prédestiné qui se révélait aux marins « penchés à l'avant des blanches caravelles ». L'Amérique devait à son tour recevoir les lumières de la foi. Emergeant tout à coup des flots ignorés, elle répondait à un appel de Dieu. Quand Colomb ne croyait suivre que son étoile,

La grande main dans l'ombre orientait la voile. (1)

Peut-être même Fréchette n'a-t-il pas assez montré cet aspect surnaturel de notre épopée, ni assez expliqué le sens mystique de notre histoire. Car notre histoire fut à la fois humaine et divine, remplie d'actions, et parfumée de prières. Le poète a bien tâché de nous le faire entendre dans la première partie de la *Légende*, où il célèbre avec fanfare les hardiesses de l'Eglise se frayant à travers la forêt et dans des consciences nouvelles sa voie lumineuse. Mais il se laisse trop facilement distraire de cette idée essentielle dans les autres parties de son poème. Et l'on ne reçoit pas assez de la lecture des deux derniers chants l'impression de la vie réelle, profonde, religieuse, providentielle, — et j'allais l'écrire encore — mystique de notre peuple.

Aussi bien, Louis Fréchette insiste-t-il presque exclusivement sur les violentes secousses, sur les crises aiguës qu'il considère comme les moments historiques de la vie nationale, oubliant trop que toutes ces agitations ne constituent qu'une moitié de l'existence vraie du peuple. Il lui arrive même de ne laisser voir que par le dehors, que par ce qui est extérieur et de surface ces actions tragiques. C'est encore parce qu'il n'a pas assez pénétré jusqu'en son fond le plus sacré la conscience populaire, c'est parce qu'il n'a pas assez aperçu dans les plus intimes et dans les plus religieuses aspirations de sa race, les motifs constants et le soutien de toutes ses grandes actions, qu'il fut trop impuissant à marquer l'unité de notre vie, et qu'il n'y a souvent entre toutes les pièces de sa

(1) Cf. *Idem*, p. 8.

Légende d'autre lien que celui d'un patriotisme bruyant, ou bien celui-là, plus fragile encore, de la chronologie.

Mais cela n'empêche qu'il n'ait parfois très heureusement raconté certains épisodes mouvementés de cette « légende ». Le *Prologue*, notre *Histoire*, *Ante lucem*, *Châteauguay*, *Papineau*, *Chénier*, sont des poèmes, qui ne sont pas sans défauts, mais où l'on sent palpiter l'inspiration vraie.

D'autre part, des récits familiers ou tragiques comme le *Pionnier*, *Jean Sauriol*, *Spes ultima*, *Vive la France* jettent à travers l'épopée une note nouvelle, simple, vive, alerte, y font voir une sorte d'abandon, de bonhomie, qui repose des fortes émotions et des strophes trop sonores. Louis Fréchette pratique assez heureusement un genre très aimable que François Coppée avait mis à la mode; il excelle parfois dans ces récits, où le vers, qui court rapide, tout près des choses, n'a pas besoin de se charger de beaucoup d'idées.

Mais le plus souvent, c'est la forme oratoire que le poète jette comme une somptueuse draperie sur les sujets qu'il développe. Tant de bravoure, tant d'héroïsme, tant de sacrifices, appellent, pour s'en parer, les périodes de l'éloquence. Les sujets à panache vont bien à Fréchette; le panache l'attire, l'émeut; avec complaisance, il fait bouger sur les cimiers cette chose légère, audacieuse et mobile! Et l'on admire avec lui et l'on applaudit les découvreurs qui osent, les martyrs qui s'immolent, les guerriers qui passent, les épées qui se croisent, les victimes qui tombent, les drapeaux qui s'envolent.

Mais, ici, l'auteur ne fait pas toujours une oeuvre suffisamment originale et pleine. Et cela tient justement à ce qu'il s'abandonne trop volontiers à ce genre oratoire où l'inspiration tombe souvent de toute la hauteur où elle s'est élevée. L'esprit de Fréchette ne peut longtemps se maintenir sur les sommets de l'épopée, parce que la pensée qui le porte, et qui le devrait soutenir, n'est ni assez forte, ni assez substantielle. La rhétorique vit de lieux communs: c'est fort légitime « depuis plus de sept

mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent », mais à la condition qu'elle puisse rafraîchir, renouveler ces idées communes qui appartiennent à tous. De quoi la rhétorique de Fréchette n'est pas toujours assez capable. Le lieu commun, chez lui, se recouvre trop souvent des oripeaux de l'éloquence du vingt-quatre juin; il se confond trop souvent chez lui avec la banalité: et il prend alors le sens défavorable, péjoratif, qu'il a trop souvent mérité.⁽¹⁾

Lieux communs, quand le poète entreprend ses épiques descriptions; lieux communs, quand il glorifie certains héros; lieux communs, quand il vaticine sur l'histoire universelle.

C'est à propos des *Fleurs Boréales* et des *Oiseaux de Neige* qu'on a fait remarquer le manque de précision des ambitieuses descriptions de Louis Fréchette, et qu'il n'y a pas chez lui une assez originale conception de la nature et de ses rapports avec l'homme. « Fréchette se contente d'impressions toutes faites, rend plutôt l'émotion du voyageur vulgaire que du poète voyant et sentant autrement que la foule. Il écrirait presque, comme M. Perrihon, sur son carnet de voyage: « Du haut de la Mer de glace que l'homme est petit! »⁽²⁾

S'il s'agit d'histoire du Canada — et la *Légende d'un Peuple* en est remplie — on n'aperçoit pas assez dans les poèmes de Fréchette, les pensées neuves qui auraient pu donner quelque prix à tant de sujets usés par les orateurs de notre Saint-Jean-Baptiste. Et c'est pour cela que certaines pièces, qui exigeaient du poète plus de personnalité, sont faibles: *Le dernier Drapeau blanc*, *les Plaines d'Abraham*, *Fors l'honneur*, *Vainqueur et vaincu*. Ce sont, dans ces pièces, les beaux gestes épiques qu'il fallait célé-

(1) Nous avons entendu Fréchette, vers 1903 ou 1904, faire à l'Institut Canadien de Québec, et très sérieusement, une conférence sur les siècles de Périclès, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV, et sur le XIXe siècle. Il nous a paru qu'il fallait une certaine inexpérience des choses de la littérature pour entreprendre de traiter, en une heure, un pareil sujet, et un goût assez prononcé pour le lieu commun.

(2) Cf. article de Gustave La Mothe, paru dans le *Polybiblion*, et reproduit par la *Revue Canadienne*, tome XVII, p. 643, année 1881.

brer, et, vraiment, ces gestes n'y ont pas l'ampleur qui convient; on n'en a pas dégagé toute la signification, ni tout le symbolisme. On a l'impression du déjà vu, ou du déjà entendu quand on lit les vers où s'agit à travers les clichés traditionnels l'imagination du poète.

N'est-ce pas même pour répéter quelqu'un de ces clichés que Louis Fréchette, après tant d'orateurs qui l'ont proclamé sur les tréteaux, affirme que la bataille de Saint-Denis nous a conquis la liberté? ⁽¹⁾ Il semble bien pourtant que, si généreux qu'ait été l'enthousiasme des insurgés de 1837-1838, ce n'est pas une charte de liberté qui fut le prix de leurs sacrifices. La constitution de 1840, dont nous dota l'Angleterre, ne fut pas précisément une récompense: elle fut, au contraire, le plus périlleux des châtiments, et ce n'est pas la faute des maîtres, et ce n'est pas non plus un mérite attribuable aux insurgés, si nos parlementaires canadiens, entre autres Louis-Hippolyte Lafontaine, ont su tirer de cette « union » bâtarde des fruits de liberté. Le « vieux patriote » de Fréchette aurait pu lui-même s'en souvenir. ⁽²⁾

*

*

*

A certaines heures de notre « Légende », et de ses méditations, Louis Fréchette regarde plus loin que la frontière canadienne, et vise plus haut que les sommets laurentiens: il enveloppe d'un coup d'oeil le monde civilisé. Des régions de la philosophie il plonge sur l'histoire moderne des regards qu'il essaie de faire paraître aigus. Il esquisse des théories, il prononce des doctrines politiques. Non seulement dans la *Légende d'un Peuple*, mais dans presque tous ses recueils, depuis *Mes Loisirs* jusqu'aux *Epaves Poétiques*, le poète aime à exposer une philosophie, à développer des idées générales, à juger l'oeuvre de l'histoire.

(1) *La Légende d'un Peuple*, Saint-Denis, p. 249.

(2) Cf. *Légende d'un Peuple*. Le Vieux Patriote, p. 274.

Il est, cependant, plus visiblement préoccupé de ce souci dans ses derniers livres. Les lectures et la vie l'ont fait plus longuement méditer sur les choses; elles l'ont chargé de plus de souvenirs; elles ont accru ce bagage d'idées communes que l'esprit va recueillant au hasard de toutes ses observations. Et ce sont ces pensées, ces convictions, ces conclusions que le poète disperse dans ses strophes. Il les revêt parfois de formes très éclatantes. Voyez l'*Amérique* dans la *Légende*, *Jean-Baptiste de la Salle* et l'*Espagne*, dans les *Feuilles Volantes*, le *Quatorze Juillet* dans les *Epaves Poétiques*.

Or, dans toutes ces tirades, dans tous ces développements historico-philosophiques, il y a un lieu commun que Fréchette développe avec une inlassable complaisance: c'est l'idée, la doctrine, le bienfait de la liberté. La vie du peuple canadien n'est-elle pas un long, un patient effort vers la liberté? La découverte de l'Amérique ne fut-elle pas, pour le monde, une promesse de liberté? Et parce qu'aucune nation peut-être n'a travaillé plus que la France à la genèse laborieuse de la panacée qui délivre, parce que c'est la France qui en apporta sur nos bords le don précieux, c'est à cette mère que Louis Fréchette répète le refrain de notre gratitude.

Toi dont l'aile plana sur notre aurore, ô France!
Toi qui de l'idéal connais tous les chemins!
Toi dont le nom, fanfare aux accents surhumains,
De tout peuple opprimé sonne la délivrance! (1)

C'est ainsi que le poète chantait en 1817; c'est sur ce mode qu'il redira souvent notre admiration pour une patrie dont il fait bon de nous souvenir toujours.

Et Louis Fréchette a raison de chanter la France, créatrice de liberté. La France chrétienne, pénétrée de la foi qui détruit les servitudes, a semé, tout le long de ses chemins historiques, des principes de délivrance. Aussi, aimer notre première mère patrie, c'est le mou-

(1) *Pêle-Mêle*, A. M. Prosper Blanchemain, p. 259.

vement naturel de nos âmes françaises, et chanter cet amour, c'est, dans notre littérature, un thème ancien, facilement banal, mais qui peut toujours être nouveau. Louis Fréchette l'a souvent repris, et quelquefois il en a vigoureusement relevé l'expression. Il y a dans ces poèmes où il célèbre la France, une piété filiale sincère, qui trouve le mot fort et juste. Se souvient-il de l'arrivée de la *Capricieuse* devant Québec, de l'émoi profond des Canadiens qui revirent « flotter au vent le drapeau des aïeux, » il écrit aussitôt :

Nos poètes chantaient la France revenue,
Et le père, à l'enfant qu'étonnait tout cela,
Disait: Ce pavillon qui brille dans la nue,
—Incline-toi, mon fils! — c'est à nous, celui-là! (1)

Seulement, Louis Fréchette s'est quelquefois mépris sur l'histoire et sur la mission de la France, sur le symbole de ses drapeaux. Il attribue trop exclusivement aux « trois couleurs » la signification libératrice. Il s'abuse sur les origines de la liberté; et il oublie que le drapeau tricolore, qui eut bien des heures généreuses, a aussi couvert les plus tyranniques persécutions. Il se laisse entraîner dans le courant des lieux communs de l'éloquence républicaine. Il déclare avec emphase que la liberté sainte ne fut donnée au monde que par la révolution. C'est le quatorze juillet qui a affranchi l'humanité!⁽²⁾ Avant ce jour, les peuples croupissaient dans la servitude. Pour un rien Louis Fréchette daterait, lui aussi, de 1789, l'histoire de la France et de la civilisation. Il a brodé sur ce thème quelques-unes de ses strophes les plus pompeuses. C'est même à la révolution qu'il se sent pressé de donner le crédit de la découverte de l'Amérique;⁽³⁾ déjà, au quinzième siècle, elle fermentait dans les cerveaux, menaçant de détruire « les vieilles doctrines, » et de ruiner « l'éternelle servitude ». Et l'on reconnaît ici les formules chères à tant de jacobins qui s'en sont tant

(1) *Légende d'un Peuple*. La *Capricieuse*, p. 287.

(2) *Epaves Poétiques*. Le Quatorze juillet, p. 19.

(3) *La Légende d'un Peuple*. L'Amérique, p. 3.

servis! Certes, nous ne nions pas que la révolution n'ait accompli des réformes nécessaires, et supprimé des abus intolérables; mais nous n'en pouvons conclure qu'elle fut l'initiatrice de tous les progrès. Et Louis Fréchette, au lieu de faire remonter la révolution jusqu'à 1492, aurait fait mieux de faire descendre le christianisme jusqu'à 1789! religion civilisatrice, qui, en vérité, a préparé tous les affranchissements, et qui, pour avoir traversé tant de barbaries, et tant de préjugés, ne pouvait que lentement porter aux générations le bienfait de toutes les légitimes libertés!

Mais l'on sait que le poète de la *Légende* et des *Epaves* était doublé d'un farouche républicain, et qu'il abhorrait l'ancien régime. République, vertu, liberté, s'opposaient dans son imagination à cette autre trinité: monarchie, corruption, tyrannie. Lisez plutôt la *Petite Histoire des Rois de France*.⁽¹⁾ Quand on a été capable d'imaginer une brochure si manifestement injuste, on est préparé à enfourcher tous les dadas de la rhétorique républicaine. Ce petit livre, qui fut écrit avec du fiel et de la boue, porte l'empreinte d'une pensée lamentablement étroite: et il est regrettable que l'auteur de tant de poèmes très louables se soit quelquefois souvenu du rédacteur de la *Petite Histoire*.

Nous n'avons à juger ici ni la monarchie ni la république: leurs causes à toutes deux sont trop chargées pour qu'on les puisse apprécier d'une phrase ou d'un trait de plume. Mais nous aurions souhaité que Louis Fréchette se fût rappelé, à certaines heures de réflexion violente, qu'il écrivit à vingt ans, sur notre dix-neuvième siècle, sur le siècle démocratique, coupable comme les autres de tant de tyrannie, cette strophe:

(1) *Petite Histoire des Rois de France*, par Cyprien (Louis Fréchette, chroniqueur de *La Patrie*.)

Pauvre siècle qu'on nomme un siècle de lumière,
Où l'on voit, aux palais comme sous la chaumière,
Fermenter le désordre et le mépris des lois!
Où des bandits sortis des tripots et des bouges,
Hurlant sous leurs longs drapeaux rouges,
Jettent l'éclaboussure à la face des rois. (1)

Nous aurions aimé que le poète, qui a si délicieusement exprimé quelquefois le sentiment religieux, se fût moins candidement laissé prendre, dans certaines pages en prose qu'il a écrites, aux sophismes facilement oratoires d'une philosophie qui s'est acharnée, non seulement contre la monarchie, mais aussi contre l'Eglise. Fréchette a quelquefois avoué le libéralisme intempérant qui faillit détruire sa foi. Certaines attitudes intellectuelles furent chez lui, avons-nous dit, snobisme plutôt que conviction réfléchie. Mais ce snobisme coûte cher parfois à la dignité de l'esprit; il s'irrite facilement contre ce qu'il dédaigne; il s'emporte contre ce qui le gêne; il se dédouble en passions mesquines; il envenime l'erreur qu'il propage, il déshonore les vérités qu'il défend, et il fait écrire en style colérique, après la *Petite Histoire des Rois de France*, les *Lettres à M. l'abbé Baillargé*.

*

*

*

La *Légende d'un Peuple* est donc, de tous les ouvrages de Louis Fréchette, celui où l'on aperçoit le mieux toutes les variations et toutes les inégalités de son talent. Il y a incrusté quelques-uns de ses plus beaux vers, et il y a glissé quelques-uns des plus faibles. Il y a développé ses plus hautes pensées; il y a risqué quelques-unes des idées qui s'accordent le plus mal avec l'inspiration accoutumée de ses poèmes. La *Légende d'un Peuple* résume, elle prétend résumer notre histoire; elle représente, à coup sûr, tout l'esprit de celui qui l'a conçue. Et nous pouvons donc rapporter de la lecture de ces chants une

(1) *Mes Loisirs*. Le premier de l'an 1861, p. 49.

définition de la poésie de l'auteur. L'art de Fréchette est un effort presque continu vers l'éloquence; sa poésie veut être surtout une pensée oratoire dans un vers sonore.

De la nature même d'une telle poésie, nous pouvons déduire quelques-uns des procédés de l'auteur, et, par exemple, l'exagération voulue ou inconsciente de l'idée, du mot, ou de l'image. Cette muse a presque toujours une tendance à enfler la voix. Elle s'y essaya, on s'en souvient, dans la *Voix d'un Exilé*, et elle a souvent répété ce bruyant exercice.

Il arrive cependant que cette exagération n'est que la légitime mesure d'une pensée poétique. Dans la pièce si ample, si enthousiaste, qu'il a consacrée à Papineau, Louis Fréchette condense en deux beaux vers toute l'action patriotique de son personnage:

Il fut toute une époque, et longtemps notre race
N'eut que sa voix pour glaive et son corps pour cuirasse.

Il définit l'éloquence de ce vieillard, retiré dans sa solitude, vivant seul,

laissant ses mains octogénaires,
Qui des forums jadis remuaient les tonnerres,
Vieillir en cultivant les fleurs!
Sa voix, sa grande voix aux sublimes colères,
Sa voix qui déchaînait sur les flots populaires
Tant de sarcasme amer et d'éclats triomphants,
Sa voix qui, des tyrans déconcertant l'audace,
Quarante ans proclama les droits de notre race,
Enseignait les petits enfants!

Puis, suggestionné par les mots, il découpe dans la lumière du soir la taille du tribun populaire:

Souvent, lorsque le soir de ses lueurs mourantes
Dorait de l'Ottawa les vagues murmurantes,
Au-dessus des flots noirs, sur le coteau penchant,
Où l'aigle canadien avait plié son aile,
On voyait se dresser sa taille solennelle
En face du soleil couchant.

Il en fait maintenant une sorte de héros splendide et surhumain. Il le situe en des attitudes olympiques. Un soir qu'il se sent mourir, Papineau — astre fatigué qui descend à l'horizon — veut regarder encore le soleil couchant; il s'assied à sa fenêtre et plonge sa tête dans la lumière:

Et dans un nimbe d'or, clarté mystérieuse,
On eût dit que déjà sa tête glorieuse
Rayonnait d'immortalité!

Longtemps il contempla la lumière expirante,
Et ceux qui purent voir sa figure mourante,
Que le reflet vermeil de l'Occident baignait,
Crurent — dernier verset d'un immortel poème —
Voir ce soleil couchant dire un adieu suprême
A cet astre qui s'éteignait! (1)

Mais c'est une autre exagération — énorme cette fois — que ce compliment que l'auteur de *Pêle-Mêle* adresse à un peintre de ses amis qui, après seize ans de séjour en Italie, revient au Canada:

Peintre, tu nous reviens, ainsi que l'aigle immense
Qui, faisant trêve un jour à son sublime essor,
Avant que dans les cieux sa course recommence,
Se repose un instant pour disparaître encore.

Arrivé tout à coup des sphères immortelles,
Où sans craindre leurs feux tes pieds se sont posés,
Tu resplendis encore, et l'on voit sur tes ailes
La poudre des soleils que ton vol a rasés. (2)

Cette naïve emphase n'a d'égale que celle des strophes fameuses que Louis Fréchette adressait à Sarah Bernhardt.

C'est elle! c'est Sarah la grande!.....

Frissons des lyres, chœurs sacrés, harpes d'Eole,
Bruits de gloire tonnant dans des gerbes d'éclairs:
C'est elle! regardez flamber son auréole
Sur l'azur chatoyant des beaux horizons clairs!

(1) *Légende d'un Peuple*. Papineau, *passim*.

(2) *Pêle-Mêle*. A un peintre, p. 192.

Il ne restait plus au poète idolâtre, pour pousser à bout la piété, que d'écrire — et il l'a écrit:

Elle vient, saluez! Foules, baisez sa trace! (1)

De l'exagération oratoire au galimatias, il n'y a qu'un pas, et Fréchette l'a quelquefois franchi. Il emploie alors des mots qui débordent l'idée à ce point qu'ils la font inintelligible. Il écrira du Mississipi:

Et ton onde répète aux tièdes océans
L'épithalame étrange et les concerts géants
Des glaciers où tu prends ta source. (2)

Il dira de l'Amérique:

L'Amérique, c'est la soupape des Titans,
Le balancier qui vibre entre les mains du Temps:
Double objet qui, donnant au vieux monde un sol libre,
Prévient l'explosion et sauva l'équilibre. (3)

C'est le cas de dire de Louis Fréchette, égaré dans le nuage des métaphores grandiloquentes, ce que Guizot, je crois, disait un jour de Lacordaire: « Il vole plus haut qu'il ne voit. »

C'est sans doute de Victor Hugo que Louis Fréchette apprit à oser ainsi l'exagération oratoire. C'est à lui, à coup sûr, qu'il emprunta le procédé des énumérations tapageuses, fulgurantes, tintamarresques, pédantesques:

L'Espagne eut Cespedés, cet autre Michel-Ange,
Cervantès le profond et Mendoza l'étrange,
Calderon, de Vega, Santos, Montemayor,
Velasquez, Juan Calvo, Murillo, Salvador,
Zurbaran, Hernandez, Medina, Mercadante,
Tous les talents depuis Phidias jusqu'à Dante,
Tous les héros connus d'Achille à Spartacus:
Elle eut Léonidas, et Coclès et Gracchus... (4)

(1) *Epaves poétiques*. A Sarah Bernhardt, p. 103.

(2) *Pêle-Mêle*. Le Mississipi, p. 24.

(3) *Feuilles Volantes*. L'Espagne, p. 68.

(4) *Feuilles Volantes*. L'Espagne, p. 67.

De Hugo, encore, il prit le goût des épithètes sombres,
qu'il accolé violemment à une abstraction:

L'enchevêtrement *noir* des préjugés boiteux. (1)

Du même maître il apprit à voir en couleur *fauve* beaucoup de choses, même des choses qui ne sont pas fauves du tout, ou qui ne le sont que par symbolisme.

O fauves parfums des forêts! (2)

....Après avoir, plus de deux mois durant,
Vogue presque à tâtons sur l'immensité *fauve*. (3)

Et ces bois, ces vallons, ces longs coteaux dormants,
Qui n'ont encore vibré qu'aux *fauves* hurlements
Des *fauves* habitants de la forêt profonde. (4)

Pour la première fois, sur ces *fauves* rivages... (5)
C'était le désert *fauve* en sa splendeur austère. (6)
Malgré la saison *fauve* et ses froids corrodants. (7)

Un beau soleil couchant versait des lueurs *fauves*. (8)
Le spectacle était *fauve* et grand comme l'enjeu... (9)

Image encore hardie que celle où Louis Fréchette définit les travaux audacieux du dix-neuvième siècle:

Qu'il allume sa lampe au tonnerre, ou qu'il mette
Les rênes de l'algèbre au col de la comète... (10)

De bonne heure, déjà dans *Mes Loisirs*, le poète s'exerçait à ces prenantes métaphores:

Guerre, vampire affreux dont la lèvre sinistre
Suce le sang des nations! (11)

(1) *Légende d'un Peuple*. Le gibet de Riel, p. 297.

(2) *Fleurs Boréales*, p. 61.

(3) *Légende d'un Peuple*, p. 37.

(4) *Ibid.*, p. 42.

(5) *Ibid.*, p. 49.

(6) *Ibid.*, p. 56.

(7) *Ibid.*, p. 106.

(8) *Ibid.*, p. 125.

(9) *Ibid.*, p. 158.

(10) *Feuilles Volantes*, p. 23.

(11) *Mes Loisirs*, p. 55.

Un jour, il dit les progrès accomplis depuis la découverte du Mississippi:

Où le désert dormait, grandit la métropole;
Et le fleuve asservi courbe sa large épaule
Sous l'arche aux piliers de granit! (1)

De bonne heure aussi, et très souvent ensuite, Fréchette trouva l'image gracieuse ou largement expressive:

Quand le printemps doré vient éployer son aile
Sur la nature en fleurs. (2)

Dans la *Légende d'un Peuple*, il chante le vieux frêne des Ursulines sous lequel madame de la Peltrie catéchisait les petites Huronnes:

Aigrette énorme au front du vaste promontoire,
Colosse chevelu dans le roc cramponné,
Il avait vu passer bien des jours sans histoire
Au sommet de Stadaconé. (3)

Voyez encore ce beau spectacle de la première moisson:

Bientôt le blé tombe à faucilles pleines;
La javelle, où bruit un essaim de grillons,
S'entasse en rangs pressés au revers des sillons,
Dont le creux disparaît sous l'épaisse jonchée;
Chaque travailleur s'ouvre une large tranchée;
Et, sous l'effort commun, le sol transfiguré
Laisse choir tout un pan de son manteau doré. (4)

La versification de Fréchette, d'une bonne tenue classique, profite encore des qualités acquises au siècle dernier par l'art des vers. Tantôt il emploie l'alexandrin à césure fixe, solennel, le long duquel il distribue avec variété les accents rythmiques. C'est ainsi qu'il annonce du haut des clochers de Saint-Malo le départ de Cartier.

(1) *Pêle-Mêle*, p. 73.

(2) *Mes Loisirs*, p. 13.

(3) *Légende d'un Peuple*, p. 111.

(4) *Ibid.*, p. 55.

Le carillon mugit dans les tours ébranlées.
Du haut des bastions, en bruyantes volées,
Le canon fait gronder ses tonnantes rumeurs
Et, salués de loin par vingt mille clameurs,
Au bruit de l'airain sourd, et du bronze qui fume
Cartier et ses vaisseaux s'enfoncent dans la brume. (1)

Tantôt il introduit dans ses couplets les vers à césure unique et mobile, le trimètre plus souple, d'une cadence plus riche. Il sait aussi couper avec art, et pour produire un effet voulu, l'hémistiche. S'il veut, par le rythme, nous donner l'impression de l'obstacle qui surgit, il écrira en multipliant les repos :

La côte, noirs rochers, se dresse inabordable. (2)

Pour montrer, avec les efforts de la marche, l'espace immense qui s'étend sous les yeux du voyageur, il écrit, après un vers ternaire, le vers large où l'hémistiche s'ouvre avec l'horizon :

En route! Et devant lui, de l'aube au crépuscule,
Le vaste horizon s'ouvre, et le désert recule. (3)

Fréchette n'hésite pas à faire l'hiatus, lorsque le mouvement du vers l'y autorise.

On entendit partout ce cri: A Notre-Dame!

Il n'y a pas ici, en réalité, de voyelles qui se heurtent; l'oreille n'a rien à souffrir de leur rapprochement.

Au reste, Fréchette est l'un de nos premiers poètes, le premier peut-être, qui se soit scrupuleusement appliqué à l'art d'écrire en vers. Il est ici plus ingénieux, plus varié que Crémazie, et plus artiste.

Il lui arrive, cependant, à lui comme à Crémazie, d'étendre lourdement son vers, de faire des phrases longues, traînantes, où se multiplient les *qui* ou les *dont*, quand

(1) *Légende d'un Peuple*, p. 36.

(2) *Légende d'un Peuple*, p. 38.

(3) *Ibid.*, p. 97.

ce ne sont pas les participes présents ou les gérondifs qui appesantissent l'hémistiche.

Sur la rive, un balcon d'aspect oriental
Emerge d'un massif d'érables qui se groupe
Au fond de l'anse où dort une svelte chaloupe
Dont le flanc touche à peine au limpide cristal. (1)

Ces lourdeurs sont plus rares dans les derniers recueils de Fréchette. Dans la *Légende d'un Peuple*, la période est mieux conduite; elle s'avance d'ordinaire, bien découpée, alerte, sans effort, jusqu'à la proposition finale qui la complète sans la faire languir.

Il est remarquable, d'ailleurs, que Fréchette eut toujours le souci de perfectionner sa versification; l'histoire de ses oeuvres est justement l'histoire de ses progrès successifs. Les *Feuilles volantes*, par où le poète semble clore sa carrière, sont peut-être le recueil où il y a le moins de faiblesses profondes.

Soucieux, du reste, de ne laisser après lui que les pièces les meilleures qu'il avait composées, Louis Fréchette a soigneusement préparé une dernière édition de ses poésies; il en a prudemment éliminé les morceaux médiocres. Il a groupé sous le titre d'*Epaves* celles-là de ses premières pièces qu'il croyait pouvoir échapper encore quelque temps au naufrage. Et il a eu raison de faire lui-même ce premier triage, et de rassembler ainsi des essais qui ont une précieuse valeur documentaire. Il a écrit lui-même, très justement, à propos de ces premiers essais: « Ils sont non seulement l'expression d'une pensée ou d'un rêve en embryon, mais on y trouvera de plus la trace des efforts littéraires qui ont caractérisé toute une époque intellectuelle de notre pays. On peut y suivre pour ainsi dire pas à pas les développements d'une âme en proie aux hantises d'une poésie dont elle ignorait le langage, les règles et les procédés, et qu'elle essayait de

(1) *Oiseaux de Neige*, p. 199.

traduire sans modèles, sans traditions et presque sans maîtres.»⁽¹⁾

Il est curieux, en effet, de suivre ainsi l'effort du poète, et de voir comment peu à peu, par la lecture, par l'étude, par l'imitation, il précise son talent, il l'oriente, comment il finit par constituer sa propre originalité.

Cette originalité, nous l'avons dit déjà, consiste en une manière oratoire qui ressemble... à celle de plusieurs autres: mais, elle est faite aussi, ne l'oublions pas, d'une sensibilité ardente, d'une émotion large, de cet amour du pays, de notre histoire, de nos héros, grands ou obscurs, de cette sorte de fierté, de cet orgueil national qui éclate comme une fanfare dans les strophes de l'épopée. Et puis, souvenons-nous bien que l'originalité indépendante de toute imitation est une puissance peu commune: ce n'est presque pas un paradoxe que d'affirmer qu'il faut commencer par imiter quelqu'un pour être original. Et nous ne saurions donc blâmer Fréchette d'avoir voulu ressembler à ceux qui lui paraissaient le mieux représenter son idéal. Comme tout disciple, comme tout poète dont la pensée ne surabonde pas, il s'est quelquefois trop souvenu de ses lectures; à certaines heures, il a composé avec sa mémoire plus qu'avec son esprit; et cela diminue d'autant sa personnalité. Mais est-il bien utile de rechercher dans l'oeuvre du poète ces réminiscences de mots ou d'idées qu'on y pourrait relever? Nous ne le pensons pas; et nous estimons plutôt mesquine, jalouse, stérile, la critique qui s'applique à dénicher au coeur des strophes, ou dans le repli des hémistiches, telle image ou tel vocable heureux qu'elle aperçut en d'autres oeuvres.⁽²⁾ Ce métier devient particulièrement oiseux si, tout entier au besoin de dénoncer les plagats ou les imitations coupables, on oublie, selon une comparaison pittoresque bien connue, que « c'est encore imiter quelqu'un que de planter des choux ».

(1) *Epaves Poétiques*. Préface, p. 8.

(2) Nous laissons à ceux qui ont le goût de ces petites occupations le soin de consulter *Le Lauréat critique des oeuvres de M. Louis Fréchette*, par W. Chapman, in-8, 328 pp., Québec, 1894.

*

*

*

Nous ne croyons pas devoir insister ici sur d'autres oeuvres de Louis Fréchette, sur celles qu'il a écrites en marge de son oeuvre essentielle, qui est lyrique. Il s'est essayé, par exemple, dans l'art dramatique. Mais les pièces qu'il a composées ne révèlent aucun aspect nouveau de son talent. *Papineau* et *Véronica* rappellent plutôt le poète de la *Légende d'un Peuple* cherchant surtout dans les phrases éloquentes l'effet théâtral.

Deux livres en prose: *Originaux et Détraqués*, la *Noël au Canada*, montrent en pleine lumière le conteur amusant qu'il y eut en Fréchette, et qui apparut quelquefois à certaines pages de la *Légende*. Il y a bien des charges excessives dans les *Originaux et Détraqués*, et d'énormes plaisanteries que parfois l'auteur souligne avec trop de soin; mais il y a là aussi certaines peintures de moeurs qui ont leur prix. Il y a là l'écho joyeux du parler populaire, et une sorte de vocabulaire, un peu gros parfois, semble-t-il, parce qu'il y est trop accumulé, mais qui ne manque assurément ni de pittoresque, ni d'intérêt philologique. Nos cousins de France aiment à lire ces pages où ils retrouvent tant de choses de la chère province.

C'est encore l'esprit populaire, l'âme paysanne, la bonne vie canadienne que racontent les histoires de Noël. Les tableaux sont ici plus frais, moins vulgaires; ils n'en sont pas moins précis, chargés de détails significatifs, et sur leurs réalités, un peu frustes encore, flottent les mystères de la poésie religieuse. Il y a dans la *Noël au Canada* quelques-uns des plus jolis contes de Fréchette.

*

*

*

Mais c'est le poète surtout qui survivra en cet écrivain; c'est de sa poésie que le loueront nos arrière-neveux. Et s'ils veulent être justes envers sa mémoire,

s'ils veulent lui assigner sa place dans l'histoire de la poésie canadienne, ils n'oublieront pas que Fréchette est né dans notre pays à une époque où le Canada était bien plus qu'aujourd'hui éloigné de la France, à une époque où il était difficile encore d'entendre la leçon des maîtres de là-bas, à une heure où l'on ne faisait que d'essayer de fonder ici une tradition littéraire.

Louis Fréchette a lui-même indiqué tout à la fois l'intérêt et les inconvénients de sa situation historique. Il écrivit à propos de ses premiers recueils: « On y découvrira surtout les défauts et les qualités du milieu ambiant, l'avènement d'une génération qui, malgré ses tâtonnements et ses hésitations, a parcouru jusqu'à nos jours un chemin qu'on ne saurait mesurer sans quelque satisfaction, et peut-être sans quelque profit, si ceux qui sont venus après elle veulent la juger avec impartialité ».⁽¹⁾

De son premier recueil *Mes Loisirs*, à son dernier les *Feuilles volantes*, on mesure, en effet, le chemin qui a été fait, et l'on ne peut s'empêcher d'admirer davantage le poète qui a franchi tous ces étapes. Venu immédiatement après Crémazie, presque contemporain du poète exilé, mais désireux de contribuer pour sa part à cette sorte de renaissance des lettres canadiennes que promettait 1860, il dut mettre dans son travail de formation toutes les hésitations et toutes les audaces de l'inexpérience. Cependant, il apportait à la tâche quotidienne une âme vibrante, une âme qui eut bien aussi des excitations factices, mais d'où se sont échappés parfois, comme des traits de flamme, quelques-uns des plus beaux vers qu'il y ait dans la poésie canadienne.

Inégal, comme tous les poètes que nous avons eus, et comme tous ceux qui chantent encore, Louis Fréchette a pu monter quelquefois à des hauteurs que les autres, chez nous, n'ont pas dépassées. Et certes, c'est un mérite qui vaut la peine qu'on le remarque, que celui qui fait d'un artiste l'égal de tous ses rivaux. Aussi patriote que Crémazie, plus que lui soucieux de la forme, et plus appliqué à multiplier les rythmes; plus assidu que

(1) *Epaves Poétiques*. Préface, p. 8.

Pamphile Le May au travail de la lime, plus que lui curieux de développer ses dons et d'étendre les ailes de la strophe, mais moins que lui capable de prendre contact avec la bonne terre, et d'y sentir vivre et palpiter l'âme des choses; moins diffus, moins obstiné que Chapman dans le lieu commun et dans la banalité, mais habile comme lui à trouver l'image qui éblouit, à lancer le trait qui s'envole; moins subtil en ses délicatesses qu'Alfred Garneau, mais plus que lui pourvu de ressources; plus puissant qu'Adolphe Poisson, plus varié et plus fascinateur que Nérée Beauchemin, Louis Fréchette se place au centre de ce groupe qui fut pendant longtemps chez nous le chœur harmonieux des Muses. Plus grand que quelques-uns de ses contemporains par cet art du rythme, par cette imagination fertile, par cette sensibilité éloquente qui furent ses meilleures qualités, il les surpasse tous, à certaines heures d'exaltation, ou d'enthousiasme, de la hauteur même du panache héroïque dont il aima à surmonter son front. Mais le panache n'est pas de l'homme; il est quelque chose qui s'ajoute à lui, et qui le fait seulement paraître plus grand.

Maintenant que Louis Fréchette est disparu, d'autres poètes vont venir — quelques-uns sont déjà venus — qui vont essayer de rendre autrement, et plus parfaitement encore, tant de choses inexprimées de l'âme canadienne. Ils réussiront sans doute — c'est notre espérance — à marquer notre poésie d'une empreinte plus originale. Ils auront eu pour travailler, et dès la première heure, bien des instruments commodes que n'avait pas d'abord Louis Fréchette, et reçu du milieu même où ils vivent une plus forte excitation intellectuelle. Mais il leur sera difficile, croyons-nous, d'émouvoir plus sûrement que n'a fait Fréchette l'âme populaire, et de contribuer plus efficacement que l'auteur des *Fleurs Boréales* ou de la *Légende d'un Peuple* à faire aimer jusqu'en la France lointaine notre histoire. Aussi quelque prodigue que soit pour nos poètes de demain la gloire, la patrie canadienne n'oubliera jamais celui qui le premier aura tenté de raconter en vers sa merveilleuse épopée.

PAMPHILE LE MAY

Les Gouttelettes⁽¹⁾

Ce n'est pas l'aurore qui a déposé ses gouttelettes sur tant de feuilles et de fleurs dont le poète vient de se couronner. Pamphile Le May est un ancien déjà, et c'est donc le crépuscule, mais le plus doux et le plus lumineux, qui enveloppe à la fois d'ombres et de discrètes clartés sa tête toute blanche. Et ces gouttelettes qu'au soir de sa vie il laisse tomber de sa plume comme des perles jolies sont pour cela brillantes encore de couleurs et de reflets. Le livre qui les enferme est donc un véritable écrin, dont l'auteur vient d'enrichir le trésor des lettres canadiennes.

Les dernières poésies de M. Le May sont, au surplus, une page nouvelle, et l'une des plus précieuses, ajoutée à l'histoire du sonnet. Certes, depuis que la Renaissance lyonnaise essaya d'acclimater en France ce genre qu'elle empruntait à l'Italie, depuis que Du Bellay recommanda aux poètes français de « sonner ces beaux Sonnets, non moins doctes que plaisante invention », et que lui-même s'en servit à Rome pour exprimer ses *Regrets*, sa nostalgie, et la douceur de son petit Liré, depuis surtout que les Parnassiens ont remis en honneur cette forme de poésie qu'avaient dédaignée le dix-septième et le dix-huitième siècle, bien des recueils ont paru qui sont remplis de ces petits poèmes d'une architecture invariable, où il faut dans quatorze vers, deux quatrains suivis de deux tercets, enfermer et condenser et faire saillir toute

(1) *Les Gouttelettes*, sonnets par Pamphile Le May, chez Beauchemin, Montréal, 1904.

On trouvera dans notre recueil *A l'Ombre des Erables*, l'étude que nous avons consacrée à la vie et à l'oeuvre complète de Pamphile Le May.

la poésie d'un sujet. Nous n'aurons pas l'indiscrétion de penser et d'affirmer que les *Gouttelettes* sont à l'égal des plus parfaits recueils de ce genre, et que M. Le May s'élève toujours jusque-là où sont allés chanter Leconte de Lisle, de Heredia, Sully Prudhomme; mais nous croyons bien que beaucoup des sonnets du poète canadien ne dépareraient pas les meilleures anthologies, qu'ils sont presque tous fort agréables et que quelques-uns sont des petits chefs-d'oeuvre. M. Le May aura désormais cet honneur et cette gloire d'avoir composé au Canada français le premier recueil de sonnets, et d'avoir tout de suite, parmi nous, porté ce genre de poésie à un haut degré de perfection.

Aussi bien, M. Le May est-il un poète bien authentique, dont la première jeunesse fut bercée par la muse. Lui-même, il nous confie qu'il courtisa de très bonne heure cette dame, au « front ceint de feuillage », qu'il rencontrait toujours sur sa route, et dont le regard caressant, la grâce harmonieuse enchantaient son printemps.

Quand vers les bois épais, je m'en allais, rêveur,
Le front ceint de feuillage, elle était à l'orée,
Pour verser un dictame à mon âme éplorée
Et me dire des mots d'une étrange saveur.

.....
Son oeil tombait sur moi comme un reflet de perle.
Le flot bleu qui se berce et mollement déferle
Était comme l'écho de son pas gracieux. (1)

Et la poésie fut fidèle à ce rêveur, et jusqu'en ces années où la vieillesse, d'ordinaire, apaise les sens et ferme l'oreille aux chants capricieux de l'inspiration, elle l'enflamme encore, et elle lui murmure les accents les plus beaux et les plus variés.

Le sonnet, que M. Le May a choisi pour épancher son âme, se prête d'ailleurs aux effusions lyriques de toutes sortes. Subjectif et sentimental comme une ode, réaliste comme une peinture, il est susceptible de contenir les fortes conceptions de la pensée, l'émotion des sens, et

(1) *Fidèle*, p. 197.

de recevoir aussi et de garder l'empreinte des choses. Et c'est pourquoi les *Gouttelettes* enferment, d'après un plan et sous des titres qui ne sont pas toujours bien distribués, les thèmes les plus nombreux et les plus disparates. L'histoire, la nature, les choses du pays natal, le foyer, et tous les mouvements les plus divers de la conscience humaine s'expriment tour à tour dans ces pages où vibre sans cesse la plus inquiète sensibilité.

M. Le May laisse d'abord son imagination l'emporter vers le passé lointain, et remonter jusques aux premiers jours de l'humanité. Son esprit se pose sur quelques sommets de l'histoire et il essaie de rendre en strophes bien nettes la vision qui emplit son regard. Chose curieuse, ce poète qui est si tendre et si expansif, et qui est peut-être, de tous nos poètes canadiens, le moins capable de s'ignorer lui-même, essaie d'abord d'être impersonnel, et de raconter quelques-unes des scènes que l'on voit dans la longue suite des siècles écoulés. Depuis Eve, qui connaît la rotation de la terre, jusqu'à M. Laurier, notre premier ministre, il promène son regard et sa pensée, et il s'arrête avec une satisfaction bien visible sur les hommes et les choses des temps bibliques et évangéliques. Evidemment, son inspiration s'accommode aux récits de l'antiquité beaucoup mieux qu'elle ne se complaît dans le rappel des souvenirs contemporains. Le recul des années favorise de tous ses mirages brillants la vision poétique, et c'est donc, sans doute, pourquoi M. Le May construit la petite épopée qui sert de portique à son recueil, avec les matériaux que lui fournissent nos livres sacrés. La piété du poète trouve, d'ailleurs, un charme particulier à revoir et raconter les principales étapes de la vie de l'homme s'acheminant sur les voies du ciel.

Mais les rapports de l'homme avec Dieu furent, on le sait, bien vite tendus et brisés. Les temps bibliques sont surtout remplis des fautes de l'homme et des colères de Dieu, et c'est donc plutôt cela que M. Le May a vu et qu'il replace dans nos souvenirs.

Au premier sonnet, c'est Eve coupable qui se sent en proie déjà à toutes les révoltes de la nature, et qui lance vers Dieu son premier cri d'orgueil :

Un désir inconnu, mystérieux levain,
Soulève et fait gémir mon âme émerveillée.
Des songes enivrants, quand je suis éveillée,
Passent devant mes yeux dans un orbe sans fin.

.....
Obéis, vaste terre, à la loi rigoureuse
Qui te fait, chaque jour, rouler sur ton essieu;
Moi, je n'obéis pas, car je ressemble à Dieu! (1)

Et le sonnet suivant, qui s'oppose en un vif contraste à celui qui précède, nous apporte les paroles résignées dont Adam cherche à pallier sa faute, et le mot d'amour qui malgré tout, monte de ses lèvres vers le Maître.

Cependant le mal de l'homme se répand sur la terre, et les malédictions tombent du ciel. Le poète a voulu, parmi celles-ci, décrire cette grande désolation qui a suivi le châtimement des villes de Sodome et de Gomorrhe, la mer Morte qui couvre comme un linceul de plomb tant de ruines maudites. Ce paysage qu'il dessine est vraiment rempli de la tristesse morne qui plane là-bas près des monts de Moab et de Judée. C'est, d'ailleurs, la tâche du poète de rendre aussi intense que possible l'impression qui se dégage des choses.

Près des monts de Judée, arides, sans fraîcheurs,
Et des monts de Moab aux sèves fécondantes,
L'Asphaltite maudit berce ses eaux dormantes,
Où jamais ne tomba le filet des pêcheurs.

Les rocs nus sont rayés de sinistres blancheurs,
Serait-ce un reste froid de vos cendres ardentes,
Impudiques cités? Les vagues abondantes
Ont-elles pu laver le front de vos pêcheurs?

La vie a-t-elle là placé l'ultime borne?
Nul chant n'y réjouit la solitude morne;
A ne fleurir jamais ces bords sont condamnés.

(1) Eve, p. 11.

Dors en ton gouffre amer, sur ton lit de bitume;
Ta coupe est décevante et pleine d'amertume.....
N'es-tu pas faite, ô mer, des pleurs de tes damnés? (1)

Les sonnets évangéliques ont permis au poète de dresser, au-dessus de ces crimes de l'homme et de ces vengeances de Dieu, la croix bienfaisante et divine. Les Juifs, sans doute, ont défié le Christ mourant, et ils l'ont sommé de descendre de cette croix pour prouver sa mission rédemptrice; mais Jésus n'a pas voulu quitter son lit de souffrance, et c'est tant mieux pour notre foi qui avait besoin d'un pareil spectacle.

Or, sur le Golgotha, le doux Crucifié,
Dans un nimbe éclatant, depuis lors se profile.

Et parce qu'il n'est pas descendu de la croix,
Depuis lors devant lui l'humanité défile,
Fléchissant les genoux et s'écriant: Je crois (2)

Toutes les grandes scènes que M. Le May a choisies et reconstituées sont bien, à elles seules, le plus étonnant merveilleux dont puisse se décorer une épopée. Mais parce qu'il faut autrement encore enchanter l'esprit du lecteur, et faire briller au regard des merveilles qui déconcertent et ravissent à la fois l'imagination, M. Le May raconte quelques prodiges dont la légende pieuse a naïvement semé la vie de Jésus. Avec quelle grâce aimable il rappelle comment a été fait ce fil de la Vierge dont l'origine se rattache à la confection miraculeuse de la robe sans couture, fil brillant et ténu qu'un miracle et un sourire de Jésus firent inutile, et qui depuis lors continua de se balancer dans l'air et de voltiger⁽³⁾.

—Le Sanhédrin ourdit un complot satanique,
Et je ne sais comment vous vous garantirez.
Ne pensez pas, mon fils, que vous convertirez
Nos docteurs si jaloux de leur loi tyrannique.

(1) *La Merre Morte*, p. 15.

(2) *Sur la Croix*, p. 15.

(3) *Le Fil de la Vierge*, p. 35.

Ainsi parlait la Vierge à son doux fils unique.
—S'il le faut, reprit-elle, hélas! vous partirez.
J'ai le tissu nouveau que vous revêtirez.
Et moi-même, Jésus, coudrai votre tunique.

Mais j'y songe, comment? je n'ai fil ni denier.
Alors, un fil d'argent qu'un souffle printannier
Berçait, vint effleurer la sainte créature.

Elle allait le saisir. Jésus sourit. Déjà
La tunique était faite. Elle était sans couture.
Dans l'air le fil brillant depuis lors voltigea.

Puis M. Le May quitte à regret ces pages de l'histoire sainte qu'il a traduites; il ne fait que saluer en passant l'antiquité païenne, la romaine surtout, et il se hâte vers notre histoire où il veut à son tour célébrer quelques héros, et dont il essaie de déduire quelques leçons.

Ce lien par lequel nous rattachons aux sonnets bibliques et évangéliques ceux que le poète a composés sur Rome et sur l'histoire canadienne n'est pas, d'ailleurs, celui que l'auteur a établi lui-même; il y a, semble-t-il, quelque confusion dans l'ordre où apparaissent les premiers chants du recueil, et nous pensons qu'il eût mieux valu grouper ensemble tous les sonnets dont l'objet immédiat est pris à l'histoire, sacrée ou profane.

Quoi qu'il en soit, M. Le May a voulu faire de la poésie patriotique, et mettre dans la lumière intense du sonnet quelques événements de l'histoire du pays. Or, il est difficile d'aborder les sujets vieillissés ou usés, et l'on risque de s'échauffer à froid quand on veut célébrer les gloires nationales. Notre poésie aussi bien que notre éloquence patriotiques traînent en leurs amples mouvements bien des oripeaux démodés. M. Le May, grâce à la forme concise qu'il a choisie pour mouler sa pensée, a su éviter le verbiage banal. Sans doute, l'originalité de ces impressions de patriote eût pu être davantage profonde et caractéristique; mais au moins l'on n'a pas, en lisant les sonnets où il chante Cartier, Champlain,

Wolfe et Montcalm, nos braves soldats et nos vieux remparts, cette impression du déjà vu que l'on rapporte trop souvent de semblables lectures.

Est-ce d'ailleurs un pur hasard? est-ce plutôt l'effet d'un dessein bien arrêté? mais la pensée qui circule à travers les strophes du sonnet qui est consacré au découvreur du Canada, est assez pareille à l'idée qui a inspiré les fameux *Conquérants* de José-Maria de Heredia. Et certes, l'imitation, si imitation il y a, est très heureuse, et suffisamment personnelle. La petite flottille vient de s'aventurer sur les flots, de prendre le large, et tout comme les conquérants de la mer des Tropiques qui interrogent, « penchés à l'avant des blanches caravelles », l'horizon où montent de nouvelles étoiles, Cartier regarde anxieux les flots infinis sur lesquels le dernier vers du poète, très simple et très suggestif, prolonge le regard, et où il semble qu'émerge là-bas, en une vision qui termine et élargit le sonnet, une France nouvelle. Mais voyez aussi la course longue, interminable des trois vaisseaux.

L'aube donne à la voile un reflet vermillon,
Les voix meurent. Le bruit de la mer les domine.
L'humble flotte, qu'un peu de soleil illumine,
Ouvre dans le flot sombre un glorieux sillon.

Le jour après le jour apparaît et s'efface,
La mer semble agrandir sa houleuse surface,
Et rouler au hasard vers des bords incertains.

Les vents poussent toujours la frêle caravelle.
Cartier cherche, anxieux, les horizons lointains
Où il voit enfin surgir une France nouvelle. (1)

La France nouvelle est conquise par la France ancienne. Et on livre les durs combats qui la protègent et l'affermissent. Mais l'Anglais vient ravir à sa rivale séculaire cet empire colonial; la dernière victoire est impuissante autant que glorieuse, et le poète salue avec une vive et

(1) Jacques Cartier, p. 95.

sainte émotion le drapeau qui descend de la citadelle et repasse les mers. L'image dont il se sert pour rendre cette douloureuse vision est aussi belle que significative.

Et l'on eût dit qu'un astre, en ce jour décevant,
Pour s'en aller s'éteindre en la mer du levant,
Lentement descendait de notre promontoire.

C'était le drapeau blanc qui retournait là-bas,
Emportant dans ses plis la poudre des combats
Et ta gloire immortelle, ô dernière victoire! (1)

Au reste, la conquête a changé non seulement le drapeau, mais aussi les coeurs. Nous avons parfois le spectacle de coupables faiblesses qui ressemblent à des trahisons. L'ambition aveugle plus d'une âme canadienne qui sacrifie à la fortune politique la meilleure part de notre héritage et de nos droits; et ce sont aussi de bien autres scènes que celles de la lutte vaillante, dont sont maintenant témoins, pendant les soirs d'été, nos vieux remparts et nos vieux canons. Le poète s'en affige. (2)

C'est, d'ailleurs, à la paix douce et fraternelle que le poète invite nos compatriotes anglais. Leur sang n'est pas le nôtre; nos tempéraments, aussi bien que notre langue et notre foi, nous divisent; mais unissons en un faisceau indissoluble nos communs efforts.

Vous ne nous aimez pas; cela nous le savons.
Nous avons nos défauts et vous avez les vôtres.
Vous êtes des marchands, nous sommes des apôtres;
Vous achetez la terre, nous, nous la sauvons.

Notre langue est très belle et nous la conservons.
Nous sommes tous égaux et vos droits sont les nôtres.
Amassez des louis; disons des patenôtres,
Et servons librement le Dieu que nous servons.

(1) *La Dernière Victoire*, p. 102.

(2) *Nos Remparts*, p. 104.

.....
Pourquoi donc des soupçons? pourquoi des mots acerbes?
La paix soit avec nous! Nos deux races superbes
Doivent s'unir, un jour, dans un fécond hymen. (1)

Ainsi le poète patriote fait oeuvre saine et bonne en prêchant avec une franche liberté l'oeuvre des rapprochements utiles et des sympathies qu'il faut créer.

De tous les thèmes lyriques, l'histoire n'est peut-être pas le plus facile, ni non plus le plus fécond. Le fait brutal constitue une ligne rigide sur laquelle ne peut broder qu'avec grande circonspection la fantaisie du poète. Plus souples et plus attrayants sont les sujets que la grande nature étale sous nos regards, et qu'elle propose à l'inspiration. Les impressions que nous procure le spectacle des paysages et des mondes mystérieux qui nous entourent sont moins rigoureuses, et en quelque sorte plus soumises aux caprices de la sensibilité personnelle, et le poète lyrique peut donc sur elles, avec plus de liberté, exercer son art. Et ceci nous paraît incontestable, surtout quand une âme aussi vibrante que celle de M. Le May se trouve mise en contact, non plus avec les événements de l'histoire, mais avec la beauté des choses extérieures et les réalités enchanteuses de la nature. N'est-ce pas lui qui, pendant la prière que chaque dimanche d'été l'on allait faire sur le coteau, près du calvaire qui y était dressé, laissait aux oiseaux le soin de répondre, et devant la primevère oubliait l'*amen* (2)?

M. Le May aime donc la nature; il oublie toute autre chose quand il contemple une fleur, et c'est pourquoi il voit si bien et de façon si nette les objets, et c'est pourquoi il décrit avec une précision qui l'empêche d'être banal.

Si parfois, au lieu de décrire, il veut seulement créer en nous l'état d'âme où nous jetterait la vision du spec-

(1) *A mes Compatriotes Anglais*, p. 162.

(2) *Le Calvaire*, p. 57.

tacle lui-même, ou s'il veut éveiller une sensation plutôt que peindre un tableau, il trouve encore les mots justes et expressifs. Il lui suffit de deux vers pour nous situer en plein ciel oriental, et nous faire éprouver les brûlantes ardeurs du midi.

Et c'était l'heure chaude où la brise charrie,
Sur son aile de feu, le parfum des dattiers. (1)

Grâce à une puissance évocatrice qui permet au poète de faire sortir des choses les impressions dont elles nous peuvent pénétrer, grâce aussi à cette sensibilité qui fait si intimement communier le poète avec ce que la nature enferme de plus discret et de plus exquis, M. Le May renouvelle parfois de la façon la plus heureuse les thèmes qui semblent les plus rebattus. Voyez, par exemple, cette description du printemps qu'il faut citer tout entière:

Laissons l'âtre mourir; courons à l'aventure.
Le brouillard qui s'élève est largement troué;
La fontaine reprend son murmure enjoué;
La clématite grimpe à chaque devanture.

Le ciel fait ondoyer les plis de sa tenture;
Une tiède vapeur monte du sol houé;
L'air doux est plein de bruits; les bois ont renoué,
Dans les effluves chauds, leur discrète ceinture.

L'aile gaîment s'envole à l'arbre où pend le nid;
L'enfant rit; le vieillard n'a plus de tons acerbés;
Les insectes émus s'appellent sous les herbes.

O la joyeux réveil tout chante, aime, bénit!
Un élan pousse à Dieu la nature féconde,
Et le rire du ciel s'égrène sur le monde. (2)

Ainsi M. Le May sait décrire, non pas avec la brutalité du photographe qui copie les objets, mais avec l'âme

(1) *Le Garizim*, p. 32.

(2) *Le Réveil*, p. 125.

de l'artiste qui sait tout ensemble donner aux choses des contours exacts et leur prêter le mouvement de la vie. Tout s'anime dans les spectacles qu'il reproduit, et nul n'a moins que M. Le May décrit pour décrire. Il est le moins possible le disciple de l'abbé Delisle⁽¹⁾.

Aussi bien, la nature n'apparaît pas aux regards de M. Le May comme une réalité purement objective et froide, comme un ensemble de choses qui sont là placées devant nous comme les pièces d'un curieux musée. La nature garde et retient en ses formes une âme qui est en perpétuel mouvement, et qui peut-être circule à travers le monde comme le principe vivant des incessantes métamorphoses. Théophile Gauthier a écrit les *Affinités secrètes* où il raconte comment les êtres vont se transformant sans cesse en une évolution qui ne finit jamais, emportés par une âme qui sous des formes nouvelles et diverses se montrent toujours la même. M. Le May a voulu composer lui aussi une sorte de « madrigal panthéiste », non pas certes pour y exprimer sa pensée philosophique, mais pour traduire plutôt l'impression qui l'obsède et lui fait apercevoir partout dans la nature les manifestations de la vie.

Qui sait de notre Dieu le merveilleux dessein?
D'où vient, beau papillon, la pourpre de ton aile?
Givre de mon carreau, feuille de ma tonnelle,
D'où vient, le savez-vous, votre savant dessin?

Quand la mort te flétrit de son baiser malsain,
Homme, où s'envole donc l'éclair de ta prunelle?
Où s'en vont les beautés de ta forme charnelle,
Et les vives ardeurs qui dévoreraient ton sein?

Ta poussière est féconde. Elle devient la feuille,
L'insecte qui murmure ou la fleur que l'on cueille,
L'herbe de la prairie ou le grain de froment.

Et toute âme qui naît prend de brillants atomes
Aux feuilles comme aux fleurs, aux fruits comme aux
[aromes,

Afin de s'en couvrir comme d'un vêtement. (2)

(1) Lire encore, à ce propos, la *Danse des Feuilles*, p. 149. On y voit à merveille comment le poète sait mettre de la vie dans les choses.
(2) *Evolution*, p. 110.

Non seulement la nature est partout vivante, et condamnée à un échange perpétuel d'énergies et de formes, mais cette vie n'est en quelque façon qu'un dédoublement de la vie humaine, et elle présente sans cesse à notre regard attentif des vicissitudes qui sont semblables aux nôtres. La vie universelle, celle qui fait palpiter tout ce qui existe en notre monde, se partage donc en deux courants qui vont parallèles, et reflètent des spectacles analogues. La vie de l'homme ressemble à la vie des choses: et celle-ci n'est que l'image ou le symbole de l'autre. Et, dès lors, tout ce qui est extérieur à l'homme devient pour l'homme un enseignement précieux, et se prête aux rapprochement les plus instructifs. M. Le May excelle à voir dans les choses la leçon qui convient, et la morale qui s'en dégage. Non pas certes qu'il attribue aux choses une vie consciente et une prédication voulue, mais par d'heureuses fictions, il établit entre la vie de l'homme et le destin des autres êtres créés les rapports les plus ingénieux, et les relations les plus vraisemblables. Un vaste symbolisme enveloppe et harmonise tout, et il est rare que M. Le May chante la nature sans que le dernier tercet de son poème soit tout rempli de pensées qu'éveillent en son esprit les ressemblances mystérieuses. Et ceci lui est souvent une occasion de manifester, en même temps que l'acuité de sa vision, la sensibilité ardente, complexe et délicate de son âme d'artiste.

Lisez, pour le constater vous-mêmes, les petites pièces intitulées *Vieux Arbres et Vieux Hommes*⁽¹⁾, *Vieux Nid*⁽²⁾, *Ames et Feuilles*⁽³⁾, *Cœurs et Nids*⁽⁴⁾, et celle-ci, *Source et Cœur*, glanée parmi les *Grains de philosophie*⁽⁵⁾:

Sous les saules qu'on voit là-bas, plantés en talle,
Une source jaillit comme un rayonnement.
L'oiseau vient du ciel y puiser pleinement,
La fleur mouille à ce bain son gracieux pétale.

(1) p. 109.

(2) p. 102.

(3) p. 170.

(4) p. 181.

(5) p. 141.

Le coeur est une source où maint nouveau Tantale,
Pour apaiser sa soif se penche vainement.
Le rêve autour de lui voltige ingénument;
Il se trouble au toucher d'une haleine brutale.

La source va chantant par la friche et les blés,
Et les coeurs que le ciel a largement comblés,
Les coeurs tout pleins d'amour semblent intarissables.

N'allez pas, source ou coeur, loin des souples roseaux,
Egarer vos chemins sur les arides sables,
Car les sables boiront, coeur ou source, vos eaux.

Si le poète décrit dans ses sonnets les travaux rustiques, il rapproche encore par d'aimables comparaisons, la nature et les hommes. Il nous parle de fenaïson, et il nous fait respirer l'air qu'embaume le parfum des foin coupés; mais il songe aussi que l'âme résignée des malheureux, lorsque l'épreuve fauche ses espérances, répand autour d'elle de plus suaves odeurs⁽¹⁾.

Ce langage et ce style sont très doux; ils fleurissent bon comme les chaumes, les buissons et les prés. Ils rappellent souvent, par les images et les pensées dont ils débordent, le tour d'esprit et la grâce de François de Sales.

Mais cette poésie devient plus abondante encore et coule en un flot plus pur, lorsque M. Le May concentre sur ce coin de nature qui est le sol natal sa très studieuse et vigilante attention. Le sol natal est bien, d'ailleurs, ce qu'il aime le plus dans la nature, et c'est pourquoi il le chante d'un rythme si attendri et si suave dans ses *Sonnets rustiques*. Ceux-ci sont, croyons-nous, les plus beaux du livre, et ceux où l'âme du poète se révèle avec le plus d'originalité.

C'est au sol que doit s'attacher le peuple canadien, et c'est lui, le sol vierge, qu'il faut aller conquérir sous le ciel de feuilles vertes dont le couvre la forêt. Nos vrais pionniers ce sont les colons, puisque ce sont eux qui ont fait et qui chaque jour agrandissent la patrie. M. Le May consacre à ces infatigables travailleurs un

(1) p. 136.

sonnet où se mêlent l'admiration du patriote et la sensibilité du poète. Chaque strophe est, à elle seule, un poème à part, et toutes se suivent dans la plus harmonieuse gradation. Les trois premières feraient le plus joli triptyque, et la dernière résume avec force et dans une fière pensée toute l'oeuvre du défricheur. Ce sonnet est, par excellence, le poème du colon.

Entendez-vous chanter les bois où nous allons?
Sur les pins droits et hauts comme des colonnades,
Les oiseaux amoureux donnent des sérénades,
Que troubleront, demain, les vigoureux colons.

Entendez-vous gémir les bois? Dans ces vallons
Qui nous offraient, hier, leurs calmes promenades,
Les coups de hache, drus comme des canonnades,
Renversent bien des nids avec les arbres longs.

Mais dans les défrichés où tombe la lumière,
L'été fera mûrir, autour d'une chaumière,
Le blé de la famille et le foin du troupeau.

L'âme de la forêt fait place à l'âme humaine,
Et l'humble défricheur taille ici son domaine,
Comme dans une étoffe on taille un fier drapeau. (1)

Sur ce sol canadien qu'il arrose de ses sueurs, le colon verse la semence féconde, il répand comme une bénédiction le grain qui se multipliera au centuple, et M. Le May a voulu dessiner lui aussi ce geste auguste du semeur.

Il puise le grain d'ambre au sac de toile fauve,
Et d'un geste rythmé, le répand au sillon,
Comme un prêtre l'eau sainte avec le goupillon. (2)

Au reste, M. LeMay se plaît à décrire tout le travail des champs, et les industries de nos braves cultivateurs. Parcourez la liste des sonnets rustiques: *La Sucrierie*, *le Levage*, *le Labourage*, *Fenaison*, *l'Engerbage*, *le Broyage*, *le*

(1) *Les Colons*, p. 122.

(2) *Le Semeur*, p. 131.

Fossoyage, le Batteur de grain, la Fileuse, sont parmi vingt autres, les sujets préférés de cette muse si canadienne. Et M. Le May se rattache donc bien, par tous ces efforts et par tant d'excellentes petites pièces, à cette école de poètes qui, en France, depuis quelques années, ont essayé de secouer le joug du lyrisme trop souvent convenu et factice des poètes de ville pour chanter la bonne terre de province. Il mérite que son nom soit placé à côté des noms plus connus et déjà illustres de François Fabié, de Paul Harel, d'Achille Millien, de Louis Mercier, d'Arsène Vermeuouse. Il chante ici ce qu'ils célèbrent là-bas, et sa poésie est toute pleine, comme la leur, de ce parfum du sol, de ces agrestes et fraîches odeurs du terroir, de ces souffles tièdes et embaumés qu'on ne se lasse jamais de respirer et de goûter.

Et cette poésie est saine non seulement parce qu'elle s'élève du sol, mais aussi parce qu'elle révèle au rude travailleur des champs sa dignité, parce qu'elle s'applique à faire voir tout ce qui peut rayonner de bonne humeur et de joies sur ces robustes et obscures besognes.

Il pleut de la gaieté sur ces rustiques travaux:
L'un siffle une romance en creusant sa mortaise,
L'autre ajuste un tenon et formule une thèse,
Et comme des refrains s'élancent les braves. (1)

Cette gaieté, le poète la voudrait répandre sur toutes les oeuvres rustiques. Ne l'a-t-il pas rencontrée lui-même dans ces champs de Lotbinière où son enfance s'est développée en pleine verdure et en plein soleil? Il n'a donc qu'à se souvenir pour la chanter. Aussi M. Le May, qui vieillit, regrette souvent que toute la mécanique moderne en substituant aux bras la machine, en bouleversant et détruisant nos vieilles et joyeuses traditions, déflore le travail des champs, lui enlève sa poésie, et avec elle une bonne part des naïfs et des faciles plaisirs du temps passé.

(1) *Le Levage*, p. 126.

S'il fallait engerber les grains laissés épars,
Aux jours déjà lointains de mes jeunes années,
Nous portions au lieur les javelles fanées,
Et les gerbes criaient sous l'étreinte des harts.

Vous avez, aujourd'hui, l'industrie et les arts;
Tout se fait vite. Et puis, vos machines damnées
Travaillent mieux que l'homme avec ses mains tannées.
Les choses du vieux temps font sourire les gars.

Mais le soleil joyeux qui mûrissait les orges,
Bronzait nos fronts sereins et les vaillantes gorges
Des filles qui chantaient en revenant du clos.

Et dans nos coeurs aimants, paysans, paysanes,
Nous sentions s'infiltrer des rayons diaphanes
Qui formaient comme un nimbe au dernier rêve éclos. (1)

Il est pourtant une joie que le machinisme ne peut enlever aux paysans, et qui, d'ailleurs, plus que tout autre, console et honore leur vie: c'est la joie bonne et sainte qu'ils goûtent en leurs foyers. Cette joie, M. Le May l'a bien mise et concentrée aux coeurs de ces jeunes époux qu'il a si doucement célébrés. Ils ont travaillé tout le jour, et, le soir, pendant que la femme, assise près de son homme qui fume, ravaude des bas, ils causent ensemble du jardin, des agneaux, des laines qu'elle tisse, puis ensemble ils vont au berceau voir le marmot qui sommeille, « l'ange qui dort sous un voile de lin⁽²⁾ ».

Cette petite scène de vie intérieure ferait le plus joli tableau; et si un artiste canadien le voulait peindre, il faudrait, assurément, le suspendre au mur de toutes nos chaumières. Il n'aurait d'égal, pour la beauté et la noblesse de l'inspiration, que cette toile de Charles Huot que M. Le May a imprimée en des vers qui rendent à merveille la simplicité éloquente du sujet. C'est l'heure de la messe; dans une modeste maison de campagne, une jeune fille garde, et vaque aux soins du ménage.

(1) *L'Engerbage*, p. 143.

(2) *Jeunes Epoux*, p. 130

Une croix noire pend à la blanche cloison.
Dans son corsage neuf l'enfant est bien gentille.
L'eau bout, la vapeur monte. Un chat luisant se grille
Au poêle d'où s'échappe un reflet de tison.

Mais voici que l'airain tinte dans le ciel rose.
Sanctus! Sanctus! Sanctus!.. La jeune fille pose
Le chou vert sur un banc, au clou le gobelet.

Sanctus! Sanctus!.... Avant que la cloche se taise,
Elle tombe à genoux, et, les bras sur sa chaise,
Elle incline la tête et dit son chapelet. (1)

Ce dernier vers, d'un mouvement calme et doux, fixe dans sa piété religieuse la jeune gardienne; il ramasse bien tout le sens de la pièce, et il en prolonge indéfiniment l'harmonie.

Aussi bien, M. Le May est-il le poète du foyer comme il l'est de nos champs et de notre sol canadiens. Doué d'une nature plutôt recueillie et silencieuse, il aime ces joies calmes et douces que seul procure l'intimité de la vie domestique.

Heureux qui naît et meurt au rustique foyer
Où l'aïeul a laissé son souvenir! Quel charme
Dans les murs blancs de chaux où pend une vieille armel
Dans l'âtre où l'on verra les bûches flamboyer! (2)

Un jour il a voulu revoir le toit paternel dont la vie l'a depuis si longtemps éloigné, et il raconte les émotions de ce dévot pèlerinage.

Depuis que mes cheveux sont blancs, que je suis vieux,
Une fois j'ai revu notre maison rustique,
Et le peuplier long comme un clocher gothique,
Et le petit jardin tout entouré de pieux.

Une part de mon âme est restée en ces lieux,
Où ma calme jeunesse a chanté son cantique.
J'ai remué la cendre au fond de l'âtre antique,
Et des souvenirs morts ont jailli radieux. (3)

(1) *Le Sanctus à la Maison*, p. 157.

(2) *Le Foyer*, p. 81.

(3) *Un Souvenir*, p. 91.

M. Le May n'a donc pas vieilli sous le toit des ancêtres, et il n'y peut entendre souvent la voix des souvenirs, l'écho de l'amusant vacarme, qui vient encore ondoyer sous le plafond noirci⁽¹⁾, mais il s'est fait à lui-même un foyer qu'égaie maintenant le babil des petits enfants. M. Le May est devenu grand-père; il n'a pas eu besoin de lire Victor Hugo pour apprendre son art, et vers les têtes blondes de Jean-Marcel et d'Irène il incline avec tendresse ses longs cheveux blancs. Il accompagne de ses refrains la cadence de leurs berceaux.

Volez, douces chansons, autour de son berceau.
Plein de molles lueurs, son oeil vient de se clore.
Que nul souffle mauvais n'agite ou ne défleure
La vertu de l'enfant, la fleur de l'arbrisseau. (2)

Le grand-papa sait aussi se faire tout petit; il s'amuse avec Jeanne-Marcelle, et il nous répète en vers rapides ce qu'il lui dit tout bonnement quand elle joue avec sa barbe.

Que ta main rose joue avec ma barbe blanche,
Je te tiens sur mon coeur, tu n'échapperas pas.
Et puis, ferais-tu bien toute seule deux pas?
Reste comme une fleur sur une vieille branche.

Menace si tu veux, mets le poing sur la hanche;
On ne peut effrayer un grand-père. En tout cas
Je puis lutter encore, et je ne suis point las
De voir luire en tes yeux ta petite âme franche. (3)

Et comme tous les grands-papas, M. Le May se fait moraliste. Il sermonne son petit monde, et il lui distribue force conseils. Il aime tant ces petits êtres, et il les voudrait toujours si purs et si heureux! Irène vient de communier pour la première fois; elle ressemble aux anges, et elle est belle comme un printemps dans sa toilette blanche, et sous sa couronne de fleurs.

(1) *Le Foyer*, p. 81.

(2) *A Jean-Marcel Le May*, p. 85.

(3) *A Jeanne-Marcelle Saint-Jorre*, p. 86.

Dans ton voile de neige, oh! comme tu te drapes!
Par ce rose matin d'où viens-tu, rose aussi?
Ta joue a des rayons. Le printemps que voici
A-t-il donc secoué sur ta tête ses grappes?

Mais cette beauté peut se flétrir, et l'enfant peut s'éloigner du Dieu qui est venu jusqu'à elle; et le vieillard s'attriste à cette pensée, et il termine par cette pieuse leçon:

Pour le voir, lui si beau, dans son ciel azuré,
Sur ton épaule, enfant, garde ta blanche robe,
Et garde dans ton coeur le tendre amour juré. (1)

M. Le May a, d'ailleurs, résumé dans un sonnet adressé à ses enfants tous ses avis et toutes ses sollicitudes; et ces paroles sont bien quelques-unes des plus austères que lui aient suggérées son dévouement et ses craintes paternels.

Vivre, enfants, c'est aimer et souffrir un instant.
Vous cherchez le plaisir et le plaisir vous lasse;
De ses mailles de fer la douleur vous enlace;
L'esprit est curieux et le coeur, inconstant.

Le spectacle du monde est souvent attristant.
Maintes fois le coeur chaud se heurte au coeur de glace.
L'intrigant, maintes fois, s'assied à votre place;
L'un se gave au banquet, l'autre n'a qu'un restant.

Mais le travail est bon. Penchez votre front blême
Sur la glèbe maudite ou l'aride problème;
Le travail est un bien et non un déshonneur.

Le succès vient toujours lorsque l'on persévère.
Enfants, n'ayez point peur de monter au calvaire,
L'épreuve fortifie.... Ayez peur du bonheur. (2)

Et souvent à l'esprit et sur les lèvres de ce poète revient cette pensée que la vie ne peut être bonne que si elle est mêlée d'épreuves. La douleur et la mort sont

(1) *A ma petite Irène*, p. 89.

(2) *A Mes Enfants*, p. 84.

nécessaires et fécondes. Les fleurs et les insectes meurent sous le sillon fumant, et c'est le prix des moissons que va mûrir l'été⁽¹⁾. Nous ne pouvons échapper à cette loi dure: l'homme doit s'y résigner, et l'enfant s'y préparer.

Au surplus, il y a en M. Le May, non plus seulement grand-père, mais homme et philosophe, un moraliste qui croit à la souffrance et aux déceptions beaucoup plus qu'au bonheur et aux rêves réalisés.

Le vieillard incliné sur la glèbe flétrie
Regarde, épars et morts en son âme meurtrie,
Les rêves arrangés avec un si grand soin.

Et le jeune homme en vain, l'éclair dans la paupière,
Debout sur les sommets des collines de pierre,
Reculé l'horizon... Le bonheur est plus loin. (2)

La vie est donc une course vers la joie et les illusions décevantes, et M. Le May l'a comparée, avec assez de raison, à cette marche de la caravane que fascine, à travers le désert, le mirage trompeur. Longtemps on s'est fatigué sous un ciel de feu, et l'on n'a rencontré que des sources sans eaux. Mais voici que, soudain, des frissons d'espoir raniment et exaltent tous les courages.

Devant elle, là-bas, dans les sables houleux,
Elle a vu tout à coup resplendir des flots bleus.
Sa soif brûlante enfin sera donc assouvie.

Haletante, elle court secouant sa torpeur,
Vers l'horizon de flamme où luit ce lac trompeur...
Et c'est ainsi, mon Dieu! qu'on traverse la vie! (3)

Vivre, pour ce poète, c'est aimer, sans doute, puisqu'il l'a dit, mais c'est donc aussi, et surtout, souffrir. Et nous croyons bien que cette conception de la vie tient à la fois au tempérament du poète, et à des souvenirs personnels. Non pas que M. Le May se plaise à prolonger jusqu'en ses vers tous les mouvements de sa propre

(1) *Le Labourage*, p. 129.

(2) *Plus loin*, p. 111.

(3) *Le Mirage*, p. 211.

vie: son lyrisme est très discret; mais la poésie de M. Le May jaillit trop des sources les plus profondes de l'âme pour qu'elle n'emporte pas souvent en son flot quelques confidences qui expliquent le chagrin et le pessimisme de l'homme.

Or, le destin et la vieillesse ont fait M. Le May mélancolique. Nous sommes trop jeunes pour savoir s'il fût jamais très gai et très bruyant, mais plus de soixante années lui ont donné l'expérience des choses, et ces années ont tracé sur son front et dans sa vie des sillons douloureux.

Quand les hommes sont vieux, ils vont, les yeux mouillés... (1)

et le regard du poète vieillard est donc toujours voilé d'une douce et langoureuse tristesse. Lui-même, il se compare à un vieil arbre dont les feuilles abondantes abritaient jadis l'amour des oiseaux.

Moi, je suis un vieil arbre oublié dans la plaine,
Et, pour tromper l'ennui dont ma pauvre âme est pleine,
J'aime à me souvenir des nids que j'ai bercés. (2)

Mais les rappels du passé ne consolent pas toujours cette âme meurtrie. Et si parfois ils trompent son ennui, parfois aussi ils le font plus cruel. Seulement, ce poète n'a pas de rancunes amères, et il n'entr'ouvre qu'avec une pudeur tout alarmée quelques-unes des fenêtres par où l'on peut apercevoir sa trop dure existence.

Frappe donc, ô douleur! frappe donc sans merci!
Je suis comme un métal soumis au martelage.
J'ai traîné mes regrets loin de mon cher village,
Et j'ai vu chez les grands plus d'un cœur endurci.

Peut-être qu'on va rire en entendant ceci,
Et croire que je fais de mes maux étalage;
En se communiquant la peine se soulage;
Dites-moi, cœurs broyés, s'il n'en est pas ainsi?

(1) *Vieux Arbres et Vieux Hommes*, p. 109.

(2) *Au Vieil Arbre*, p. 114.

L'illusion s'envole et nul mal ne m'étonne.
De cheveux blancs déjà ma tête se festonne,
Les nœuds les plus étroits doivent se délier.

Je ne jetterai plus ni plaintes ni sarcasmes.
Je veux sourire encore. La terre a des miasmes,
Mais elle a des parfums qui les font oublier. (1)

Et ce dernier tercet laisse donc passer à travers la mélancolie et la tristesse du poète un rayon qui les illumine et les transforme.

La joie est possible, et le bonheur existe. C'est la bonté qui les peut répandre dans le monde, et aussi la divine charité. M. Le May voudrait qu'une loi d'universelle et indestructible sympathie régnât sur les hommes et les fît s'aimer et se prêter un mutuel appui. Aux puissants, il demande de faire fleurir la paix⁽²⁾, et d'écarter la guerre qui tue la liberté⁽³⁾; il supplie les laboureurs, les Booz des temps nouveaux, de laisser, dans les champs plantureux qu'ils moissonnent, les indigents glaner quelques épis⁽⁴⁾; il voudrait que les astres aussi, que toute la nature fût bonne et clémente, et il dit à la lune:

Donne au toit sans lumière un rayon de pitié,
Au rêve du poète une aile audacieuse,
Et sur les nids d'amour plane, silencieuse. (5)

Il s'inquiète enfin du sort de l'oiseau, de celui de la barque, de la vierge qui regarde vers le ciel, et il fait à Dieu cette prière:

Garde au ciel bleu, Seigneur, l'oiseau qui te bénit;
Garde la barque au vent qui souffle dans ses toiles;
Garde à l'amour l'enfant qui sourit aux étoiles. (6)

C'est donc à Dieu que le poète, en définitive, demande la sécurité, la joie, et cette conclusion se déduit

(1) *Epanchement*, p. 87.

(2) *Aux Puissants*, p. 161.

(3) *Après la Guerre*, p. 163.

(4) *Booz*, p. 18.

(5) *À la Lune*, p. 188.

(6) *Où*, p. 200.

encore de ces sentiments de piété tendre et religieuse qui partout, dans ses chants, se traduisent et s'expriment. L'âme de M. Le May est profondément chrétienne; elle déborde de foi, elle est donc aussi toute pleine d'espérance et de saint amour. Et cette foi est pratique, ces espérances et cette charité sont sincères. Si, par exemple, M. Le May a bien chanté la lampe du sanctuaire⁽¹⁾, et la paix délicieuse qu'elle fait descendre en nos âmes quand elle brille sous la voûte endormie, c'est que lui-même il se plaît à prier, le soir, devant « ce rayon de l'hostie », en quelque chapelle obscure où il apporte à Dieu son âme croyante et résignée.

La morale et la philosophie du poète des *Gouttelettes* n'ont pas, sans doute, la profondeur qui étonne, ni toujours l'ampleur qui satisfait, mais du moins elles ont ce caractère de pitié sensible, de philanthropie généreuse, et par-dessus tout cette délicatesse exquise qui est la fleur de la charité chrétienne.

Avec quel art M. Le May a su rendre toutes ces choses, ces idées et ces sentiments, comment il peut construire un sonnet, de quelles facultés poétiques il est doué, nous avons assez longuement cité le poète lui-même pour qu'on le sache déjà. Si un sonnet sans défaut vaut un long poème, c'est qu'il n'est pas toujours facile d'ordonner sa pensée, de la conduire à travers quatre petites strophes, et de la bien ajuster à ce cadre étroit.

Or, M. Le May distribue, d'ordinaire, avec une sage proportion, la matière du sonnet. Le premier quatrain pose le sujet ou situe les choses, chaque strophe enferme une pensée nouvelle et la pièce va s'élargissant jusqu'au vers final qui en résumant l'idée générale du poème, ouvre notre regard sur des perspectives indéfinies. Le dernier vers du *Fil de la Vierge*⁽²⁾ et, à ce point de vue, absolument typique.

D'autre part, M. Le May possède un vocabulaire suffisamment varié, et il excelle parfois à grouper ensemble

(1) *La Lampe du Sanctuaire*, p. 49.

(2) p. 35.

les mots qui peuvent le mieux produire une impression voulue. Sans avoir recours aux procédés bizarres des poètes décadents, il réussit à couvrir d'une teinte bien grise, poussiéreuse, et bien désolée le paysage qu'il décrit dans le sonnet intitulé *Sécheresse*⁽¹⁾. C'est une symphonie en gris majeur comme dirait Gautier.

Mais M. Le May se sert surtout de l'image pour décrire et faire voir aux yeux du lecteur les choses qu'il veut colorer. Parfois ces images sont d'une grande hardiesse, et de la plus haute poésie, comme dans le *Déluge*⁽²⁾ et *Pompéi*⁽³⁾; et parfois elles sont aussi gracieuses que justes, lorsque, par exemple, il décrit nos chemins d'hiver durcis et glacés, que la lune « montre en des éclairs de glaive⁽⁴⁾ », ou lorsque « avec bruit de source », au fond d'une chaudière, il fait tomber des lourdes marmelles un flot de lait⁽⁵⁾.

C'est que M. Le May, et pour un Canadin c'est un très grand mérite, a le sens de la propriété des termes. Il dispose aussi, d'ailleurs, de cet instinct de vision nette ou ardente qui est le don précieux du vrai poète. En lui le rêve crée ou suggère des formes précises: qu'on relise, à ce propos, l'*Avenir*⁽⁶⁾, *Fidèle*⁽⁷⁾, l'*Infidèle*⁽⁸⁾.

Nous ne cacherons pas pourtant qu'il arrive parfois que certaines images sont un peu risquées ou banales, ou encore placées dans une insuffisante lumière.

Quant à la versification du poète, elle est de bonne facture. Si le sonnet se développe toujours en des vers de douze pieds, les alexandrins de M. Le May sont d'un rythme varié. La césure se déplace avec une docilité parfaite et une sage liberté; le mouvement du vers est brisé selon que l'exigent les lois de l'harmonie, ou l'effet que veut produire le poète. Le quatrain où l'on raconte le départ de Cartier est tout plein des manoeuvres brusques et rapides de la flottille.

(1) p. 137.

(2) p. 14.

(3) p. 77.

(4) *La Sucrierie*, p. 123.

(5) *La Laitière*, p. 135.

(6) p. 193.

(7) p. 197.

(8) p. 203.

Et M. Le May cherche ses rimes avec une très scrupuleuse diligence. Il est rare qu'une cheville ou une épithète oiseuse viennent finir la ligne. C'est sur les mots de valeur que s'appuie, d'ordinaire, le dernier hémistiche, un verbe, un substantif, une épithète caractéristique. Rarement aussi M. LeMay se contente de la rime suffisante; les voyelles identiques accentuées qui terminent le vers sont presque toujours précédées de la consonne d'appui. Et tout ceci donne aux strophes une plénitude de sens et d'harmonie qui satisfait à la fois l'oreille et l'esprit. Comme versificateur, M. Le May est un parnassien, et il a écrit quelques-unes des strophes les plus parfaites que l'on puisse lire.

Le vers de M. Le May brille donc du meilleur éclat. Il est par-dessus tout solide, et dense, et d'une grande simplicité. Ces sonnets ne sont pas des hiéroglyphes que ne peuvent comprendre que les érudits; ils ne contiennent pas de ces mots savants et rébarbatifs dont sont trop souvent remplis les sonnets des *Trophées*, et qui sont la marque de cette poésie aristocratique que certains parnassiens ont voulu pratiquer. Non, la poésie de M. Le May est belle seulement des grâces naturelles dont elle se pare, et cela vient sans doute de ce que chez ce poète l'inspiration est jaillissante et spontanée. Ajoutons cependant, sans y insister, et pour être moins incomplet, que parfois chez M. Le May, cette grande simplicité est un peu prosaïque, et que l'on rencontre en ses sonnets beaucoup de vers à qui il manque des ailes.

Mais, en dépit des quelques défauts de pensée et de forme que l'on peut, ici et là, relever dans le livre des *Gouttelettes*, ce livre reste l'un des meilleurs, sinon le meilleur, que nous aient jusqu'ici donnés nos poètes canadiens. Et M. Le May, en le publiant, s'est donc montré très différent du poète aimable mais un peu trop négligé qu'il fut autrefois; il s'est révélé artiste délicat, patient et subtil.

Nous aimons à lire ces vers, parce qu'ils sont bien faits; nous nous plaisons à les relire, parce qu'ils sont

canadiens, et d'inspiration personnelle et patriotique. C'est une excellente veine que M. Le May a frappée quand il a composé ses sonnets: puisse-t-il l'exploiter encore. Ces *Gouttelettes* peuvent, d'ailleurs, longtemps tomber avant que la source soit tarie. Le propre du poète, a-t-on dit, c'est d'être toujours jeune. Or, M. Le May est un vrai poète, et il ne vieillit pas, en dépit des cheveux blancs qui couronnent sa tête. Il garde au coeur la passion ardente, l'inspiration vive et féconde de sa jeunesse. Que la vie, longtemps encore, lui arrive abondante, fraîche, colorée de gracieuses images et qu'il la fasse se répandre et s'imprimer toujours en *gouttelettes* brillantes sur les pages où s'écrit l'histoire de la poésie canadienne.

Août 1905.

ADOLPHE POISSON

Sous les Pins

Horace consacre à Diane le pin qui ombrage sa maison de campagne. C'est à la Poésie, c'est aux Muses que M. Poisson a dévoué les trois pins qui couvrent son toit. Et puisqu'il est encore permis aux poètes de faire de pareilles offrandes, il faut féliciter le barde d'Arthabaska. Rarement feuillages mystérieux furent plus sensibles, plus frémissants sous les souffles divins; jamais sans doute bois sacré ne fut plus aimé des déesses qui jadis fréquentaient l'Hélicon. En vérité, il doit faire bon s'asseoir sous ces pins aux larges ramures, et, si l'on est de la race élue des poètes, y invoquer doucement Calliope et Polymnie. Tout y invite au silence, au recueillement, à la méditation; et c'est là que le soir, quand tout repose autour de lui, et que la petite ville pittoresque s'est endormie sous les arbres de ses bocages, c'est là que M. Poisson va rêver sous le ciel garni d'étoiles, respirer à son aise l'air parfumé, et tisser d'une main délicate la trame de ses capricieuses fictions.

M. Poisson a vécu sous ces ombrages ce qu'autrefois il appelait très improprement des *Heures perdues*; et c'est quelques-unes des impressions qu'il y a ressenties, qui l'ont doucement ému à ces heures délicieuses et fécondes, qu'il livre aujourd'hui au public⁽¹⁾.

Nous avons parcouru d'un bout à l'autre les trois cents pages de son livre: lequel, pour le dire en passant, est imprimé avec trop de luxe, et orné de vignettes qui ont surtout ceci de remarquable qu'elles ne semblent

(1) *Sous les Pins*, par Adolphe Poisson, chez Beauchemin, Montréal, 1902.

pas faites pour le texte qu'elles illustrent. De quoi, sans doute, il ne faut pas accuser trop le poète; mais, tout de même, peut-être vaudrait-il mieux, dans un pays comme le nôtre où les livres coûtent trop cher, et où on les achète trop peu, que les auteurs nous fassent des éditions plus modestes, moins dispendieuses.

Cette remarque faite, voyons le texte même du livre, quelles pensées il enferme, et quelles impressions s'en dégagent.

La pensée de M. Poisson flotte un peu sur toutes choses, au gré des circonstances ou des fantaisies de son imagination. De l'ombre bienfaisante que lui font ses trois pins, et d'où il observe sans être vu, le poète regarde la vie, et consulte ses souvenirs, il étudie l'histoire, il sonde son propre coeur, et c'est, au hasard de l'inspiration, les éléments de ces très diverses méditations qui constituent le fonds très varié de sa poésie. Poésie facile, trop facile peut-être, qui s'écoule comme un flot toujours abondant, toujours limpide, quelquefois monotone.

Et cette poésie de M. Poisson est calme autant que facile. Rien de troublant, rien de tourmenté dans toute cette oeuvre. M. Poisson est le poète des douces et pures voluptés. Il ne veut pas secouer trop fortement notre imagination, ni non plus alarmer trop vivement notre conscience. Il ne cherche pas l'extraordinaire, ni le fantasmagorique; nous suivons sans effort son vol gracieux. Ses strophes sont toutes faites d'émotions tendres, de pensées ingénieuses, plutôt que de profondes réflexions et d'angoissantes inquiétudes. Sans doute il a lu Pindare, et il a retenu de ce chantre des luttes pacifiques ce qu'il dit de la poésie: « Elle fait la paix dans le coeur de l'homme et dans le monde. Elle désarme la foudre de l'aigle même de Zeus, que baigne un nuage d'harmonie ». Et c'est pour réaliser dans son oeuvre cette mission de la poésie, que M. Poisson ne nous donne que de sages leçons, qu'il ose rarement quelques hardiesses, qu'il promène toujours avec nous son regard sur des horizons

tranquilles et remplis de calme lumière. On sort de la lecture de son livre avec la paix dans le coeur, et l'âme toute disposée à l'établir dans le monde.

Et il n'est pas besoin, pour vous donner de cette affirmation une démonstration péremptoire, de vous citer les strophes que le poète a consacrées à *la Guerre*;

.....hécatombe sanglante
Des peuples effarés,
Par qui l'humanité va toujours pantelante
Et les seins déchirés! (1)

il suffit plutôt d'entendre le poète quand il médite sur les mille choses dont se composent nos existences, quand il définit sa philosophie de la vie. C'est d'ailleurs, sans nul doute, dans ces sortes de petits poèmes qui sont autant de moralités, que M. Poisson est le plus attachant, qu'il nous enlève avec le plus de rapidité vers un idéal qui n'a rien que de noble et de séduisant.

Or, cet idéal, on ne s'en étonnera plus maintenant, est tout entier dans la quiétude d'une existence menée loin des vaines agitations du monde, dans le silence des heures de travail, et, nous pouvions en être sûrs, dans les joies de la rêverie poétique.

Ah! si Dieu me disait: Homme, veux-tu la gloire?
Je la mets à tes pieds; je répondrais: Seigneur,
Amère est cette source et je craindrais d'y boire,
Donnez-moi plutôt le bonheur!

Et si Dieu me disait: La vaste renommée
T'attend, suspends ton vol à ses ailes de feu;
Aux superbes essors ma pauvre âme fermée
Dirait: C'est trop pour moi, mon Dieu!

Et si Dieu me disait: Vois cette multitude;
Sous ton souffle puissant voudrais-tu la ployer?
Je dirais: Laissez-moi ma chère solitude,
L'écho discret de mon foyer.

(1) *La Guerre*, p. 194.

.....
 Mais si Dieu me disait: Veux-tu d'un grand poète
 Connaître—fût-ce un jour—le redoutable honneur?
 A ces divins tourments ton âme est-elle prête?
 Oh! je répondrais: Oui, Seigneur! (1)

Et M. Poisson n'est pas loin de penser, il pense même tout haut que la gloire du poète est, en somme, la plus utile, parce que la plus durable. C'est ce qu'il rappelle à ses amis très actifs qui veulent l'entraîner loin « de la rive où son esprit s'endort », et qui s'imaginent que

..... l'attitude pensive
 Est signe de faiblesse en ce siècle agité. (2)

Ils lui ont dit:

Indolent troubadour, de la gloire qui passe
 Ne peux-tu comme nous dérober un lambeau?
 Veux-tu vivre et mourir sans laisser une trace
 Et sans rien disputer à l'oubli du tombeau?

Pour toute réponse, le poète leur montre la vanité périssable des plus grandes entreprises humaines; et il leur fait voir les noms de Virgile et d'Horace brillant encore sur tant de ruines accumulées, et les vers du poète volant sans cesse comme un doux murmure sur les lèvres humaines:

Et rien ne restera de votre oeuvre éphémère,
 Tandis que de mes chants quelque vers épargné
 Peut servir, oeuvre utile, à quelque jeune mère
 Pour endormir, le soir, son enfant nouveau-né!

Et voilà bien toute l'ambition de ce poète. Il ne veut pas que sa voix soit fulgurante comme parfois celle d'Hugo, ni pleine de larmes amères comme celle de Vigny ou de Musset. Il chante seulement pour mieux broder en phrases légères sa pensée, et pour que ses re-

(1) *Si Dieu me disait!*... p. 47.
 (2) *L'Appel des Amis*, p. 93.

frains puissent, sans bruit, accompagner au soir la cadence des berceaux. Il chante comme la cigale dans le buisson

Sans jamais demander si l'essor de son aile
L'emporterait un jour vers un autre horizon. (1)

Et ceci caractérise bien encore la manière de notre poète, et nous montre comme il veut que l'on chante et que l'on vive: sans folle témérité, sans chimériques aspirations.

C'est cette même conception de la vie, applicable cette fois à tous les hommes, que le poète a définie dans cette pièce d'une si souple envolée qu'il a intitulée: *Indolence*. Savez-vous ce qui suffit à l'homme pour qu'il soit heureux?

Une barque légère, une voile, une rame,
Une rivière aux claires eaux,
Un ami pour causer, une charmante femme,
Un gai soleil et des oiseaux.

Ce qui veut dire, sans doute, que celui-là boit à plus longs traits le bonheur de vivre, qui ne s'éloigne pas trop des bords tranquilles où la Providence l'a fait naître, qui n'ouvre sa voile qu'aux brises légères qui caressent le rivage, qui ne s'aventure jamais si loin sur la mer qu'il ne puisse de sa barque entendre encore en même temps que les voix de sa femme et des amis, l'harmonieuse chanson que là-bas l'on gazouille sous les arbres.

On se souvient sans doute de la fable des *Deux Pigeons*; comme l'un de ces deux volatiles voulait chercher en lointain pays sa part de bonheur, et comme l'autre lui prodiguait, bien inutilement, ses sages conseils. M. Poisson paraît s'être heureusement inspiré d'une des plus délicates fictions de La Fontaine pour donner à ses leçons sur la vie une forme agréable et saisissante. Les « deux pigeons » sont ici devenus des nautonniers dont l'un ne

(1) *Le Poète et la Cigale*, p. 185.

laisse courir sa nacelle que « sur la rivière aux verts îlots »; tandis que l'autre veut tenter, comme le pigeon étourdi du fabuliste, les hasards des voyages périlleux. Les conseils du nautonnier ne sont pas moins persuasifs que la harangue et l'oiseau prudent :

Affronte les périls: comme un brave tiens tête
 A l'effort des vents furieux;
 Naïf dans ton espoir, demande à la tempête
 Hélas! le secret d'être heureux!

Et lorsque tu seras fatigué de ta course,
 Ami, tu reviendras un jour
 Mouiller ta lèvre ardente à l'humble et fraîche source
 Où moi j'aurai puisé l'amour. (1)

Est-ce encore pour nous persuader de rester au rivage, et avec le secret espoir que la pourra lire le nautonnier imprudent, que M. Poisson a écrit sur les désastres de la mer cette belle strophe très heureusement imitée de Victor Hugo:

Oh! que de morts couchés dans les algues marines!
 Combien de coeurs vaillants, de robustes poitrines,
 Le vert lichen des mers caresse avec amour!

Qu'ils sont nombreux ceux-là dont les cloches bénies,
 Lançant vers le ciel bleu leurs sombres harmonies,
 Ont pleuré le départ sans chanter le retour! (2)

La vie est donc bonne quand on sait borner ses désirs et se renfermer dans la douce intimité du foyer. Vivons doucement et nous vivrons heureux. N'est-ce pas un peu beaucoup le précepte d'Horace? En vérité, cette morale ne laisse pas de ressembler étrangement à celle du poète latin, et l'on croirait parfois que M. Poisson a rêvé sous les pins de Tibur. Mais on peut ressembler à Horace et en être aussi bien différent. C'est le cas de M. Poisson. Et l'on pourrait exprimer de

(1) *Indolence*, p. 161.

(2) *Jacques Cartier*, p. 164.

ses vers toute une théorie de la vie qui n'a rien de pareil à celle que jadis prêchait le disciple d'Epicure. La poésie de M. Poisson est, en effet, toute pleine du sentiment religieux, et ceci laisse assez apercevoir quelle place l'auteur fait à Dieu dans les conseils de l'homme. La morale chrétienne s'oppose ici, avec tous ses devoirs et avec tous ses nobles sacrifices, à cette morale trop facile dont Horace s'est constitué l'apôtre. Si la vie du chrétien peut être douce, tranquille, harmonieuse, et ressembler ainsi par certains côtés à la vie modeste et sagement mesurée que recommande l'auteur des *Epîtres*, combien elle l'emporte sur toute vie païenne par cette dignité personnelle qu'elle assure, et qu'elle seule peut entretenir à un si haut degré.

Chez l'homme, tel que le comprend et le veut M. Poisson, il y a trois hôtes⁽¹⁾ qui cohabitent sans se brouiller, qui exercent leur pouvoir sans se nuire jamais; c'est la foi, la conscience et la raison. Le poète a développé un peu lourdement peut-être cette pensée philosophique, mais l'on peut voir, dans ces quelques strophes qui rappellent certains vers philosophiques du dix-huitième siècle, ceux d'un Louis Racine, par exemple, quelles sont les influences très bienfaisantes et très chrétiennes auxquelles l'auteur veut que l'on soumette toute sa vie.

Il y a deux choses, d'ailleurs, en face desquelles M. Poisson se plaît à poser l'homme, parce que sans doute à leur contact la foi, la conscience et la raison ne peuvent que se fortifier en nous; c'est Dieu et la nature. Dieu tout-puissant, immense, éternel! Cette immutabilité de Dieu fait mieux comprendre à l'homme combien lui-même est changeant, faible, petit, fragile⁽²⁾. D'autre part, la nature, la grande nature, avec tout ce qu'elle a de sain, de pur, de virginal, nous fait monter vers la vertu; elle développe merveilleusement en nous toutes les forces qui ne demandent qu'à s'épanouir. Et le poète met quelque complaisance à retourner cette

(1) *Les trois Hôtes*, p. 83.

(2) *L'Homme*, p. 299.

dernière pensée, à l'enfoncer peu à peu dans l'esprit du lecteur. C'est une façon à lui de chanter la nature: non pas en romantique qui s'attache à décrire et à rêver, mais en moraliste qui dégage et traduit les enseignements que nous peut donner l'âme des choses.

La nature, avec ses grands spectacles et ses lumineux horizons, est une puissante éducatrice; et si les enfants préfèrent au toit maternel « le ciel profond, chargé d'azur », et « aux lueurs du foyer le soleil des bruyères », c'est que de ces longs commerces avec cette bonne nature ils rapportent tout ensemble la santé du corps et celle de l'âme.

C'est là qu'ils vont puiser la joie et la santé,
Et s'ils sont meilleurs que nous sommes,
Si le ciel sur leur front reflète sa beauté,
C'est que ces chers enfants n'ont pas encor goûté
A cette source amère où s'abreuvent les hommes. (1)

Bien que l'image que renferme le dernier vers soit assez mal venue, l'intention du poète est clairement indiquée, et la leçon est comprise.

Et voilà comment M. Poisson aime la nature. Il est sensible sans doute aux parfums des fleurs fraîches écloses, à la lumière des gais soleils, aux beautés gracieuses des frondaisons nouvelles, mais rarement il fait des vers avec tout cela (2); il préfère nous enseigner ce que les oeuvres de Dieu peuvent laisser dans l'âme de profondes et saines impressions.

A ces préoccupations de moraliste le poète reste fidèle lorsque le cours de ses méditations le ramène vers l'homme lui-même, et qu'il étudie dans notre coeur ses plus variables sentiments. Il ne sait révéler de l'homme que ce que tout lecteur peut, sans danger, apprendre et retenir. Il ne recherche pas des états d'âme extraordinaires, exceptionnels, pour les analyser, ni il ne se plaît à étaler en ses vers les faiblesses coupables de notre humanité.

(1) *Les Enfants*, p. 55.

(2) A lire tout le poème assez alerte intitulé: *Le Temps de la Moisson*, p. 225.

...mon ciel est formé de soleil et d'azur,

dit-il quelque part, et ceci pourrait bien être la devise de ce poète honnête. Toutes ses strophes sont éclairées d'une franche lumière; elles sont pleines toujours de ces bonnes et saines odeurs que sans doute secouent sans cesse sur le front du poète les rameaux touffus de ses trois pins.

Si M. Poisson chante parfois ce qu'il y a de plus tendre, de plus délicat, de plus exquis et aussi de plus dangereux dans le coeur de l'homme, je veux dire l'amour; si parfois il essaie de suivre en son vol capricieux le rêve d'une jeune fille⁽¹⁾ ou d'un jeune premier⁽²⁾; s'il entonne d'une voix dolente la barcarole des fiancés⁽³⁾, n'ayez crainte, il saura contenir en de sages limites les fantaisies inquiètes des coeurs qui s'ennuient; il touchera surtout d'une main prudente la corde de cette lyre sur laquelle chantent, quand ils s'embarquent, les matelots amoureux; et ses vers alors seront tout pleins de ces regrets et de ces espoirs honnêtes qu'exhalent, dit-on, en quittant leur falaise, les braves fiancés de Paimpol.

Au reste, M. Poisson sait combien sont inconstants les coeurs humains, et combien trompeurs. Nos amitiés sont courtes; la mort, cette grande briseuse de liens, les dénoue avec une facilité étonnante, et nous portons ailleurs, sans nous plus soucier des disparus, nos affections frivoles. M. Poisson a exprimé ici des pensées qui nous attristent; il découvre un petit coin de réalité que nous ne voudrions pas voir en si vive lumière; il dit trop haut des choses trop vraies, et il nous plairait de garder plus longtemps une consolante illusion. Mais ne l'accusons pas: c'est le privilège du poète de tisser ou de déchirer tour à tour le voile des mensonges.

(1) *A une petite Amie*, p. 195.

(2) *Rêve de Célibataire*, p. 225.

(3) *Barcarole*, p. 225.

O morts qui reposez dans le vieux cimetière,
Ne vous réveillez pas de votre lourd sommeil,
Restez, restez perdus dans l'immense matière,
Car les vivants fuiraient devant votre réveil.

.....

Non, ne revenez pas, morts, je vous en supplie.
Des amis d'autrefois, oh! redoutez l'accueil.
Votre mémoire est pour toujours ensevelie.
Et les morts ne sont bien qu'au fond de leur cercueil! (1)

Cependant, M. Poisson n'est-il pas ici pessimiste?
Nous le croyons volontiers. Nous avons plus que lui confiance dans la sincérité des amitiés humaines; nous savons trop combien de longs sanglots éclatent au bord des tombes, combien de larmes brûlantes coulent sur le front des morts que nous avons aimés! Et si le poète nous répond que sanglots et larmes ont bien vite cessé, que des amitiés nouvelles remplacent aussitôt celles que la mort a rompues et brisées, nous les font oublier, nous lui rappellerons ces vers que lui a dictés le souvenir de son cher Lusignan:

A ta dépouille, ô toi que nous avons aimé,
Nous venons aujourd'hui rendre un dernier hommage,
Car depuis que le sol sur toi s'est refermé,
Tes amis dans leurs cœurs ont gardé ton image. (2)

ou encore ces douces choses qui ont plutôt coulé comme des larmes des yeux du poète.

Sur ta tombe chérie
Où, bien souvent, je prie,
J'ai planté ce bouquet de fleurs.
Quand leurs tiges séchées
Vers le sol sont penchées,
Je les arrose avec mes pleurs. (3)

(1) *Les Morts*, p. 187.

(2) *Mausolée*, p. 207.

(3) *Lacrymoe*, p. 301.

Ne reprochons pas aux poètes ces apparentes contradictions. Le coeur humain est le livre préféré de leurs méditations solitaires, et de ce livre les pages ne sont-elles pas toutes pleines de bizarres et inexplicables contrastes?

Si M. Poisson aime surtout étudier l'âme, et analyser ses changeantes impressions; si, par là, il appartient à cette famille des poètes, les plus attendrissants qu'il y ait, qui se tournent tout entiers vers leur « songe intérieur », et n'ambitionnent rien tant que de révéler l'homme à lui-même; si M. Poisson se fait plus volontiers le poète de l'humanité il ne laisse pas pourtant de circonscrire parfois ses horizons, et de devenir, à l'occasion, le poète de son pays, le chantre de notre épopée nationale. Trois ou quatre pièces de son recueil sont consacrées à notre histoire; trois ou quatre noms de héros se sont échappés tout vibrants de ses lèvres éloquentes. Laval, Cartier, Champlain! Ce sont les Pères de la France nouvelle que le fils a voulu surtout chanter, et il a consacré à chacun de ces trois demi-dieux de nos temps héroïques un poème où circule le plus fier enthousiasme. Monsieur Poisson veut faire voir grandes et lumineuses ces trois figures qu'il essaie de peindre et de fixer dans ses strophes. Laval surtout a plus que tout autre ravi son admiration.

Mais parmi tous les morts que ma pensée exhume
De leurs caveaux poudreux, un seul est sans rival:
En lui seul tout un cycle étonnant se résume,
Tout un poème luit. Ce grand mort, c'est Laval!

Et cette prédilection a valu à Laval le meilleur des trois poèmes historiques que M. Poisson nous ait donnés. Le poète raconte avec assez d'entrain toute l'oeuvre de l'évêque missionnaire, l'admirable générosité de sa vie, la survivance de son coeur en tous ceux qui ont continué sa mission et qui se sont inspirés de ses exemples:

On dirait que ce coeur, de nature immortelle,
Ceux qui vinrent après tour à tour l'ont porté.

Pourquoi faut-il que, dans ces poèmes historiques, parfois le poète enfle trop la voix, et semble vouloir monter dans sa gamme plus haut qu'il ne peut chanter? M. Poisson est un patriote, nul ne le conteste: il veut même que nous admirions comme lui, et autant que lui, les héros qu'il célèbre. Et c'est précisément ce très généreux dessein qui l'expose à tomber quelquefois dans la déclamation. Lorsque sa pensée manque de vigueur ou d'élan, le poète simule une inspiration plutôt factice; il essaie de suppléer à l'originalité par un pathétique trop facilement atteint, et ce procédé, d'ordinaire, nous laisse assez indifférents. C'est surtout dans *Jacques Cartier* et *Homage à Champlain* que l'on peut apercevoir ces imperfections. Il y a là quelques strophes où la pensée n'est pas assez nourrie, se traîne un peu négligemment, où l'on sent que l'inspiration languit et soutient mal la bonne volonté du poète.

Ceci même nous amène, d'ailleurs, à signaler quelques défauts que la muse de M. Poisson laisse volontiers pendre à son aile, et dont s'embarrasse plus ou moins son vol.

Et puisque nous avons parlé de strophes où la pensée s'étend avec une mollesse trop complaisante, pourquoi ne pas dire tout de suite que la poésie de M. Poisson nous offre souvent l'occasion de semblables remarques, qu'elle se présente volontiers sous une forme un peu négligée, qu'elle s'enveloppe parfois, sous les pins, d'une grâce nonchalante dont le charme ne peut pourtant pas séduire la critique. Eh! oui, ce poète rime facilement, à moins qu'il ne fasse, lui aussi, difficilement des vers faciles, et il ne tâche pas toujours suffisamment à ramasser sa pensée pour lui donner plus de vigueur, à la raccourcir en quelque sorte, à la faire se replier sur elle-même et se condenser encore pour rebondir ensuite en vers plus rapides et plus pressés, en strophes plus jaillissantes.

Et cette nonchalance de la pensée qui se déploie sans assez de contrainte, qui s'étale trop souvent en des hé-

mistiches ou en des périphrases plutôt prosaïques, qui ne sait pas assez se renfermer toujours en formule nette et bien retroussée, cet excès d'indulgence est, comment dirais-je? le défaut dominant du poète d'Arthabaska. De quoi, d'ailleurs, il faut peut-être se réjouir. Nul, en effet, n'est plus facile à corriger s'il est vrai que pour cela il suffit au poète, et M. Poisson est vraiment poète, d'éperonner davantage son imagination et sa sensibilité. Que jamais donc M. Poisson n'oublie que les pensées diffuses sont rarement poétiques, et qu'au contraire plus les vers se rapprochent de la formule, et ressemblent à des maximes ou à des proverbes, et plus aussi ils sont suggestifs, et pleins, et capables d'émouvoir. C'est que la poésie est ennemie de tout verbiage, et que le poète doit toujours laisser entendre beaucoup plus encore qu'il ne dit. Il faut que le lecteur puisse aller toujours au delà de la pensée du poète, et que celui-ci l'y invite par sa concision même, et par la façon très vigoureuse dont il exprime ce qu'il a conçu.

Que si nous insistons autant sur la plénitude du vers, et sur le relief qui caractérise toute pensée poétique, c'est que de tout cela M. Poisson nous fournit lui-même de très heureux exemples, et qu'il peut donc, chaque fois qu'il le veut, se conformer à ces exigences de son art.

Au surplus, M. Poisson est doué de cette faculté très précieuse qui trouve au bon moment la comparaison, l'image qu'il faut pour donner à une pensée toute sa valeur poétique. C'est la flotte de Cartier qui glisse, frêle et rapide sur les flots mouvants, et « court, voiles dehors, vers l'immortalité ». C'est le génie qui plane, et « qui nous jette en courant son âme et répand sa lumière ». C'est, au cimetière, le saule pleureur qui « de sa racine enlace les coeurs qu'un seul amour sur la terre avait liés ».

Il y a, à chaque instant, dans les vers de M. Poisson, de ces jolies images qui se montrent à travers les strophes. Elles nous font oublier ce que d'autres peuvent avoir de forcé, ou parfois d'un peu obscur, comme par exemple:

.....ces bois aux cimes puissantes
Que noircit l'aile des éclairs. (1)

Je ne comprends guère non plus, le geste de Mgr Labelle, ce hardi défricheur qui abat la forêt, qui

.....secoue l'arbre en pleine floraison
 Pour en semer les fruits plus vite dans l'espace
Et féconder le sol par delà l'horizon. (2)

Et pourquoi comparer à un astre polaire le peuple que fonde Jacques Cartier, puisqu'il s'agit de vanter surtout sa sève « qui étonne l'ancien monde et confond le nouveau⁽³⁾ ».

M. Poisson nous permettra-t-il de lui signaler encore certaines ellipses un peu violentes, comme celle-ci :

Un jour vous tomberez pourtant sans une trace. (4)

Ou encore du prosaïsme comme ceci :

C'est que dans l'horizon que son regard embrasse,
Laval voit au delà des soucis de son temps. (5)

Le prosaïsme surtout doit être soigneusement banni du vers, dont il rabaisse trop brusquement le vol, par cela seul qu'il en brise ou annule le rythme. Et le vers doit toujours s'envoler puisqu'il est essentiellement, comme dit Victor Hugo,

.....je ne sais quoi de frêle
 Et d'éternel, qui chante et plane et bat de l'aile.

Mais nous ne voulons pas abuser de ces critiques trop faciles : nous craindrions de laisser sous une mauvaise impression le lecteur, et ce n'est pas une mauvaise impression qu'il faut remporter du livre de M. Poisson.

(1) *Le lac Saint-Ferdinand*, p. 259.

(2) *La France d'Amérique*, p. 32.

(3) *Jacques Cartier*, p. 170.

(4) *Mes Pins*, p. 4.

(5) *Monseigneur de Laval*, p. 108.

Si d'ailleurs M. Poisson néglige parfois sa phrase, s'il n'a pas les scrupules assidus d'un Théophile Gauthier, s'il n'estime pas qu'il faille rimer comme les Parnassiens, et comme eux attacher une importance capitale à la beauté marmoréenne du vers, sa poésie, d'ordinaire, est écrite dans une langue excellente, et sa versification d'une régularité classique.

Son livre est donc un beau livre: et pour ces précieuses qualités poétiques que les *Heures perdues* nous avaient déjà révélées, et qu'il vient illustrer encore; et pour les choses intéressantes, pour les pensées très nobles, pour les sentiments très généreux qu'il renferme, et pour l'inspiration si vivante qui l'anime.

M. Poisson nous annonce un autre recueil: *Prose et vers*. Nous le félicitons de travailler si vaillamment à agrandir notre patrimoine littéraire, et nous attendons toujours avec impatience les livres qu'il nous promet. Nous souhaitons surtout que longtemps encore ses trois pins lui versent leur ombre bienfaisante, et murmurent à son oreille les chants qu'il veut bien nous traduire.

Septembre 1903.

ALFRED GARNEAU

Poésies

Il y a quelques semaines paraissait à Montréal un recueil de poésies d'Alfred Garneau⁽¹⁾. Le poète est mort depuis deux ans déjà, et c'est la piété du fils qui a recueilli et mis au jour ces feuilles volantes que la modestie de l'auteur avait repliées et enfermées dans les tiroirs.

De cette publication posthume il faudra savoir gré à M. Hector Garneau. Ces poésies qui nous viennent, en quelque sorte, du champ de la mort, et qui paraissent avoir poussé sur un tertre comme des fleurs d'outre-tombe, valaient la peine qu'on en fit cette gerbe dont nous pouvons aujourd'hui goûter le parfum. Non pas que toutes ces pièces, qui remplissent le livre, soient des chefs-d'oeuvre; il y en a même qui sont plutôt faibles, et il est rare qu'on en trouve qui soient d'un bout à l'autre d'une perfection suffisamment soutenue. Mais toutes ces pièces nous révèlent une âme que nous ne connaissions pas, qui ne se souciait pas d'être connue, et qui se protégeait contre la renommée comme d'autres s'acharnent à solliciter la gloire.

Et pourtant cette âme fut l'une des plus sensibles et des plus délicates qui se puissent rencontrer, et l'une des plus capables de rayonner d'un bon et durable éclat sur les lettres canadiennes. Fils de notre historien national, François-Xavier Garneau, né à la Canardière⁽²⁾, près de Québec, dans ce paysage grandiose et pittoresque où les pentes laurentiennes viennent doucement s'étendre et

(1) *Poésies*, Alfred Garneau, chez Beauchemin, Montréal, 1906.

(2) Né en 1836; mort à Montréal en 1904.

se confondre avec les grèves du fleuve, Alfred Garneau reçut à la fois toutes les influences de l'éducation et de la nature qui pouvaient affiner son âme, l'emplir de belles visions, lui inspirer le goût des oeuvres de l'art, et l'ouvrir aux plus louables ambitions littéraires. Aussi n'est-il pas étonnant qu'on l'ait surpris, à dix ans, griffonnant des vers sur ses cahiers de classe, et si, à quatorze ans, le poète enfant a publié dans un journal de Québec, le *Courrier du Canada*, sur la recommandation et les instances de Crémazie, sa première pièce.

C'est à Québec même qu'Alfred Garneau vécut les premières années de sa jeunesse, et qu'il développa si hâtivement les germes de cette vocation artistique que la nature avait en lui déposés. Elève du Petit Séminaire, il y prit sans doute le premier contact avec ces classiques, dont il a gardé, à son insu, je ne sais quelle sobriété, et quel atticisme. Collaborateur au *Canadien*, où il travailla sous l'oeil de cet Etienne Parent, que l'on a appelé le Victor Cousin du Canada, sous-rédacteur au *Courrier du Canada*, puis étudiant en droit, et avocat au barreau, après des examens où son esprit délié et réfléchi lui conquit, avec la note *maxima* et une mention spéciale, l'admiration de ses juges, Alfred Garneau ne traversa toutes ces occupations de jeunesse que pour y porter en passant l'activité de son esprit laborieux. Il ne réussit pas à s'y éprendre de la vie publique, et à y briser cette incurable timidité qui sans cesse l'éloignait du monde, et de toute bruyante carrière.

Au lieu donc de se fixer au barreau où déjà l'on se disputait son concours, il accepta un emploi dans le service public, et il s'en alla tout doucement s'asseoir dans un de ces fauteuils où les loisirs du fonctionnaire sont parfois mêlés à de si utiles travaux.

Alfred Garneau ne se retirait, d'ailleurs, de la vie extérieure et troublante que pour faire plus intense et plus recueillie sa vie d'étude. Tout entier, d'abord, à ses devoirs de traducteur officiel au Sénat, il s'absorbait en-

suite dans la lecture des auteurs préférés. Quand il avait vécu quelques heures dans le commerce des prosateurs du dix-septième siècle, qu'il fréquenta toujours, il revenait à la poésie, et à cet Alfred de Musset qu'il ne se lassait pas de relire. Aussi bien, la muse, celle qui avait visité son berceau de la Canardière, revenait-elle souvent effleurer de son aile le front du studieux solitaire. Et il arrivait alors à Alfred Garneau de s'abandonner au rêve et à l'inspiration qui le sollicitaient.

Alfred Garneau était donc né, et il restait poète. Et poète, il l'était surtout, comme il convient, avec son imagination et avec son coeur. Il y en a qui font des vers avec leur esprit chercheur, travailleur et raisonneur; Alfred Garneau faisait les siens avec sa sensibilité si vive, et toujours en émoi. Et c'est pourquoi l'on aime à pénétrer dans ses strophes et à les méditer, et à essayer d'accorder son âme avec celle du poète; et il faut pour exprimer de cette poésie toute sa saveur, se bien recueillir et essayer de revivre l'émotion de l'artiste. Cette façon de faire des vers est, en vérité, la bonne; et comme elle vaut mieux qu'une autre dont on voit des traces dans nos recueils canadiens, et qui est plutôt l'effort de la tête, le triomphe tapageur de la rhétorique. Nous aimons par-dessus tout ces âmes ardentes d'où la poésie s'échappe comme le flot de sa source, et comme le rayon du foyer.

Chose curieuse, tout de même: Garneau qui avait dans une si grande mesure le tempérament du poète, ne fit que très peu de vers. Le recueil que nous étudions, et qui doit contenir à peu près toute l'oeuvre poétique qu'il a laissée dans ses cartons, n'enferme que quarante-cinq pièces qui correspondent, dans la vie de l'auteur, à une période de cinquante ans. Les préoccupations de la vie familiale, les travaux arides du service public, suffirent-ils à expliquer cette extrême sobriété et cette pénurie? Garneau n'aurait-il pas eu le temps d'exciter et d'alimenter en lui la flamme divine? Ou bien, ce poète, comme il est arrivé à tant d'autres, aurait-il désespéré de pouvoir suffi-

samment exprimer, extérioriser son rêve? Et devant la difficulté de la tâche aurait-il renoncé à dire plus souvent le chant qui montait à ses lèvres?

Dans la première pièce de son recueil, nous croyons trouver la révélation de ce sentiment de pudeur exagérée, de crainte excessive qui a paralysé plus d'une fois l'effort du poète. A ses amis⁽¹⁾ qui l'invitent à ne pas suspendre sa lyre, il répond:

Non, non, qu'elle reste muette!
Je briserai ce luth sacré.
Si j'ai dit que j'étais poète,
Muse, tu m'avais enivré!

Et il regrette de n'être pas vraiment le poète qu'il devrait être.

Tantôt il se désole de ce que résistent à ses doigts les cordes de l'instrument, et de ce que son âme, comme la mer harmonieuse, ne peut que se plaindre.

Ah! pourquoi dans mes doigts la lyre
Est-elle sans vibration?
Et ma lèvre, où le souffle expire,
Pourquoi ne rend-elle aucun son?

Pourquoi sur sa rive infinie
La mer, qui pourtant sent frémir
En elle une étrange harmonie,
Ne sait-elle encor que gémir?

Tantôt pourtant il avoue que c'est en vain qu'il veut retenir l'élan de son rêve; au moindre souffle, et malgré le poète, le rêve monte et s'épanouit dans la lumière.

En vain, je brise à ma pensée
Les ailes; sitôt que le vent
Soupire, la pauvre blessée
Volette et crie en s'élevant.

(1) *A mes Amis*, p. 4.

Elle fuit alors loin de terre,
Triste, de soleils en soleils,
Et baigne sa blessure amère
A tous ces océans vermeils.

Il se compare enfin à l'hirondelle qui sait bien courir
dans les rayons de lumière, mais qui ne peut pas chanter.

Amis, je suis cette hirondelle
Qui s'est attachée à vos toits:
Voyez, je voltige, j'ai l'aile,
Mais, hélas! je n'ai pas la voix.

Pourtant, Alfred Garneau savait chanter; ses strophes le prouvent. Il avait la voix: non pas, il est vrai, une voix forte et puissante, ni une voix qui pouvait longtemps se faire entendre. Sa voix est plutôt courte, et le souffle bref expire bien vite. Et aussi, pendant qu'elle chante, cette voix ne se tient pas toujours au diapason du sujet; elle est inégale, monte et descend suivant une ligne qui ne représente pas toujours la notation artistique. Dans cette pièce même d'où nous avons extrait quelques strophes gracieuses, il y en a d'autres qui sont ternes et où se trahit la fatigue du cygne, de l'hirondelle ou du rossignol, la lassitude du poète.

Mais l'on n'a qu'à parcourir attentivement le livre de Garneau pour trouver presque à chaque page des fragments qui nous retiennent, nous émeuvent et nous donnent l'impression de la beauté. Le poète, d'ailleurs, ne chante guère que ces choses infiniment délicates qui forment le cadre de notre vie, ou qui tiennent à notre humanité par toutes les fibres de l'âme. Il est le poète de la vie. La vie dans la nature qui étale autour de nous ses spectacles, la vie dans l'homme où sous les formes de jeunesse et d'amitié elle enchante nos existences: tel est le thème habituel de ses méditations et de son lyrisme.

C'est à la nature, d'abord, que vont les chants d'Alfred Garneau, à ses forêts et à ses lacs.

Toi, d'abord, ô mer de feuillages,
Mer glauque aux fraîches profondeurs,
Forêt, forêt que les orages
Jettent dans de blanches fureurs.

Comme il fait beau sous tes grands arbres
Quand l'été brûle les halliers;
Tes bouleaux, aux longs fûts de marbre,
A l'aube ont l'odeur des rosiers.

Puis le lac, que rasent folâtres
Mille oiseaux, légers tourbillons;
Le lac, vaste urne aux bords bleuâtres
Tout semés d'incrustations;

Le lac peint de mirages calmes
Que l'on va voir le long des eaux,
Le soir en écartant les palmes
Des fougères, — ou les roseaux. (1)

Ce que l'on peut voir et admirer dans ses strophes c'est la précision du vers, la vision nette et harmonieuse, et je ne sais quelle simplicité attique et quelle souplesse de forme qui rappellent quelques-uns des plus beaux vers de la poésie parnassienne.

Garneau a dessiné ailleurs quelques petits tableaux, des morceaux de paysage qui sont des chefs-d'oeuvre de grâce et de simplicité. C'est dans un sonnet qu'il a ramassé et parfait l'un de ces croquis. Et si l'une des qualités de cette sorte de poème très court est de suggestionner le lecteur, de condenser le sujet pour laisser entendre et supposer plus qu'il ne dit, de finir par un vers qui fixe le regard sur une vision qui repose, se prolonge et s'agrandit, ne retrouve-t-on pas ici cette vertu précieuse? Le poète court aux champs, cherchant quelque fleur rare, lorsqu'il rencontre un petit ruisseau qui coule en cascade murmurante.

(1) *A mes Amis*, pp. 7-8.

O fraîche cascabelle! En légers écheveaux
Son onde s'effilait, blanche, à la roche nue,
Puis, sous un rayon d'or un moment retenue,
Elle riait au ciel entre ses bruns roseaux!

Et comme j'inclinai quelques tiges mutines,
Sans bruit, l'oreille ouverte aux rumeurs argentines
Pareilles aux soupirs d'un luth mystérieux,

Soudain, glissant vers moi sur son aile inquiète
A travers les rameaux, doux et penchant sa tête,
Un rossignol vint boire au flot harmonieux. (1)

De telles esquisses sont d'un artiste, et révèlent une âme capable de surprendre autour d'elle les plus discrètes et les plus délicates manifestations du beau. On dirait, d'ailleurs, que Garneau se plaît à exercer son oeil sur les détails, sur les nuances où tout ensemble se dissimule et apparaît la beauté. Aussi bien, est-ce le propre des artistes de la rechercher jusque dans ces replis discrets, et de la fixer ensuite avec une grâce pareille dans leurs oeuvres.

C'est ce goût très sûr, et ce sentiment très vif des harmonies de la nature qui font encore écrire à Alfred Garneau quelques-unes des strophes de la pièce intitulée: *Allons sur l'Onde* (2).

Voici l'heure où sur toute chose,
—Onde, herbe pâle ou rameau noir,—
La lumière tombe plus rose
De l'urne vermeille du soir.

Vois, vois les mésanges lassées
Frôler l'eau de l'aile en courant,
Et dans les branches balancées
Suspendre leur vol murmurant.

Allons, avant que l'ombre emplisse
Le lac, tout rougissant encor,
Allons errer sur l'onde lisse
Et cueillir des nénuphars d'or.

(1) *Deux Croquis*, p. 35.

(2) Page 81.

S'il s'agit de décrire un spectacle plus large, comme, par exemple, les bords du Rideau, à Wright's Grove, près d'Ottawa, le poète mêle encore au dessin général du tableau, des détails pittoresques et finement observés.

C'est une forte berge, au large flanc de glaise,
Abruptement taillée ainsi qu'une falaise!
Le Rideau passe au bas, riant sous son flot noir.
D'ici le long des eaux je puis apercevoir
Les roseaux alignés comme une palissade,
Où crie, à pointe d'aube, un grand héron maussade.
Étroite, la rivière a du moins son attrait
D'onde mouvante, avec, entrant sous la forêt,
Tous ces enfoncements, pareils à des alcôves,
Qu'achèvent de fleurir, au bord, les glaïeuls mauves. (2)

A Wright's Grove, il y a un bois, un bocage près et à l'ombre duquel est assise une maison. C'est là que le poète a vécu quelques mois de la saison d'été. Et il nous dit la saveur et la fraîcheur de ce paysage:

La maison touche au bois, je respire à ma porte
Un air ayant gardé le goût de feuille morte.
Or, telle est sa fraîcheur, que j'ai senti souvent,
Quand là-haut le ciel flambe en un long jour sans vent
Et que quelque nuée au loin lourdement tonne,
Voltiger sur ma chair comme un frisson d'automne.

Or, savez-vous ce que devient cette petite forêt quand le soir, à travers les fûts et les branches, se glisse comme à travers un grillage dense, la lumière vive du soleil couchant? Le poète la voit alors s'étaler comme une façade gothique où se fondent et s'harmonisent les vives couleurs des rosaces rutilantes. Lisez plutôt:

(2) A Wright's Grove. La Rivière.

Bois d'ombre le midi, plein de flammes le soir.
A peine est-il d'abord devenu presque noir
Qu'entre ses fûts, grillant l'astre à son crépuscule,
L'on voit étinceler des ors de renoncule.
Au-dessus, jusqu'en haut de l'énorme couvent,
Les transparences rient dans tous les tons du vent.
O fête des yeux!.... Tel, à l'heure vespérale,
Un vitrail flamboyant d'antique cathédrale.

Puis bientôt, c'est la brise du soir qui de la plaine et
des champs de blé vient souffler à travers cette forêt,
l'emplit de murmures et de jolies tempêtes!

Il vient, il se soulève, il pousse les ramures.
Et feuillée à l'instant de s'emplir de murmures,
Et vent de s'irriter, et branches de crier...
Air mielleux de la plaine, ô suave ouvrier
De tempêtes pour rire, accours, tourmente, affole
Là-haut, d'un délectable émoi, la foule molle
Des feuilles!.... Que l'on boive un souffle plus amer!
Et qu'on pense écouter les vagues dans la mer!...

Ou nous nous trompons, ou il y a là, dans ces poèmes
de *Wright's Grove*, de très beaux vers, et quelques-uns des
plus parfaits qu'ait écrits Garneau. Et ce qui en eux nous
ravit et nous satisfait, c'est, et nous ne nous laissons pas
de le redire, la finesse si nuancée des observations, l'ex-
quise sensibilité qui dédaigne les grosses émotions pour
ne s'attendrir que sous la vision et l'impression très péné-
trante des plus délicates réalités.

Nous pourrions rattacher encore à ces poésies où le
sentiment de la nature s'exprime en couplets si gracieux,
le poème de la *Jeune Baigneuse*. Toutes ces strophes com-
posent un tableau, plein de lumière, de couleurs et d'on-
de ruisselante, où se retrouvent les qualités de l'artiste.
C'est au pied du cap Percé qu'est située la scène, et
c'est le matin, au soleil levant, que la jeune baigneuse
vient se plonger dans l'eau lilas. Mais auparavant le
poète décrit d'un trait de plume la mer et le rocher.

L'aube sur la baie éclatante
Se joue encor,
Et sème au loin l'eau palpitante
D'écailles d'or.

Déjà le cap Percé rayonne:
Sur ses pieds bleus
Le flux rejaillissant résonne
Harmonieux.

A la fin de la pièce, le soleil qui se lève, et lance par l'arceau du rocher ses flèches de lumière, fait sortir du bain la jeune fille.

A peine, sur la marge étroite
De galets bruns,
Effleure-t-elle le jonc moite,
Plein de parfums....

Pendant ce temps:

Au loin, d'une aile soleilleuse,
Un goéland,
Rase au bord la grève écaillée
En s'envolant.

On l'a remarqué sans doute, Alfred Garneau ne peut, ni ne veut concevoir la nature comme chose morte et inerte. Il ne travaille pas sur elle — paysages, forêts, ruisseaux, fleuves ou mers — comme un naturaliste sur un cadavre, pour n'en donner que la description exacte, simplement objective. Il prête une âme, il communique la vie à tous les êtres qui intéressent et fascinent son regard. La vie circule partout, elle anime tout. Vents, souffles, couleurs, harmonies, parfums, tout cela a un sens, tout cela a une voix pour le dire, et tout cela le chante à l'oreille du poète. Un oiseau, aigle, rossignol, ou goéland, qui de son vol, puissant, léger, ou tranquille, traverse le ciel ou rase la terre, anime lui aussi le pay-

sage et y décrit en lignes et en courbes gracieuses le sillon et le mouvement de la vie.

Cette vie, c'est l'âme elle-même du poète qui s'attache aux choses, les pénètre, s'unit à elles dans les rencontres et les étreintes du rêve, se prolonge en elles, les habite et les éveille. C'est sa propre vie que l'artiste répand donc dans la nature, et dont il recueille ensuite, en ses strophes, les frémissements de joie ou de tristesse.

Mais ce poète de la vie devait aussi, et volontiers, se replier sur lui-même, sur l'humaine nature, pour entendre, surtout en son coeur, battre et palpiter le rythme de la vie. Nulle part ici-bas, en effet, la vie n'est plus belle, plus riche, plus féconde qu'en l'homme. Source jaillissante qui tour à tour s'épanche en flots chanteurs ou plaintifs! Et à nul moment de notre existence, la vie n'est plus attachante ni plus parfumée qu'aux heures d'exubérante jeunesse. C'est cet instant unique et fugitif que se plaît à évoquer Alfred Garneau. Il enguirlande ce printemps de toutes les fleurs du souvenir⁽¹⁾. Il y remonte par la pensée, il veut s'y fixer encore, et il raconte les naïves ou suaves émotions qu'y éprouve son âme toute tendre. Il dit son hymne à la jeunesse:

O prime jeunesse, on admire
Sur tes lèvres, fleurs de beauté
Les ailes du rire enchanté. (2)

Ou bien encore:

O soleils d'or! jeunesse pure!
Comme alors les sentiers sont verts!
Les heures que cet âge azure
Ont le chant léger des flots clairs. (3)

(1) *Premières Pages de la Vie*, p. 41.

(2) P. 109.

(3) *Aimer*, p. 65.

Mais rire et joie sont choses qui passent. Ils ne peuvent qu'effleurer notre existence, ceux-là surtout, si gais et si purs, qui ont séduit notre premier âge. Les années s'en vont, et nous emportent dans leur cours qu'on ne peut remonter.

Ah! cruelles toujours seront nos destinées!
Si fort qu'on ait noué ses doigts
Aux belles grappes d'or de ses jeunes années,
Les lèvres n'y vont qu'une fois.... (1)

Heureusement que la jeunesse n'entraîne pas dans sa fuite rapide tous nos bonheurs. La vie a des vertus et des présents durables. Si la jeunesse passe vite, l'amitié reste. C'est une fleur qui ne se peut détacher de l'arbre de vie. Elle nous est laissée pour mettre quelque parfum sur nos plaies, et pour ranimer nos courages. L'amitié, c'est à la fois l'efflorescence et le charme de nos humaines existences. Et Garneau, précisément parce qu'il était doué d'une exquise sensibilité, appréciait comme il convient le don de l'amitié.

C'est l'amitié qui remplit de sa grâce et de son sourire quelques-unes de ses meilleures strophes. Il en dit à la fois l'agrément et le besoin que nous en avons.

Toute chose en ce monde a besoin d'un appui:
Le pétrel bleu s'attache à l'algue qui surnage;
La vigne qui fléchit se suspend au treillage.
Et la nuée en feu, noir groupe de démons,
Va s'abattre en tournant sur la pointe des monts.
Je voudrais reposer aussi mon front qui penche;
Oui, j'ai besoin d'une âme où la mienne s'épanche. (2)

Cette amitié bonne, il la trouve au foyer familial, il la rencontre dans le cercle de ceux qui vivent près de

(1) P. 185.

(2) *Premières Pages de la Vie*, p. 42.

lui. Et comme il fut jeune aussi, et qu'il eut l'âme ardente, il alla plus outre et poussa jusqu'à l'amour. De la passion, il exprime donc parfois des accents qui sont profonds, sincères, et qui, d'ailleurs, ne troublent pas. Il célèbre volontiers la loi d'amour qui enveloppe la vie universelle. Chaque chose n'a-t-elle pas son objet aimé?

La montagne a le chant des pâtres,
L'océan vert, les goélands,
La grève, les galets bleuâtres,
Et cette vie a son printemps! (1)

Et encore:

Le papillon à l'asphodèle
Sais-tu ce qu'il dit?—Aimons-nous!...
Et la blanche fleur, sur son aile,
Répand son parfum le plus doux. (2)

Mais Alfred Garneau ne dit jamais de la passion que ce que tout brave lecteur peut en penser; sa poésie n'a rien de lascif, et les petits poèmes *Aimer*, *Allons sur l'onde*⁽³⁾, *Promenade en Gondole*⁽⁴⁾, qui représentent le mieux, dans l'oeuvre de Garneau, les chants d'amour, n'ont rien qui puisse mettre en émoi.

C'est, d'ailleurs, que le poète est chrétien. Non pas qu'il ait pénétré sa poésie de pensées ou de sentiments religieux, et qu'il se soit fait, dans ses poèmes, prédicateur ou moraliste de profession. Au reste, la poésie de Garneau se fonde sur l'émotion plus encore que sur la pensée ou sur les doctrines. Jamais donc il ne prêche, et la morale, la bonne et saine morale, se dégage toute seule de la poésie saine et bonne. Une fois cependant, Garneau a laissé entrevoir dans ses strophes la figure du Christ, et il a rappelé ses enseignements. C'est dans

(1) *Aimer*, p. 65.

(2) *Aimer*, p. 64.

(3) P. 81.

(4) P. 187.

ce chant de résignation sublime qui est intitulé: *Le bon Pauvre*.

Ah! je sais que la vie est un banquet suave,
Une longue fête pour vous;
Vos chants, toutes les nuits, m'éveillent dans ma cave;
Frères, je ne suis pas jaloux.

Dieu n'a-t-il pas placé sur les cimes sereines
Le beau cèdre au riche manteau;
Et le long des torrents, courbé sous leurs haleines,
Le pâle et frissonnant roseau!

O Christ! devant ton front que les épines ceignent
Je bénis mon sort et ta loi.
N'as-tu pas dit: "Heureux celui dont les pieds saignent
Sur les ronces, derrière moi?"

Mon pauvre cœur, semblable à l'épi qu'on flagelle,
Reste vide après tant de coups...
Mais que j'aie une larme à mon heure mortelle,
O Christ, à verser sur tes clous.

Toutes ces strophes que nous avons citées, et nous avons tenu à laisser l'auteur se faire connaître lui-même, attestent bien qu'il y avait en Alfred Garneau les inspirations heureuses, les souffles légers et caressants qui composent l'âme du poète. Et l'on aura aussi remarqué le ton très doux et suave qui est l'accent ordinaire de cet artiste. C'est une poésie calme, sereine, quelquefois intense, presque jamais ambitieuse, qui s'échappe comme à son insu d'un cœur qui en déborde.

Une fois seulement, croyons-nous, Alfred Garneau a voulu prouver qu'il était capable d'accents plus énergiques, d'un ton violent, de spasmes enfiévrés. La pièce a pour titre *Folles Terreurs*⁽¹⁾; elle est dédiée à l'abbé Casgrain, et elle fut écrite dans le demi-délire de la maladie. Le poète souffre, et il exprime sa douleur avec des mots, des cris, des plaintes, des rires affolés, qui éclatent comme une stupide démence à travers les gémissements.

Abbé, ce mal terrible
Jour et nuit, sans repos,
 Me crible
De frissons jusqu'aux os.

Vainement je recueille
Mes esprits aux abois.
 La feuille
Palpite moins au bois,

Quand la tempête ploie
Chaque arbre ainsi qu'un jonc
 Et broie
Les branches sur son tronc.
.....

Je ne vois que ténèbres
Et je n'entends que cris
 Funèbres!
Ha! ha!.... je ris, je ris.

Le rire étreint mes joues
Et je sens de nouveau
 Des roues
Tourner dans mon cerveau.
.....

Quels fantômes m'obsèdent?
Arrière! je vous vois.
 Ils cèdent
Aux éclats de ma voix.

Non, non, non, ils reviennent,
Sur mes yeux, deux yeux gris
 Se tiennent.
Ha! ha! je ris, je ris.
.....

Cette araignée ardente
A me couvrir de fils
 Qui tente
D'emmener tous mes cils.
.....

Arrière, arrière, louve!
Comme son oeil fatal
 Me couve!
Arrière, esprit du mal!

A la fin du poème, où le malade a raconté sa souffrance, et le ravage que fit sur d'autres son mal, il conclut dans un mouvement de colère :

O mal qui désespères
Tant d'êtres chers et doux,
Soeurs, pères,
Épouses à genoux,

Ma lèvre violette
Où saigne ton sillon
Te jette
La malédiction!

Mais bien rares sont ces sursauts de douleur dans l'oeuvre de Garneau, comme bien rares sont aussi ces strophes dans la poésie canadienne. Émile Nelligan a plus d'une fois pratiqué ce genre, et l'on sait comme il a réussi à nous faire pénétrer dans ses tourments et dans son navrant désespoir.

C'est, d'ailleurs, le seul rapprochement que l'on puisse faire, et combien rapide, entre Alfred Garneau et l'infortuné poète de vingt ans. A moins que l'on ne puisse dire encore, et ceci est honorable à tous deux, que tous deux ils ont aimé la poésie pour elle-même, et que de leurs deux âmes la poésie personnelle, intime, la poésie de l'imagination et du sentiment, la meilleure et la vraie poésie, montait d'un mouvement irrésistible et spontané. Et par là encore, ces deux poètes sont frères de notre Pamphile Le May. D'autres ont aimé faire servir leur inspiration à l'histoire; ou bien ils ont raconté sans fin, et ils ont péroré, et ils ont disserté; et certes, parfois, et souvent leur poésie s'est élevée jusqu'à une belle éloquence. Le May, Nelligan, Alfred Garneau ne se soucient guère de s'abandonner à ces développements et de se livrer à une pareille rhétorique. Ils sont poètes tout court, moins canadiens peut-être par les sujets qu'il traitent, — si l'on excepte toutefois M. Le May — que MM. Fréchette et Chapman, mais à coup sûr très humains, largement et profondément humains. Et d'être humain suffit bien

à la gloire d'un poète, s'il est vrai que la poésie véritable est celle-là même qui s'alimente aux sources vives et intimes de la conscience.

Il peut paraître étrange que le fils de l'historien du Canada n'ait pas davantage songé à découper dans nos annales la matière de ses poèmes. Alfred Garneau a pourtant lui-même feuilleté d'une main diligente, et étudié d'un esprit attentif l'histoire que son père avait célébrée. Mais ce patriote méditatif craignait peut-être de s'abandonner à des développements parfois trop faciles, et pour cela souvent trop abondants et trop diffus sur les grandes actions de notre histoire. Héritier de ce don très rare d'émotion intense qui fit chanter François-Xavier Garneau avant qu'il entreprit de raconter notre passé, il ne voulut prolonger en son oeuvre que l'écho qui lui apportait le chant lointain du *Voyageur*, des *Oiseaux blancs*, du *Papillon*, du *Vieux Chêne*⁽¹⁾. C'est le poète délicat, quoique assez inégal, qu'était François-Xavier Garneau, qui a survécu en son fils, et c'est d'ailleurs, en son père, surtout cet homme-là que le fils a voulu continuer. Il l'a continué, en effet, et il l'a perfectionné, et il l'a dépassé, et la gloire du fils ajoute donc aujourd'hui à celle du père un rayon nouveau qui l'illumine et la fait plus complète.

Cette gloire d'Alfred Garneau ne brille sans doute pas d'un éclat qui soit pur. On peut reprocher au poète de n'être pas toujours assez semblable à lui-même, et de n'enfermer pas en ses vers une somme assez forte de pensées. Il y a aussi parfois dans son oeuvre des lourdeurs, des longueurs et des tiédeurs qui font certaines pièces un peu pesantes ou fades. Et des vers comme ceux-ci :

Vos pas en chantant dans mon vol....
Comme vite au jour pâle vont....

sont plutôt durs. Quelques fautes de ponctuation qui ont échappé au correcteur d'épreuves rendent la lecture

(1) Ce sont quelques-unes des meilleures pièces de F.-X. Garneau.

de certaines strophes un peu difficile et désagréable. Il est probable aussi que l'auteur n'a pas pu donner à quelques-unes de ses dernières pièces tout le poli qu'il leur souhaitait.

Mais il n'en reste pas moins que l'oeuvre devait être recueillie, et publiée, et il faut remercier M. Hector Garneau d'avoir accompli ce devoir. Qu'importe que cette oeuvre soit incomplète, inachevée, défectueuse, si parmi tous ces fragments épars qui la composent et que l'on a rassemblés, il s'en trouve que l'on croirait détachés d'un fronton ou d'une frise de marbre grec!

Février 1907.

WILLIAM CHAPMAN

LES ASPIRATIONS

Voici un livre et un recueil de poésies canadiennes qui ont provoqué de vifs applaudissements. Les *Aspirations*⁽¹⁾ de M. Chapman ont eu une bonne presse, une presse excellente qui a publié en France et au Canada le nom et le mérite de l'auteur. M. Chapman avait, d'ailleurs, entouré lui-même des plus paternelles sollicitudes la naissance et le berceau de ce dernier-né. C'est au bord de la Seine, et sous le bon et gai soleil de Paris qu'il a voulu faire éclore cette fleur de poésie. Pendant les derniers mois de sa gestation, son imagination frileuse a fui nos climats hyperboréens, et elle s'en est allée dans le jardin du Luxembourg ou sous les maronniers des Tuileries parfaire sa création. Nous ne savons pas s'il faut de tant de soins féliciter M. Chapman. Pourquoi le soleil canadien, qui brille si clair sur les neiges blanches et poudreuses, ne conviendrait-il pas mieux à l'épanouissement des oeuvres de chez nous?

Mais la France n'a pas laissé de bien récompenser ce grand dérangement du poète, et le zèle très louable et la grâce harmonieuse avec lesquels il a chanté ses « aspirations »; et nous avons applaudi sincèrement quand l'Académie a déposé sur le front du lauréat cette couronne symbolique, dont les rameaux souples et verdoyants s'étaient tant de fois entrelacés dans les rêves du barde canadien.

(1) *Les Aspirations*, poésies canadiennes, par W. Chapman, Paris, 1904.

C'est d'ailleurs une piété toute filiale qui a inspiré le dessein et les démarches de M. Chapman, et qui l'a fait dédier à ses deux mères, à celle qui dort au cimetière sous « le sol que mai parfume », et à la France qui se souvient, l'oeuvre qu'il avait si laborieusement préparée.

M. Chapman aime la France. Et il convient de l'en remercier à une heure où un trop grand nombre des nôtres ne savent plus apercevoir que le mal que fait à notre ancienne mère patrie l'intolérance d'une politique antireligieuse et antinationale; à une heure où parmi nous des esprits, dont le regard ne porte pas au delà du moment présent, verraient sans peine se rompre toutes relations intellectuelles ou cordiales avec cette France qu'il faut toujours aimer pourtant, à laquelle il faudra toujours nous attacher par l'esprit et par le coeur si nous voulons rester sur ce continent les missionnaires de l'idéal traditionnel, si nous ne voulons pas nous laisser absorber tout à fait par les influences étrangères qui se substitueraient bien vite à l'influence française: influences américaines, trop exclusivement utilitaires, qui déjà sont en train de déformer notre âme canadienne. C'est ignorer la France ou ne la connaître que par les dépêches des journaux, que de ne pas vouloir comprendre tout ce qu'il y a encore d'éminemment fécond et sain dans sa littérature, dans ses arts, et même dans sa foi religieuse. Et ce serait compromettre le développement de notre formation intellectuelle, pour laquelle nous sommes encore trop peu outillés, que de supprimer les contacts que notre esprit doit prendre avec l'esprit français. Et ce serait volontairement laisser encore se refroidir notre coeur, aujourd'hui si incliné vers l'égoïsme, que de ne vouloir pas le faire reposer souvent sur le coeur même de la vraie France. M. Chapman l'a dit en vers plus significatifs que cohérents:

La France! C'est pour nous la mamelle féconde
 Où, dans sa soif sans fin, boit la lèvre du monde;
 L'oeil qui dans les brouillards du temps voit tout venir,
 Le bras qui guide au port la nef de l'avenir,
 Le doigt qui fait tourner les feuillets du grand livre
 Où, cherchant l'idéal, l'esprit humain s'enivre. (1)

Ailleurs, le poète s'est plu à représenter la France comme un grand navire qui accomplit sur les eaux sa course hardie, et qui porte vers tous les rivages l'évangile de la plus merveilleuse civilisation⁽²⁾.

La France est un vaisseau qui porte la science,
 La gloire, la raison, le droit, l'équité,
 Qui, chargé pour le ciel des plus riches offrandes,
 Tendait à l'idéal ses voiles toutes grandes,
 Marche vers la justice et vers la vérité.

.....

Tous les reflets du Pinde, ode, drame, épopée,
 Tous les éclairs de l'âme et tous ceux de l'épée
 Se mêlent sur son pont aux rayons printaniers.
 Il abrite en ses flancs le bien, le beau, l'utile,
 Et le souffle des chants d'Homère et de Virgile
 Caresse ses haubans et gonfle ses huniers.

Sur cette onde où parfois plus d'un peuple chavire,
 Nul ouragan ne peut renverser ce navire,
 Et lorsque ses couleurs ne sont plus qu'un lambeau,
 Quand ses mâts sont rompus et ses vergues brisées,
 C'est qu'il doit aussitôt sur des eaux apaisées
 Apparaître plus fort, plus brillant et plus beau.

Le vaste voilier suit un vaste itinéraire;
 Et que le vent lui soit favorable ou contraire,
 Il traverse sans fin l'espace illimité.
 Il est à tous les yeux la joie et l'espérance,
 Il est le fier essor, il est l'élan immense
 Du progrès souverain et de la liberté.

Dans cette France que célèbre le poète, il est un pays,

(1) *La Mère et l'Enfant*, page 40.

(2) *Navis patriae*, pp. 148 - 155.

un coin de terre que nous aimons par-dessus tout. C'est de cette terre que fut un jour apporté chez nous le rameau qui fleurit maintenant en plein sol canadien. M. Chapman a consacré à la Bretagne l'un des rares sonnets qu'il y ait dans son recueil; et il y a bien dit son attachement aux falaises et aux landes du «vieux pays de l'Armor⁽¹⁾».

Je n'ai jamais foulé tes falaises hautes,
Je n'ai pas vu tes pins verser leurs larmes d'or,
Je n'ai pas vu tes nefs balancer leurs antennes,
Pourtant, je te chéris, vieux pays de l'Armor.

Je t'aime d'un amour fort comme tes grands chênes,
Vers lesquels bien souvent mon cœur prend son essor,
Car sur nos bords, vois-tu, nous conservons encore
Le sang pur qui toujours gonfla si bien tes veines.

Oui, je t'adore avec tous tes vieux souvenirs,
Tes bruyères, tes joncs, ton granit, tes menhirs,
Ton rivage farouche et peuplé de légendes.

Et lorsque Floréal revient tout embaumer,
Dans la brise de l'est, je crois, le soir, humer
Comme un vague parfum qui viendrait de tes landes.

Parmi tous les liens qui attachent nos âmes et notre vie à l'âme et à la vie françaises, il en est un qui est infrangible et que nous ne laisserons jamais briser: c'est celui du doux parler des ancêtres.

Un jour, d'âpres marins, vénérés parmi nous,
L'apportèrent du sol des menhirs et des landes,
Et nos mères nous ont bercés sur leurs genoux
Aux vieux refrains dolents des ballades normandes. (2)

M. Chapman a essayé de chanter lui aussi la beauté, l'harmonie, la grâce de cette langue que nous parlons. Tout son livre, d'ailleurs, a été fait pour la glorifier. Et si M. Chapman, qui réussit rarement à composer une

(1) *A la Bretagne*, p. 65.

(2) *Notre Langue*, p. 61.

pièce où l'on n'aperçoit de nombreuses faiblesses, n'a pas toujours marqué en des vers suffisamment souples son culte pour la langue qu'il écrit et qu'il parle, il a défini parfois avec un rare bonheur d'expression les qualités essentielles du parler français.

Notre langue naquit aux lèvres des Gaulois.
 Ses mots sont caressants, ses règles sont sévères,
 Et, faite pour chanter les gloires d'autrefois,
 Elle a puisé son souffle aux refrains des trouvères.

Elle a le charme exquis du timbre des Latins,
 Le séduisant brio du parler des Hellènes,
 Le chaud rayonnement des émaux florentins,
 Le diaphane et frais poli des porcelaines.

Elle a le son moelleux du luth éolien,
 Le doux babil du vent dans les blés et les seigles,
 La clarté de l'azur, l'éclair olympien,
 Les soupirs du ramier, l'envergure des aigles.

Elle chante partout pour louer Jéhova,
 Et, dissipant la nuit où l'erreur se dérobe,
 Elle est la messagère immortelle qui va
 Porter de la lumière aux limites du globe.

C'est cette langue que nous parlons et voulons conserver avec un soin jaloux. C'est avec son « doux babil » que nos pères ont chanté les refrains que nous gardons à nos lèvres.

Ils ont, ces vieux refrains, dans leur rusticité,
 Comme un vague parfum des pins de l'Armorique.

.....
 Nous devons les savoir, parce que leurs couplets,
 Où vibre incessamment une note sereine,
 Sont comme les anneaux de l'infrangible chaîne
 Qui, malgré l'Océan, doit lier à jamais
 Notre jeune patrie à la patrie ancienne. (1)

C'est donc le patriotisme le plus fervent qui anime et soutient le poète des *Aspirations*. La poésie, qui vit surtout

(1) A M. Ernest Gagnon, à l'occasion d'une réédition des *Chants populaires*, page 122.

du sentiment, s'accommode bien de ces enthousiasmes que nous mettent au coeur l'amour des choses du pays natal, et le rappel des grands et pieux souvenirs. M. Chapman a eu raison de s'exercer sur des sujets si féconds. Mais parce que pour nous Canadiens français, le patriotisme consiste à aimer le Canada plus encore que la France, M. Chapman a écrit de nombreuses strophes pour célébrer quelques-uns des grands événements de notre histoire.

Sur la découverte même du Canada, il compose l'un des plus longs poèmes de son recueil. *Terre!* est un fragment d'épopée, où se donne libre carrière l'imagination du poète, et où, d'ailleurs, celle-ci s'élève et s'abaisse d'un vol très inégal⁽¹⁾. Cartier erre sur les grèves de Saint-Malo, et il prête l'oreille aux rumeurs de découvertes fameuses que lui apportent les flots de la mer. Et toutes ces rumeurs.

.....qui couraient dans les brises
Eveillaient chez Cartier de nobles convoitises;
Et cet homme, amoureux du large flot grondant,
Tenant son oeil pensif fixé sur l'Occident,

Brûlait de s'éloigner de la vieille Armorique.
Afin d'aller porter à la vierge Amérique
Resplendissant au fond de sa pensée en feu,
Le drapeau de la France et l'étendard de Dieu.

Un jour, enfin, pour réaliser son rêve, et pour être utile à son roi, Cartier s'embarque et vogue vers cette prestigieuse Amérique. Avant de partir il est allé s'agenouiller avec ses compagnons d'aventure dans la vieille cathédrale de Saint-Malo. L'*Emérillon*, la *Grande-Hermine* et le *Courlieu* s'en vont maintenant sur la haute mer.

Et si quelqu'un, le soir de ce départ béni,
Se fût attardé, l'oeil plongé dans l'infini,
Au bord de l'Océan qui réprimait ses vagues,
Il aurait entendu vibrer les lambeaux vagues
D'un vieil Ave dolent que la brise de mai
Apportait, par moments, du lointain embrumé,
Où Cartier, entraîné vers des plages nouvelles,
Venait de disparaître avec ses caravelles.

(1) *Terre!* pp. 20 - 32.

Les rudes matelots de Cartier luttent contre les fureurs
de l'océan qui se déchaîne, jusqu'à ce que

....muselant ses flots écumeux et mordants,
Etouffant par degrés leur râlement farouche,
La mer languissamment retomba sur sa couche
Où semblaient brasiller des volutes de feu;
Et le ciel, un matin, brusquement se fit bleu.

La vigie fait entendre enfin le cri tant espéré: Terre!
Terre!

Et la terre monta dans la sérénité
De l'espace inondé des rayons de l'été,
Dessinant des forêts et des grèves d'opale
Pleines d'une fraîcheur suave et virginale.
Et quand le couchant d'or sombra dans l'Océan,

Lent, calme et solennel, un cantique géant
Annonçait aux échos du Canada sauvage,
Que des braves venaient de fouler son rivage,
Apportant avec eux—signe de liberté—
L'étendard de la France et de la Chrétienté.

Rien n'est plus difficile à enfermer dans une poésie neuve et originale que le sentiment patriotique. Et c'est sans doute parce que nul thème n'a été plus souvent commenté par les poètes. Il faut donc, pour renouveler ces sujets où se complaît une âme éprise des grandes oeuvres de l'histoire nationale, le don rare d'une émotion intense, et aussi cette aptitude non moins précieuse d'un esprit qui sait déduire des événements et des choses des conclusions et des leçons toujours nouvelles. La poésie ne s'alimente pas seulement aux sources de la sensibilité et de l'imagination; il sera toujours fort utile à un poète qui s'exerce à voler vers les sommets de l'histoire, d'emporter en ses élans hardis une âme habituée aux méditations du philosophe, affinée par une culture intense et capable de fortes conceptions. M. Chapman réalise sans doute quelquefois ces conditions essentielles d'une grande et belle poésie, mais ce qui domine dans

ses chants qui sont consacrés à quelques-uns des épisodes de notre vie historique, c'est un sentiment plutôt délicat que profond des réalités, et c'est une imagination qui se joue surtout à la surface même des choses. Il manque de substance et d'idées.

Il racontera, par exemple, avec un visible attendrissement l'héroïque exploit des *invincibles* de Sorel⁽¹⁾, mais souvent, pendant ce long poème consacré à des braves, le sentiment et l'imagination, qui ne s'enfoncent ni ne s'élèvent profondément, sont impuissants à pénétrer les vers d'un souffle suffisant, et la prose traîne alors à travers les strophes les débris ternes de sa phraséologie.

A l'occasion du vingt-quatre juin⁽²⁾, M. Chapman fait une large revue du passé. C'est toute notre histoire qui vient se concentrer ou se distribuer dans ces pages; et le poète y dessine les mouvements essentiels de notre vie nationale: le premier jour de notre existence, et ceux-là, pleins d'alarmes, qui ont suivi; la lutte pour la vie, et la guerre contre l'Anglais:

Cent ans le sang rougit coteaux, vallons et plaines,
Cent ans on vit, au bord de nos ondes sereines
Le noble acharnement de l'aigle et du lion,
Et Monongahéla, Carillon, Sainte-Foye,
Sont des noms dont l'éclat superbement flamboie
À la voûte d'azur de notre Panthéon.

Mais le nombre devait écraser la vaillance,
Et nos remparts croulants subirent l'insolence
Des drapeaux arborés par la main des vainqueurs.
Lévis avait en vain montré tous les courages,
Et le vieux drapeau blanc disparut de nos plages,
Emportant dans ses plis des lambeaux de nos coeurs.

Après la défaite et la cession, M. Chapman rappelle les combats pour la justice et le droit méconnus, puis enfin l'union des esprits dans une commune liberté. Mais

(1) *Les Invincibles* pp. 42 - 60.

(2) *Le vingt-quatre juin*, pp. 86 - 94.

ici encore le verbe du poète a des sonorités qui s'enflent d'un enthousiasme insuffisamment soutenu, et il a des accents qui sont trop évidemment empruntés à la rhétorique usée de nos orateurs du vingt-quatre juin.

Cependant, M. Chapman se lasse difficilement de célébrer son pays, son sang et sa race: et soit qu'il raconte la dispersion des Acadiens⁽¹⁾, voués à la ruine, entassés pêle-mêle.

Dans les cercueils géants balancés sur les eaux,

soit qu'il dise son hommage aux Canadiens⁽²⁾ qui ont porté par delà la frontière leur activité, leurs ambitions et leur fidélité au parler des ancêtres, frères exilés qu'il compare à des oiseaux envolés qui

Gardent sous d'autres cieux leur suave ramage,
Savent se rappeler l'arbre au mouvant ombrage
Qui berça le doux nid abritant leurs amours,

il exécute sur tous ces thèmes des variations inégales.

Au surplus, le patriotisme de M. Chapman s'attache à chanter encore et à peindre de bonnes couleurs les choses de la vie canadienne. Et il y réussit mieux. Il lui est alors plus facile d'être lui-même et vraiment original que lorsqu'il s'escrime sur des canevas de discours dont la matière a été mille fois reprise et remaniée. La vision immédiate et le contact même de choses éveillent nécessairement dans la sensibilité du poète des émotions plus fraîches et plus personnelles. Aussi bien, M. Chapman a-t-il trouvé parfois des strophes toutes pleines d'impressions nouvelles et de pensées gracieuses pour décrire nos plaisirs d'hiver, le carnaval, les palais de

(1) *A M. le sénateur Pascal Poirier*, pp. 95 - 105.

(2) *Aux Canadiens des Etat-Unis*, pp. 105 - 109.

glace, la chasse dans la forêt, la sucrerie et la descente en radeau de nos coureurs de bois.

Lisez, par exemple, ces jolis vers à travers lesquels brille et s'illumine *le palais de glace*⁽¹⁾:

L'édifice a des tons d'agate ciselée,
Il se rit des assauts que lui livre le vent;
Il nargue le soleil, et nulle giboulée
Ne ternit son éclat radieux et mouvant.

Le givre à ses flancs met de folles dentelures;
L'aurore de rubis étoile son cristal,
Et lorsque le couchant rougit ses crénelures,
On dirait le château d'un conte oriental.

Puis, la nuit, sous le feu des lampes électriques,
Le monument se change en un fort de vermeil
Dont chaque meurtrière—explosions féériques—
Lancerait à l'éther des bribes de soleil.

Et ces strophes où défilent, pendant le carnaval⁽²⁾, la troupe joyeuse et pittoresque des raquetteurs et des curieux:

De souples raquetteurs, chantant à gorge pleine,
Passent deux à deux, fiers comme des fantassins,
Portant des justaucorps, des ceintures de laine,
Des bonnets phrygiens, de légers mocassins;
En folle ribandelle ils volent vers la plaine,
Criblés par les éclairs de beaux yeux assassins.

.....
En gentils capuchons, des essaims de brunettes
Papillonnent partout comme de gais lutins;
A travers le bruit clair des grelots, des clochettes,
On entend leurs caquets et leurs rires mutins
Comme le gazouillis enivrant des fauvettes
Parmi les trémolos des ruisseaux argentins.

Le spectacle très mouvementé des coureurs de bois franchissant sur un énorme et lourd radeau le « saut » des rapides est assez vivement replacé sous nos yeux⁽³⁾.

(1) *Le Palais de Glace*, pp. 236 - 237.

(2) *Le Carnaval*, pp. 229 - 235.

(3) *Le Radeau*, pp. 213 - 219.

Ces « trente voyageurs montés sur la cage ».

.....sont des descendants d'une race choisie
 Qu'enivraient les combats, l'art et la poésie;
 Ils sont les descendants des vieux coureurs de bois
 Dont Aimard et Cooper ont redit les exploits....
 Ils aiment à chanter, et leur chanson naïve
 Rythme le mouvement de la rame massive.

Et c'est pendant qu'ils chantent à la Vierge, que le
 radeau s'engage dans les rapides :

Guetté par les brisants, poursuivi par la houle,
 Gémissant sous l'effort vertigineux des flots,
 D'où montent à la fois des rires, des sanglots,
 Le radeau fuit toujours sur les eaux effrénées,
 Se dressant au sommet des vagues déchaînées,
 Ou plongeant brusquement dans des remous sans fond.

.....
 Et les fiers voyageurs, en proie à la colère
 De la vague qui hurle autour du lourd radeau
 Et les couvre parfois d'une avalanche d'eau,
 Debout, l'oeil en éveil, comme cloués aux rames,
 Le visage cinglé par le grand fouet des lames,
 Cuident, sans tressaillir sur le gouffre qui bout,
 A travers les écueils qui se dressent partout,
 La flottante forêt qu'emporte le rapide....

M. Chapman n'a pu décrire avec autant de facile en-
 train la course un peu embarrassée du chasseur qui pour-
 suit l'original de nos forêts⁽¹⁾, et les scènes pourtant si
 caractéristiques de la sucrerie⁽²⁾. Mais, d'autre part, il
 a mieux chanté l'érable canadien⁽³⁾.

Il est plein de sève et de force,
 L'ouragan ne peut le ployer;
 Pourtant les fibres de son torse
 Sont aussi souples que l'acier.

.....
 Son feuillage, à la mi-septembre,
 Au souffle du vent boréal,
 Se couvrant d'or, de pourpre et d'ambre,
 Brille comme un manteau royal.

(1) *La Chasse d'hiver*, pp. 220 - 224.

(2) *La Sucrerie*, pp. 250 - 260.

(3) *L'Érable*, pp. 243 - 249.

En avril, le paysan perce
 Son flanc qu'amollit le dégel:
 Par sa blessure l'arbre verse,
 Tout le mois, des larmes de miel.

.....

Il est bon autant que robuste.
 Il berce au vent le nid moelleux,
 Et dépouille sa tête auguste
 Pour couvrir le gazon frileux.

.....

Après avoir nargué les trombes,
 Il se laisse mettre en morceaux,
 Afin qu'on en fasse des tombes
 Ou qu'on en fasse des berceaux.

Et voici donc que l'on aperçoit ici un autre aspect du talent poétique de M. Chapman.

C'est le sentiment de la nature qui lui a dicté les meilleurs vers de ces couplets; et le poète laisse entendre déjà suffisamment comme il sait entrer dans le mystère des choses infiniment subtiles et cachées que les spectacles des bois, des champs et des cieux révèlent aux âmes attentives à les bien regarder. Déjà, dans les *Québécoises*, que M. Chapman publiait, il y a trente ans, et qui furent ses premiers essais en vers, l'auteur s'était plu à chanter les soirs de mai, les nuits de juin, les crépuscules, les rayons de soleil, et le printemps; les *Feuilles d'érable*, qui suivirent, disent elles-mêmes comme le poète s'attache au symbolisme que l'on peut dégager des choses de la nature. Et dans les *Aspirations*, il ne pouvait manquer de reprendre ces thèmes inépuisables, et de s'abandonner avec ivresse à l'émotion douce et pénétrante que fait naître en l'âme des artistes la vision des grandes merveilles dont Dieu a décoré notre univers.

Or, il y a deux façons de célébrer la nature: la première consiste à décrire ses beautés, et à mettre en strophes toutes ses couleurs et tous ses parfums; l'autre, celle-là qui convient surtout aux âmes lamartiniennes, recherche plutôt entre les spectacles extérieurs et les états de

l'âme du poète les secrètes et merveilleuses relations qu'il peut y avoir. Il est rare, d'ailleurs, que ces deux manières ne se retrouvent et ne se confondent dans le même artiste. M. Chapman lui-même passe volontiers de la vision à la méditation, et après être sorti de sa conscience pour regarder au dehors, il s'y enferme ensuite pour entendre au fond de l'âme les voix mystérieuses qu'y éveillent les choses. Voyez, par exemple, comme le printemps lui fait regretter ses vingt ans disparus⁽¹⁾;

La sève à jets pressés dans les rameaux bouillonne;
La mousse au bois déroule à longs plis son satin;
Sur le trèfle odorant l'abeille d'or bourdonne;
Sur les roses s'abat le papillon mutin;
Et parmi les ajoncs la source qui rayonne
Berce les nids rêveurs d'un murmure argentin.
.....

Et l'on respire un vent doux comme l'ambroisie;
Dans la nuit l'horizon garde un reflet du jour;
Chaque être librement poursuit sa fantaisie,
L'enfant sous le bosquet, le bouvreuil sur la tour;
Et les bois et les prés, où chacun s'extasie,
Débordent de gaieté, de verdure et d'amour.
La nature a repris sa beauté, sa jeunesse;
Partout c'est un réveil qui vient tout redorer,
Partout c'est un rayon qui réchauffe et caresse,
C'est un luth que la main des zéphyrs fait vibrer...
Mais cependant, malgré tant d'éclat, tant d'ivresse,
Je ne revois jamais le printemps sans pleurer....

C'est la même ivresse mêlée de mélancolie, c'est le même jeu de lumière et d'ombres que l'on retrouve dans *les Rayons de novembre*⁽²⁾. Qui ne s'est senti réjoui et rajeuni pour quelques heures quand à travers les brumes de l'automne et de la vie passent quelques tardives et chaudes caresses du soleil? et à qui alors n'a-t-il pas semblé qu'en lui et autour de lui renaissait un fugitif printemps?

(1) *Renouveau*, p. 260.

(2) *Les Rayons de novembre*, pp. 298 - 300.

Mais parfois le soleil, déchirant les brouillards,
Verse des lueurs d'or sur les eaux et les chaumes....
Et nous croyons ouïr les oiseaux babillards,
Nous respirons partout de sauvages aromes.
.....

Ainsi que la saison des fleurs et des amours,
Se sont évanouis mes rêves de jeunesse;
Un nuage a passé tout à coup sur mes jours,
Dérobant un soleil qui me versait l'ivresse.

Cependant quelquefois à travers mon ciel noir,
Un reflet radieux glisse à mon front morose...
Alors, dans le passé lumineux je crois voir
De mes bonheurs enfuis flotter l'image rose.

Quelquefois il arrive que le poète, s'effaçant lui-même et dissimulant toute émotion personnelle, substitue à ses propres impressions celles d'un personnage qu'il met en scène. Ce qui n'est, d'ailleurs, qu'une façon très adroite de nous donner encore du lyrisme subjectif. Et c'est justement dans l'âme du laboureur que M. Chapman a le mieux réussi à transposer la sienne.

Au pied d'un coteau vert noyé dans les rayons,
Les yeux toujours fixés sur la glèbe si chère,
Grisé du lourd parfum qu'exhale la jachère,
Avec calme et lenteur il trace son sillon.

Et, rêveur, quelquefois il ébauche un sourire:
Son oreille déjà croit entendre bruire
Une mer d'épis d'or sous un soleil de feu.

Il s'imagine voir le blé gonfler sa grange:
Il songe que ses pas sont comptés par un ange,
Et que le laboureur collabore avec Dieu. (1)

Ces pièces de vers où le sentiment est vif, bien ramassé et délicatement exprimé, sont peu nombreuses dans le livre de M. Chapman. Le poète, quand il est en face de la nature, s'efforce plutôt de peindre et de décrire; à moins encore qu'il ne se serve des choses com-

(1) *Le Laboureur*, p. 271.

me de prétextes à développer un lieu commun de rhétorique ou de philosophie.

Ainsi, M. Chapman a essayé de fixer dans ses strophes les mouvements splendeurs de nos aurores boréales⁽¹⁾. Il y a bien réussi, et c'est un rare et précieux mérite; et n'étaient huit ou dix vers qui sont un peu faibles, il aurait écrit sur ce thème bien canadien l'un de ses meilleurs poèmes. Après avoir tracé le large cadre, et solennel, des froides nuits d'hiver qui enveloppent la sérénade féérique des *marionnettes*, il fait monter dans le ciel tranquille l'aurore vive et changeante:

Tout à coup, vers le nord, du vaste horizon pur
Une rose lueur émerge dans l'azur,
Et, fluide clavier dont les étranges touches
Battent de l'aile ainsi que des oiseaux farouches,
Eparpillant partout des diamants dans l'air,
Elle envahit le vague océan de l'éther.
Aussitôt ce clavier, zébré d'or et d'agate,
Se change en un rideau dont la blancheur éclate,
Dont les replis moelleux, aussi prompts que l'éclair,
Ondulent follement sur le firmament clair.
Quel est ce voile étrange, ou plutôt ce prodige?

C'est le panorama que l'esprit du vertige
Déroule à l'infini de la mer et des cieux.
Sous le souffle effréné d'un vent mystérieux,
Dans un écroulement d'ombres et de lumières,
Le voile se déchire, et de larges rivières
De perles et d'onyx roulent dans le ciel bleu.

.....
Le voile en un clin d'oeil se reforme plus beau,
Lové comme un serpent, flottant comme un drapeau.
Plus rapide cent fois qu'un jet pyrotechnique,
Il fait en pétillant un sabbat fantastique,
Et met en mouvement des milliers de soleils
A travers des brouillards transparents et vermeils
Comme cristallisés dans la plaine éthérée.
Quelquefois on dirait une écharpe nacrée
Qu'un groupe de houris secourait en volant
Dans l'incommensurable espace étincelant;
Tantôt on le prendrait pour le réseau de toiles
Que Prométhée étend pour saisir les étoiles,
Ou pour le tablier sans bornes dans lequel
Les anges vanneraient les roses du ciel.

(2) *L'Aurore boréale*, pp. 225 - 228.

Il y a dans ces vers des combinaisons de mots et d'images, et souvent une harmonie qui s'ajustent à la mobile et splendide réalité. On voudrait qu'une vision aussi nette des choses, et une pareille précision dans le mouvement et les couleurs se puissent retrouver dans la description de la cataracte de *Niagara*⁽¹⁾.

Certes, il n'est pas facile de reconstituer avec des mots et des phrases le puissant spectacle qui fait accourir les touristes des deux mondes. Mermet, le poète soldat du régiment de Watteville, qui avait campé près de la cataracte, essaya le premier, en 1814, de décrire

..... la scène sublime
Où la grandeur de Dieu se peint dans un abîme,

et il s'attacha surtout à dessiner par le menu toutes les lignes et tous les mouvements, et tous les tableaux variés que l'on peut apercevoir dans le déploiement gigantesque des torrents, et il réussit souvent avec une suffisante souplesse et une grâce facile. M. Chapman a mieux aimé tantôt se servir de comparaisons un peu banales, et tantôt disserter vaguement sur la course éternelle des eaux tumultueuses. Cependant, ici encore, il a retrouvé sur sa palette quelques-unes des couleurs qui convenaient au spectacle:

La chute a la blancheur du lait et de la neige.
Cependant le soleil, le grand soleil de Dieu,
Quand il y met l'éclat de son regard de feu,
Souvent la transfigure et la métamorphose;
Quelquefois il la change en une toile rose,
Quelquefois il en fait une écharpe d'émail
Qu'il étoile d'argent, de saphir, de corail,
Et sa flamme, en perçant cette fluide écharpe,
Brille comme à travers les cordes d'une harpe.

La nature porte les âmes à Dieu. Elle éveille le sentiment de l'infini, et elle suggère à l'esprit les religieuses pensées. C'est assurément ce rapport inévitable qui a

(1) *Le Niagara*, pp. 208 - 212.

suggéré à M. Chapman quelques strophes où se mêlent la piété et la poésie, les fleurs du printemps et les parfums d'encensoirs. Nous ne pouvons que signaler en passant quelques-unes de ces pièces où se montre et s'épanouit l'âme chrétienne du poète. *La grande Nuit, Le Missionnaire, Les deux Drapeaux, Sur un Tableau de Lauenstein*: cette dernière consacrée à la Vierge qui tourne le fuseau près de son enfant endormi, est toute pleine de grâce et de fraîcheur. Et puisque M. Chapman a si bien traité ce thème évangélique, pourquoi a-t-il mis en vers la légende, assez grotesque, de Jésus qui change en ours deux petits enfants, victimes de l'impiété de leur mère? L'Évangile est si fécond en sujets admirables et variés où peut s'exercer l'inspiration du poète! Et il y a dans la vie de Jésus tant de pardons et de pitié qu'on ne voit pas bien pourquoi la légende lui voudrait prêter ses vengeances.

Il y a donc dans l'oeuvre dernière de M. Chapman des beautés réelles et harmonieuses, et comme un plus large essor de son talent d'artiste. Et ce sont ces élans de l'âme et ces trouvailles de l'imagination poétique qui ont valu aux *Aspirations* de si précieuses louanges.

Fallait-il pour cela s'abstenir de voir et de signaler dans cette oeuvre les imperfections inévitables qui s'attachent à toute oeuvre humaine? Evidemment nul ne le croit, et M. Chapman tout le premier, lui qui un jour a si vigoureusement et un peu cruellement manié le scalpel de la critique, ne le saurait penser. N'a-t-il pas écrit que « la critique est nécessaire au développement des lettres comme le soleil l'est à la croissance des végétaux⁽¹⁾ »?

Qu'il y ait des imperfections, et même de trop graves défauts dans le recueil de M. Chapman, nul ne s'en peut étonner; et il ne pourrait être qu'utile d'essayer d'en préciser davantage la nature.

Et d'abord l'on remarque dans la poésie de M. Chapman ce manque de continuité dans l'inspiration, qui est

(1) *Le Lauréat*, Introduction, VII.

un mal commun, d'ailleurs, à la plupart de nos poètes, et qui chez eux souvent ne diffère que par sa gravité ou son intensité. L'inspiration n'est pas continue chez M. Chapman: et par là nous voulons faire entendre que ses poésies, et que souvent ses meilleures poésies sont très inégales, laissent apercevoir des vides dans la pensée elle-même, ou dans l'expression poétique de la pensée. C'est, quelquefois, lorsque dans un vol de large envergure le poète nous a emportés vers un sommet de l'art, qu'une sorte de fatigue ou d'épuisement le fait tout à coup s'abattre vers la plaine, où l'aigle vient traîner son aile encore toute frémissante. Et nos yeux éblouis de lumière se résignent mal à ne plus apercevoir que le terre à terre des prosaïques réalités.

D'où vient chez le poète cette inconstance de l'inspiration? Et serait-ce mal en définir la cause que de l'attribuer d'abord à une sensibilité qui n'est pas assez profonde? Il faut au poète le don singulier et surabondant d'être ému. Certes, M. Chapman est pourvu d'une âme sensible et délicate: et ce que nous avons cité de ses vers suffit à le démontrer. Mais cette sensibilité ne descend peut-être pas assez dans les profondeurs de sa conscience; et ne peut-on pas observer qu'elle tend plutôt sans cesse à monter au cerveau? L'émotion, chez M. Chapman, est raisonnable; elle est très raisonnable, et souvent elle l'est trop, puisqu'elle paraît être alors une tension d'esprit plutôt qu'une vibration de la sensibilité. Et il se fait donc qu'il y a dans certaines strophes du poète je ne sais quoi de factice qui vous laisse froids ou indifférents.

C'est vers l'imagination surtout que se réfugie souvent, chez M. Chapman, non plus le don mais l'art d'être ému. L'imagination est une grande puissance chez ceux qu'a touchés l'aile de la poésie. Elle continue parfois, chez les poètes devenus vieux, cette jeunesse et cette fraîcheur d'impression que d'ordinaire procurent seuls les premiers contacts de la vie. Et si M. Chapman confie à son imagination le soin d'entretenir et de nourrir

en lui de fortes émotions, c'est qu'en effet cette faculté lui est une force précieuse et secourable. Et si elle ne lui suffit pas toujours à alimenter les délicates et subtiles sensations, elle fournit du moins au poète les comparaisons, les images les plus gracieuses. N'est-ce pas elle qui a trouvé que les grands lacs d'Amérique,

Les lacs qui sommeillaient dans les déserts sans bornes,
Semblaient dans leur grandeur et leur rayonnement
D'énormes pans d'azur tombés du firmament. (1)

et n'est-ce pas elle qui fait dire, par le poète, à une femme pour qui la littérature n'est qu'un apostolat:

Tu portes, Madeleine, un vase de grand prix,
Et, souriant avec amour à ton pays,
Tu baignes son front nu du parfum de l'idée;
De ton grand cœur penché tu fais couler sans fin
A nos foyers ravis le flot de l'art divin. (2)

Mais cette imagination elle-même se trouble parfois, et elle fait passer sous le regard du poète, et dans ses vers, des formes, des dessins, des comparaisons que le bon goût ne saurait toujours approuver. Par quels étranges procédés, par exemple,

Franklin et Fulton ont pris de la sueur
Au front des parias, l'on changée en vapeur,
Et ont fait un géant, dont les mains, toujours pleines,
Sur les flots, dans les champs, sur les monts, dans les
[plaines
Dans les hameaux étroits, dans les cités sans fin,
Laissent constamment choir du travail et du pain. (3)

Et de quelle espèce est donc cet Esprit des bois⁽⁴⁾ que fait disparaître du Canada découvert la civilisation nouvelle. Il a sans doute la forme d'un oiseau puisqu'il a

(1) *La Liberté éclairant le monde*, p. 10.

(2) *A Madeleine*, p. 342.

(3) *La Liberté éclairant le monde*, p. 10.

(4) *Luce sub ipsa*, p. 35.

des plumes et des ailes; mais alors pourquoi habite-t-il les antres, et pourquoi cette écume à la bouche, et comment étend-il ses bras crispés vers la croix?

L'imagination de M. Chapman ne crée donc pas toujours avec une égale et féconde puissance, et c'est une autre raison qui explique chez le poète la non continuité de l'inspiration.

Faut-il ajouter qu'il y a de ce défaut une troisième cause? M. Chapman est non seulement un poète, mais il est aussi un orateur; ou si vous le voulez, il a le tempéramment oratoire, ou si vous préférez encore, il aime à fréquenter les lieux communs de la rhétorique. La poésie de M. Chapman est éloquente, et souvent elle s'envole dans un large et beau mouvement où claironnent des voix de tribuns, où se dessinent des gestes de harangues. On sait d'ailleurs le voisinage de la poésie et de la rhétorique, et que les plus grands poètes ont été éloquents, Eschyle, Euripide, Corneille, Victor Hugo, et que les plus grands orateurs ont été lyriques, Eschine, Cicéron, Bossuet, Burke, O'Connell et Lacordaire.

Il est donc permis aux poètes de composer des discours en vers, comme il est permis aux orateurs de construire des odes en prose. Et il est aussi loisible aux uns et aux autres de fréquenter les lieux communs de la pensée, « depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent ». Mais la rhétorique est un art dangereux; et quand l'esprit n'est pas pourvu de très fertiles ressources, et ne sait pas suffisamment renouveler les vieux thèmes inévitables, il se laisse si facilement emporter au courant d'une phraséologie creuse et sonore! Et les oripeaux de l'éloquence couvrent si souvent le vide des déclamations!

M. Chapman échappe quelquefois à ces écueils, et son discours nous entraîne alors en un courant rapide et sûr. Mais, ici encore, il ne pouvait éviter le défaut de sa qualité, et il arrive trop souvent que son goût pour la rhétorique le fait s'épuiser en des efforts artificiels, et en des développements diffus où s'allonge, s'affaiblit, se perd

et se noie la pensée. C'est le propre de la pensée poétique d'être bien ramassée, condensée forte et jaillissante. M. Chapman l'oublie trop souvent surtout quand il s'applique à des sujets que sa méditation ne peut que laborieusement féconder. De là, dans un grand nombre de ses poésies, des longueurs et des strophes languissantes, où la prose se fourvoie dans les vers et les remplit de son verbiage facile. Et de là aussi peut-être ces constructions un peu lourdes, ces périodes qui se déploient en une série de propositions subordonnées où les participes présents, les *qui* et les *dont* réussissent mal à alléger le vers, et à lui donner de l'élan. Il y a, à ce propos, chez M. Chapman, un type trop uniforme de strophes où s'essouffle la voix du lecteur⁽¹⁾.

Si, enfin, nous ajoutons à ces observations que le vocabulaire de M. Chapman, généralement précis, juste, et bien classique, ne nous offre pas toujours la variété d'expressions que l'on souhaiterait voir, et nous laisse entendre trop souvent certaines formules banales qui chantent sans cesse à l'oreille du poète, nous aurons défini, avec une suffisante précision, croyons-nous, les plus graves imperfections dont peut être chargée la conscience de l'auteur des *Aspirations*.

Et l'on voit donc que si M. Chapman s'appliquait davantage à mettre sa sensibilité en plein contact avec les choses, et à rafraîchir et à rajeunir ses impressions; s'il ouvrait plus largement encore son imagination et sa conscience aux grands souffles qui passent dans son âme d'artiste; et s'il s'abstenait de violenter la muse quand elle lui refuse ses caresses, et s'il osait enfin tailler, couper et retrancher dans les longues pièces où s'étale souvent une rhétorique trop ingénue, il nous donnerait assurément les meilleurs recueils du monde. Si, pour parler autrement, M. Chapman avait condensé ses *Aspirations*

(1) Voir, par exemple: *A M. Andrew Carnegie*, p. 169; *A M. le sénateur Poirier*, 1^{re} strophe, p. 95.

dans un in-12 de deux cents pages, il aurait fait un livre plus maniable, à coup sûr, et plus portatif que le trop gros volume qui pèse certainement aux mains de ses lectrices, et il aurait aussi donné à la littérature canadienne une oeuvre plus forte, plus durable.

Mai 1906.

PAUL MORIN

LE PAON D'ÉMAIL⁽¹⁾

Le titre est rutilant, et les vers aussi. Ce livre de poèmes ciselés brille assurément de toutes les couleurs de l'émail, et le paon symbolique y déploie sur chaque page sa queue aux ocelles d'or et d'azur.

Marbres et Feuillages, Hellas, Epigrammes, Silves françaises, Le Reflet du Temps, tels sont les sous-titres qui groupent les pièces; et chaque groupe de pièces est un écrin de strophes très ouvrées, découpées en bijoux, sur lesquelles s'est lentement promené l'outil aigu du poète orfèvre.

Et ce livre est signé d'un nom canadien qui s'inscrit pour la première fois dans l'histoire de notre poésie. Et il faut que la dédicace de ce livre nous avertisse que l'auteur est de chez nous, car autrement nous aurions pu croire que le recueil est l'oeuvre d'un Parisien appliqué à rimer somptueusement, pour ne pas démeriter de ses maîtres Leconte de Lisle, Hérédia, Henri de Régnier, la comtesse Mathieu de Noailles. Car, il n'y a rien, dans les vers de M. Paul Morin, qui révèle son origine canadienne-française, qui indique une inspiration locale, une influence du milieu familial, social et régional: et c'est à dérouter tous ceux qui croient encore aux ingénieuses théories de Montesquieu et d'Hippolyte Taine.

Nous ne blâmerons pas M. Paul Morin d'avoir cherché ailleurs qu'au pays natal l'objet de sa poésie, et

(1) *Le Paon d'Email*, par Paul Morin, chez Lemerre, à Paris, 1911.

d'avoir peint ce que là-bas, en Europe où il a voyagé et étudié, ses yeux et son imagination ont aperçu. S'il est bon de *nationaliser* notre littérature, il ne faut pas le faire jusqu'au point de rétrécir à la ligne précise de nos horizons le champ visuel de l'esprit canadien. Tout ce qui est humain peut intéresser nos âmes canadiennes, et il est bien permis à nos poètes d'aller chercher hors des forêts vierges, des paysages laurentiens et des préoccupations spécifiquement nôtres, l'objet de leurs chants, pourvu... qu'ils y réussissent.

Or, M. Paul Morin y a suffisamment réussi. Et son livre le justifie d'être allé si loin... jusqu'aux pays grecs, et jusqu'aux siècles du paganisme mythologique. Et sans lui dire tout de suite ce que nous croyons qui manque à ses vers, et ce que l'on regrette qu'il n'y ait pas mis, nous déclarons très volontiers que son livre de poésie est une belle oeuvre d'art, unique encore dans notre littérature au point de vue de la sonorité verbale, plus finie peut-être en ses formes chatoyantes qu'aucune autre, et que *le Paon d'Email*, depuis l'aigrette fine, depuis

Son petit front étroit de beau serpent huppé,

jusqu'à la queue splendide, jusqu'à la traîne impériale, est un oiseau rare sur le Parnasse canadien. Mais nous ajouterons, sans métaphore, que ce recueil de vers est un livre trop parfait d'impressions grecques et de sensations païennes.

*

*

*

Au sens propre et physique du mot — et c'est le sens le plus restreint — M. Paul Morin est un « voyant ». Je veux dire qu'il a l'oeil vif, prime, observateur, curieux de détails, large ouvert, plein de lumière, où se fixent avec précision, et avec leurs couleurs les plus subtiles, les objets. Il voit les choses qui l'entourent, et celles que l'imagination lui suggère; il en reçoit une impression, quelquefois livresque, souvent personnelle; l'impression se mêle à la vision, l'affine, l'idéalise, la poétise, et lui

fait rendre une large part de ce qu'elle contient de joie sensible, de volupté artistique. Et le poète s'applique ensuite à fixer dans l'émail riche et multicolore des vers l'image aperçue; il veut que le lecteur éprouve en lisant ses strophes l'émotion, la sensation qui fut sienne, et si intense.

Il me semble que c'est à quoi se borne, ou à peu près, toute l'ambition du poète. Et certes, cette ambition suffit à faire paraître l'artiste. Ressentir par l'effet des choses, et jusqu'au plus profond de soi-même, l'action secrète, mystérieuse, enveloppante et pénétrante de la nature, c'est-à-dire des êtres sans vie, des « marbres et des feuillages », aussi bien que des êtres animés, vivant d'une vie imaginaire ou d'une vie réelle; rendre ensuite, et reproduire avec une grande vérité d'expression, par l'harmonie des mots, et le rythme des cadences, tout ce travail intérieur de la pensée et de la sensation, c'est évidemment être poète, faire oeuvre originale, et « créer » dans le sens conventionnel et littéraire du mot. Et M. Paul Morin a donc créé des formes brillantes d'images et de spectacles. Il a fait avec application son métier d'artiste.

Mais cet artiste, ce poète, cet impressionniste qui, sans se soucier de dominer les choses, vise avant et par-dessus tout à exprimer, à fidèlement traduire l'impression qu'elles ont en lui éveillée, qu'est-ce qu'il voit, qu'est-ce qu'il recherche, qu'est-ce qu'il décrit?

Ecoutez le ramage du Paon :

Mes vers, je vous ai faits sincères et sonores;
J'ai dit les jardins bleus sous le rose croissant,
Les dieux antiques, les centaures,

La douceur de l'Hellade et le bel Orient;
Et vous avez loué, dans mon coeur qui s'éveille,
La nature où, païen, bondissant, souriant,
Je cours de merveille en merveille.

.....
Pourquoi chanter l'amour, le doute, la douleur?
Le brûlant univers m'appelle et me caresse;
Vivre est pour moi le seul tourment ensorceleur. (1)

(1) *Le Paon Mourant*, pp. 118 - 119.

Vivre! Se sentir vivre, chercher en tout l'univers des causes de frissons, de joies sensibles, s'absorber dans l'exaltation délicieuse que procurent les spectacles de l'art et de la nature: voilà l'idéal du poète, et toute la portée morale de son oeuvre. Et l'on reconnaîtra sans peine que s'il y a là de quoi combler un artiste aussi dilettante que M. Morin, l'on n'y peut trouver de quoi satisfaire ceux qui cherchent dans les livres autre chose que le plaisir sensible de vivre.

* . *

Mais il faut louer, d'abord, dans l'auteur du *Paon d'Email*, le sens de la beauté physique, le don de voir et de peindre, et ce besoin d'eurythmie, qui sont les qualités essentielles de son talent. Et il faut louer en même temps la précision du trait, et la sobriété du dessin, et l'intensité de la couleur, qui montrent aux yeux du lecteur le paysage, le spectacle, l'objet.

Chez M. Morin, comme chez la plupart des descriptifs impressionnistes, la description se chargeant d'émotions se colore aussi, et pour cela, d'images nouvelles, littéraires, que le poète ajoute à la réalité. Mais l'image est chez lui discrète, indiquée seulement d'un coup de pinceau qui la fait briller sans qu'elle lasse et fatigue le regard.

...Dans ce jardin où les paons de Capri
De l'azur d'un coup d'aile
Mettent des reflets bleus.... (1)

Le gondolier allume et suspend son fanal
A l'éperon ouvré qu'argentera la vague.... (2)

La gondole fantasque
Emaille sur l'eau d'or une ombre de tarasque, (3)

Avec une égale discrétion le poète s'est risqué à décrire des effets de lune.

(1) *Le Poète*, p. 87.

(2) *Lagune*, p. 12.

(3) *Adieux à Venise*, p. 15.

Et d'abord, sur un vase, dans un jardin:

Vois, la lune s'émaille aux flancs polis d'une urne. (1)

Puis dans la forêt où sarabandent les lutins:

Soudain, un *clair argent nacre* la forêt brune (2)

Et, enfin, dans la chambre du poète:

La lune met à ma fenêtre
Son petit visage changeant,
La bibliothèque a l'air d'être
Pleine de *beaux livres d'argent*. (3)

Parfois le poète, en une langue toujours brève, ose
des métaphores plus hardies:

Le Seigneur Dieu voulut écrire une épopée:
Et la terre bondit des voiles du néant
Dans l'éther constellé d'or, vierge, enveloppée
Par la nue, et les *flancs incrustés d'océans*. (4)

Il poussera, enfin, jusqu'à l'extrême limite l'audace
de la comparaison. Je veux, dit-il, un jour de sagesse
trop humaine,

Mourir, fougueux encore de force adolescente,
D'avoir imprudemment fait éclater mon cœur
Sous la *sandale d'or* de l'heure éblouissante. (5)

On trouvera plus d'une fois que le poète recherche
trop l'image rare, imprévue, surprenante, inattendue. Et
ce désir de raffinement ou de nouveauté aboutit quel-
quefois à la préciosité et à la mièvrerie.

Combien pourtant le poète est-il encore vrai, et sin-
cère, quand il se contente de transporter en des vers

(1) p. 37.

(2) *Sarabande*, p. 102.

(3) *Lune*, p. 122.

(4) *Toi*, p. 139.

(5) *Sagesse*, p. 145.

pleins et harmonieux les choses elles-mêmes, et pour ainsi dire de photographier un paysage. *Les Moulins* sont, à ce point de vue, l'une des plus jolies pièces du recueil.

Vieux moulin de Haarlem qui dans le canal sombre
 Burines le contour immense de ton ombre,
 Moulin lilas de Delft, moulin gris d'Amersfoort,
 Qui ne vas pas trop vite et ne va pas trop fort;
 Moulin au meunier roux assis devant la porte,
 Silencieusement, tu calques dans l'eau morte
 Ton aile où traîne encore un peu de brouillard blond....
 Sachant bien que tantôt, folle, grotesque, grêle,
 Avec un grincement de potiche qu'on fêle,
 Elle s'emportera dans un bleu tourbillon! (1)

Ce qui vaut mieux, peut-être, que ces traits rapides, isolés, évocateurs d'images fugitives, ce qui en tout cas les surpasse par l'impression plus prolongée et plus profonde qui en reste, ce sont les tableaux où le poète peint avec application soutenue, et avec un grand souci de la réalité, certains paysages, certaines scènes, et l'on pourrait dire, certains états de civilisation. M. Morin a eu la témérité d'écrire, lui aussi, sans avoir vu, ses *Orientales*. C'est parfois un peu livresque; c'est souvent assez expressif. Lisez, par exemple, ces turqueries intitulées: *Stamboul* et *Galata*.

A Stamboul:

La voix claire du muezzin
 Dans le jardin fleuri de roses
 Tombe d'un minaret voisin
 Emaillé de faïences roses.

Ses vocalises de cristal
 Se mêlent dans l'air diaphane
 A de chauds parfums de santal
 Et de jacinthe qui se fane.....

(1) *Moulins*, p. 17.

A Galata:

Un vieux, fumant son narghileh,
Calme, extatique comme un bonze,
Fixe l'horizon constellé
D'innombrables croissants de bronze;

Les frères croissants musulmans,
Floraison turque de symboles,
Astres d'Islam, clairs talismans,
Couronnent toutes les coupoles.

Il est assez difficile de ramasser en quelques strophes, et avec un art suffisant des proportions, les éléments essentiels qui recomposent sous le regard du lecteur le mouvement et la couleur des cités lointaines, et qui donnent l'illusion de la vie. M. Morin s'est souvent essayé à ce jeu d'art, et d'imagination. Rarement il a manqué le trait typique, la nuance subtile: il lui est arrivé parfois de ne pas assez fortifier son dessin, de ne pas assez étendre sa couleur, et de nous laisser en face d'une toile un peu vide ou un peu nue.

*
* *

Mais, il est temps de l'ajouter, le regard de M. Morin, ce regard si curieux de la beauté des formes, et qui suggère à l'imagination de riches métaphores, est le regard d'un grec et d'un païen.

Oh! les Grecs! Comme ils ont bien vu et admiré les splendeurs orientales! comme ils ont chanté l'éblouissante et pure lumière, et célébré la douceur des jours, et le ciel profond des nuits attiques! Comme ils ont compris l'harmonie des lignes, celles de leurs temples et celles-là plus caressantes encore de leurs montagnes! Et comme ils ont goûté, épuisé la joie humaine, la volupté étourdissante et stérile de la vie!

Leur littérature est pleine de ces ivresses, leurs acro-
poles et leurs sanctuaires sont chargés de toutes ces ima-

ges de la beauté physique. Or, M. Morin a étudié cette littérature, il a vu et admiré, lui aussi, ces oeuvres d'art du peuple le plus artiste qui fut; il s'est épris de la subtilité patiente et voluptueuse des Alexandrins; il a même fréquenté ces Grecs contemporains, ces néo-païens de la littérature de France, à qui suffit en plein vingtième siècle l'idéal mythologique des compagnons de Dionysos, et il a glorifié à son tour l'Hellas et ses dieux.

Et le ciel et la terre de l'Hellas ont recommencé, pour le poète du *Paon d'Email*, les strophes harmonieuses de l'hymne des joies païennes. La nature grecque, un matin de chaudes ardeurs, fit entrer le jeune aède en d'irrésistibles et sensuels transports:

• Tout était pourpre, feu, bruissement, éclat,
L'air avait le velours bleuâtre du muscat,
Le ciel que je voyais était l'azur hellène,
Chaque tertre semblait un autel à Silène,
J'entendais la syrinx sanglotante de Pan,
Les pleurs d'un rossignol, le cri rauque d'un paon...
Matin délicieux, matin mythologique,
Le bois entier était une Hellade magique!
Et ce n'était pas moi, dans votre empire bleu,
Qui disais en chantant, c'était un jeune dieu...⁽¹⁾

On ne peut plus profondément recevoir le coup de foudre hellénique. C'est le délire du paganisme qui s'empare de l'imagination du poète; encore un peu davantage, et nous le verrions partir, avec les Thébaines, entraîné par le fils de Zeus vers le Cithéron où exultent les Bacchantes.

Mais, c'est au dieu Pan, à celui que portent des pieds de bouc, que M. Morin est particulièrement dévot. C'est à lui qu'il veut sacrifier:

Depuis qu'un rayon d'or poignardant l'ombre verte
M'offrit un clair réveil,
Et que dans la rosée une tulipe ouverte
Tend son coeur au soleil,

Je veux, tel Marsyas, le front ceint de lavande,
Offrir au divin Pan
Le miel roux, la florale et votive guirlande,
Mon plus somptueux paon.

(1) Cf. p. 63.

Il le poursuivra dans la forêt et dans la montagne:

Peut-être, si j'avais une flûte à mes lèvres,
Te laisserais-tu voir
Lorsque j'irai guider mes bondissantes chèvres
Au fragile abreuvoir?

Et si malgré mes dons de câpres et d'olives
Tu restes dans les bois,
J'irai jusqu'aux forêts de ces nymphes furtives
Qui s'enfuient à ma voix;

Et là, sous les pins noirs, ô chèvre-pied rapide,
Dans les sombres halliers,
Je chercherai tes pas jusqu'au ruisseau limpide
Où boivent mes béliers.

Car, depuis que l'aurore a vêtu ma chaumière
De fraîcheur et de feu,
Mon coeur rustique bat avec la force altière
Et l'audace d'un dieu! (1)

Il y a dans ces vers beaucoup d'harmonie, beaucoup d'impressions grecques, beaucoup de piété mythologique.

Et parce que le culte païen ne fut, en somme, que le culte de la nature, le poète termine cette ode par des strophes où, à l'heure du matin pâle et sensible, il recommence ses profanes adorations:

La maison est trop fraîche et trop calme et trop blanche,
Trop de silence y dort;
Allons sous l'abri tiède et fleuri d'une branche
Parler au soleil d'or....

Tout vibre autour de moi, le sol germe et remue
D'un lourd et chaud plaisir,
La terre matinale, bourdonnante et nue,
Eclate de désir;

Je vois trembler l'odeur adorable des roses
Dans l'éther alourdi.
Ah! viens, je veux baiser tes mains aux paumes roses,
Eblouissant midi;

Soleil, sur votre autel je promets de répandre
Le sang d'un bouquetin,
Je vous couronnerai de myrte et d'oléandre,
Dieu du pourpre matin! (2)

(1) Cf. pp. 67 - 68.

(2) Cf. pp. 69 - 70.

Grec par l'inspiration mythologique de ses vers, et par le culte sensuel de la nature, M. Morin l'est encore par son souci de l'harmonie verbale, par son goût délicat du rythme, par son désir très attique de bien ajuster l'expression sur la pensée, par le besoin tout alexandrin de soigner le détail pittoresque, et de faire dans les mots resplendir les choses. Lisez, par exemple, le sonnet intitulé *Chios*, où le poète essaie de procurer à nos yeux la vision douce d'une île de l'archipel, et des horizons asiatiques :

O la vive langueur des soirs d'Anatolie !
L'Asie, à l'horizon, étend sa grève d'or,
Le flot d'émail étreint l'archipel qui s'endort
En ses bras caressants d'améthyste polie.

Les jardins d'orangers, lourds de mélancolie,
De terrasse en terrasse étagent leur décor ;
Au pied du promontoire, illuminée encor,
La mer déferle, court, murmure et se replie.

Des pêcheurs levantins et des bateliers grecs,
Aiguayant leurs filets des joncs et des varechs,
Animent de leurs voix le havre qui se dore ;

Et j'aime, tout ému du rythme de leur chant,
Contempler, comme Homère, Ion et Métrodore,
S'effeuillant sur Chios les lilas du couchant... (1)

L'auteur du *Paon d'Email* s'est, d'ailleurs, défini lui-même :

Celui qui sait l'orgueil des strophes ciselées,
Le rythme et la douceur du vers harmonieux,
Et, comme un émailleur de vases précieux,
Gemme de rimes d'or ses cadences ailées. (2)

Cet artiste, c'est le poète idéal de M. Morin, et c'est celui qu'il tâche tous les jours de devenir lui-même.

Il faut reconnaître que les rimes d'or abondent dans le *Paon d'Email*, et que les cadences y sont à souhait me-

(1) Cf. p. 71.

(2) p. 72.

surées, que le vers marmoréen ou métallique y brille souvent d'un suffisant éclat. Nous ne croyons pas qu'on ait ici encore étalé une telle richesse de formes, et M. Morin, du moins par la constance de son art, égale assurément, s'il ne les surpasse pas, ses plus habiles confrères du Parnasse canadien.

Les versificateurs classiques lui pourraient bien reprocher quelques libertés grandes, quelques enjambements un peu lestes:

Et quand le croissant plane sur
Constantinople. (1)

des imaginations très réglées lui tiendront compte de certaines métaphores impropres:

*Fantômes des soldats et du fier capitain
Dont l'écolier s'enivre* (2)

O violent jardin, guerrier cruel et tendre (3)

des lecteurs habitués aux rythmes traditionnels n'aimeront pas ses vers de neuf ou de onze syllabes; des lecteurs virils souriront de certains raffinements d'émotion et de vocabulaire, et des grâces trop fluides de quelques strophes:

O moite embrasement.....

et les dix vers qui suivent;⁽⁴⁾ des esprits un peu occupés et profanes, et qui aiment à comprendre vite et sans tortueux efforts, et sans dictionnaire, les beaux vers français, s'impatientseront de certaines recherches aristocratiques de souvenirs et de faits mythologiques, et braveront de leur vulgaire mépris le dédain superbe du poète féru d'antiquité; et si tous ces défauts empêchent l'oeuvre de M. Paul Morin d'être, même au point de vue de

(1) p. 32.

(2) p. 41.

(3) p. 69.

(4) p. 53.

l'art, une oeuvre de première et constante valeur, nous estimons que ces défauts ne sont pas les plus graves, et que la qualité même de l'inspiration poétique nous semble appeler les plus fortes réserves.

*

*

*

Cette inspiration est grecque: et, pour l'amour du grec, il nous plairait de voir Philaminte sauter au cou de M. Morin; mais cette inspiration est aussi païenne, et c'est de quoi nous ne pouvons approuver l'auteur du *Paon d'Email*.

Le paganisme de M. Morin lui vient de son goût très vif de l'art grec, mais aussi, croyons-nous, des maîtres qu'il affectionne, et dont il est le trop manifeste disciple. L'imitation est chez lui évidente de certaines oeuvres haut cotées aujourd'hui dans un certain monde élégant; et non seulement Leconte de Lisle, Hérédia, les maîtres de l'école parnassienne, ont appris à M. Morin, avec le goût de la nature et de l'antique, l'impassibilité froide et splendide du vers impeccable, mais aussi madame la comtesse de Noailles et M. Henri de Régnier, pour ne parler que de ceux-là, les plus notoires, parmi ceux qui vivent, lui ont enseigné la hardiesse de la vie, et le libre épanouissement des forces de la nature.

Oh! certes, l'auteur du *Paon d'Email* n'est pas allé jusqu'où sont rendus et l'auteur des *Médailles d'argile*, de la *Sandale ailée*, et l'auteur du *Coeur innombrable* et des *Eblouissements*; mais sa manière ne laisse pas de révéler des tendances fâcheuses, et, outre un goût prononcé de l'art pour l'art, une sorte de dilettantisme que nous le prions volontiers de réprimer.

L'impersonnalité systématique, le snobisme de l'élégance amoral, est une attitude difficile à soutenir; et si appliqué que soit M. Morin à ne paraître pas dans ses vers, et à n'y donner que l'image ou le reflet des choses, il ne peut pas ne pas faire irruption quelquefois dans sa strophe, et montrer à découvert l'âme que lui font ses

fréquentations intellectuelles. Le plus frigide artiste s'émeut sous le soleil d'or de la pensée poétique, et il importe qu'il puisse à cette heure d'ardente émotion traire une âme saine et bienfaisante.

Or, le paganisme où s'obstine M. Morin ne peut produire sur le lecteur l'impression heureuse que l'on doit souhaiter. Le paganisme a toujours abouti à la sensualité, et M. Morin est bien près de nous donner une oeuvre sensuelle. L'amour de la nature divinisée et adorée n'est guère prudent au coeur de l'homme. L'on commence peut-être par s'éprendre innocemment des souffles ardents de la brise qui caresse — et cela paraît assez inoffensif — et aussi des lys purs :

Et, baisant follement un lys mystérieux,
Je hume tout en moi l'haleine de mes dieux !

mais l'on finit presque inévitablement par des désirs plus coupables, et un matin « où l'aube bleue a promis un jour ensoleillé » l'on s'en va aux champs vers la rustique glaneuse...⁽¹⁾ et on laisse battre son sang fiévreux « sur un rythme de Verhaeren... »⁽²⁾

Le plus souvent, sans doute, M. Morin se contente de décrire, d'hypnotiser nos regards par la vision des formes brillantes, belles et harmonieuses, mais cela même fait que sa poésie, d'ailleurs bien mesurée et bien expressive, est sans élan, sans grandeur. C'est beau, certes, la lumière, la couleur, l'eurythmique proportion des choses ! Mais c'est plus beau, la pensée qui se montre, qui chante au long des fiers hémistiches, qui se lève et qui, d'une aile puissante, s'envole. M. Morin aime mieux se tenir tout près des chers objets, dessiner des contours, découper des arabesques, peindre des couleurs. Son poème, c'est le paon qui se perche — pas très haut — qui se tourne au soleil et cherche à nous éblouir de son mirifique éventail. Au lieu de créer l'idée, de la multiplier, l'artiste préfère jongler avec les nuances, et minu-

(1) *C'est vers toi que je viens*, p. 120.

(2) *Sur un Rythme de Verhaeren*, p. 132.

tieusement assembler des strophes d'émail. Il pourrait dire comme le Cicéron qu'il met en scène :

Je préfère laisser errer dans mon jardin
Mes beaux paons, faits d'émail et d'or et de lumière,
Qui dressent vers l'azur leur noire aigrette altière... (1)

Mais l'homme n'est pas uniquement fait pour élever des paons, ni non plus seulement destiné à épuiser la jouissance vaine des terrestres beautés. Sentir avec passion et rendre avec exactitude, voir le monde et peindre ses merveilles, n'est pas le tout du poète. Il a une bien autre mission : et qui n'est pas celle de s'en aller, pèlerin inutile et attardé, aux sanctuaires ruineux de Junon, de Pallas ou d'Eros. Le poète a charge d'âmes comme tous ceux qui écrivent ; et il ne peut, même en esquissant une élégante révérence, se soustraire à son devoir social.

C'est votre maître, cher poète, c'est Henri de Régnier qui écrivit un jour cette phrase au bas de laquelle votre *Paon d'Email* a mis sa griffe : « L'art n'a point à être moral, et ne risque jamais d'être immoral, quand il demeure strictement objectif et impersonnel, c'est-à-dire quand il ne prend pas parti. » A quoi, M. le comte Albert de Mun, avec combien de raison, répondait, il y a quelques semaines, sous la coupole où il recevait M. de Régnier : « Ne pas prendre parti, c'est justement ce que je crois interdit à l'écrivain. L'art est, à mes yeux, la parure des idées ; s'il n'est pas cela, s'il se borne au seul souci de la forme, au culte de la beauté pour elle-même, et quels que soient les actes ou les pensées qu'elle recouvre, il ne me paraît plus que le vain effort d'une stérile habileté. »

Il faut donc écrire, et faire des vers, pour mettre en belle tenue des pensées utiles ; il faut chanter pour appeler au vrai temple, au Dieu de son baptême, les âmes distraites ; il faut mettre à ses lèvres la buccine ou la conque d'émail pour célébrer les choses, grandes ou fami-

(1) *Cicéron à Paetus*, p. 147.

lières, héroïques ou tendres de sa maternelle patrie; et, s'il est permis au poète, plus qu'à d'autres, de pénétrer en la subtile harmonie des êtres, de tous les êtres, et de mieux saisir et de mieux rendre tant de merveilles partout multipliées dans cet univers, il ne peut oublier que de sa lyre où viennent s'accorder les voix de la nature, ne doivent s'échapper que des notes bien sonnantes, de louables cantiques, des rythmes divins.

M. Morin a reçu du ciel toutes les influences secrètes qui lui permettront d'ajuster sur ces modes la poésie qu'il veut faire. Nous souhaitons vivement qu'il ne pousse pas plus loin sur la voie dionysiaque où il s'est d'abord engagé, et qu'il ne mêle plus ses chants à ceux des inutiles joueurs de flûtes d'Apollon. Les inspirations profondes de la conscience, les souvenirs qui enchantent la mémoire, les beautés de la terre canadienne, les actions merveilleuses de notre histoire lui dicteront un jour les vers qu'il saura nous donner. M. Morin a de trop délicates vertus littéraires pour que nous ne le pressions pas de consacrer à des choses qu'il sait que nous aimons, et qu'il ne peut oublier, son oeuvre d'artiste. Demain, sans doute, nous le verrons prendre vers un idéal plus élevé, vers les plus pures régions de la pensée, son haut vol, et nous l'entendrons marier

Les mots canadiens aux rythmes de France,
Et l'érable au laurier.

Mai 1912.

GONZALVE DESAULNIERS

Les Bois qui chantent⁽¹⁾

Les Bois ne peuvent guère chanter que sur le mode lyrique. M. Gonzalve Desaulniers nous offre donc un recueil de poèmes qui débordent de musique sylvestre, de ce lyrisme un peu mystérieux, dont il semble que sont possédées les forêts elles-mêmes, de ce lyrisme sentimental et raisonnable qui naît aussi des commerces de l'âme avec la nature.

Le livre de M. le juge Desaulniers est le plus rempli de la rumeur des bois, de la clarté des lacs, de la somptueuse parure des montagnes, et de toutes leurs suggestions tendres que nous ayons dans notre littérature canadienne; il est aussi peut-être le plus chargé de l'harmonie verbale romantique. Car il y a en poésie deux sortes d'harmonie verbale: celle-là, savante, à la fois auditive et plastique des parnassiens, et l'autre, facile, fluide et caressante des méditations romantiques.

Pamphile Le May, avant M. Gonzalve Desaulniers, avait compris la nature, comme celui-ci la comprend. Pamphile Le May fut autrement que Crémazie et Fréchette, et plus profondément qu'eux, lyrique, et plus humainement qu'eux — je veux dire plus spontanément ou moins artificiellement — romantique. M. Desaulniers, avec beaucoup plus de souplesse dans la forme, avec un sens beaucoup plus délicat du rythme, avec des exigences de mots plus soucieuses de grâce et de précision, s'apparente à Pamphile Le May; sa veine est jaillissante à la

(1) *Les Bois qui chantent*, par Gonzalve DESAULNIERS. Un vol. in folio carré, 195 pages. Librairie Beauchemin, Montréal, 1930.

Cette étude n'appartient pas au groupe des *Essais* ou *Nouveaux Essais*.

manière de celle du poète des *Vengeances*, et elle vient des mêmes profondeurs de l'âme, et elle mêle aussi son flot à toutes les sources de la vie; mais M. Desaulniers a bénéficié de toute la distance qui nous sépare de 1860, d'une culture que n'eut pas Pamphile Le May, et de toutes les expériences littéraires que nous avons faites depuis Crémazie; et les *Bois qui chantent* portent la marque certaine d'un art meilleur, qui ne s'élève pas toujours, il est vrai, au-dessus du commun, mais qui n'ignore pas les techniques habiles et qui, d'ordinaire, satisfait l'oreille et la pensée du lecteur.

Et le lyrisme de M. Desaulniers est franchement romantique, au sens lamartinien du mot. Ce poète laisse à d'autres, à Fréchette ou Chapman, les grandes images de l'épopée, les éclats de voix, les enthousiasmes de tête dont Hugo avait le premier claironné la bruyante rumeur; et il s'applique à chanter son âme à lui, et toute les émotions qu'y font passer la nature et la vie. Louis Dantin, qui a écrit la *Préface* des *Bois qui chantent*, a très justement et très heureusement souligné cette originalité ou plutôt ce caractère de l'oeuvre de M. Desaulniers. Assurément, cette oeuvre, n'a pas sa pareille chez nous, si on la considère de ce point de vue. Notre poésie a été tour à tour et surtout patriotique, psychologique, régionaliste ou chant du terroir; jamais elle n'a été aussi totalement et aussi humainement lamartinienne.

Et si je dis *humainement* lamartinienne, c'est que Lamartine lui-même n'a pas créé la poésie où se rencontrent, pour en former tout l'objet principal, le sentiment de la nature, les tendresses et les nostalgies du coeur, l'harmonie musicale, et cette mollesse gracieuse des formes qui enveloppée comme d'une subtile écharpe le poème romantique. De tout cela on retrouverait l'exemple ancien dans la Bible elle-même, et puis chez les lyriques grecs: parce que tout cela sans doute fut la première forme de la poésie; le premier chant de l'âme humaine. Ce chant est donc inné, héréditaire, universel; il recommencera sans cesse son harmonie, qui paraîtra toujours nouvelle, parce qu'il correspond mieux que tous les arti-

fices compliqués des techniques alexandrines aux goûts souverains, aux sentiments éternels, au lyrisme simple et profond, inamissible que porte en elle l'humanité.

Et, avouons-le, des livres comme celui de M. Desaulniers nous reposent de tant d'autres où l'inspiration est tourmentée, laborieuse, trop soucieuse de nouveauté, et veut nous intéresser par l'inédit des formes plus que par l'éternelle, commune, et, semble-t-il, trop humaine vérité. Il y a une poésie qui se moque de la poésie: c'est celle des bois qui chantent.

*

*

*

Je laisse ma pensée errer, libre et ravie,
Et je goûte le sens éternel de la vie.⁽¹⁾

M. Desaulniers écrit cela un matin qu'il descend vers la mer, à l'heure où se dispersent les dernières lueurs de l'aube; il regarde tourner les grands oiseaux, il écoute la rumeur du jasant, et il emplit ses regards et son âme du spectacle matinal.

Le soir, quand la forêt se repose des bruits et des agitations du jour, le poète assiste à son premier sommeil; il voit sur son manteau de feuillage s'éteindre les derniers reflets de la vie, et il "entend" partout se répandre le silence nocturne.

Un frisson me secoue, aigu comme un remords,
Et j'éprouve le sens éternel de la mort.

Le sens éternel de la mort, et le sens éternel de la vie, c'est le thème essentiel du lyrisme lamartinien; c'est celui de M. Desaulniers, et son poème *Vita et Mors* qui situe l'auteur en pleine nature, au centre des choses, nous le montre là même où il aime à recevoir l'émotion divine. Dans une *Lettre de la Montagne*⁽²⁾, où il raconte son séjour et sa joie de vivre dans les bois, et où d'ailleurs il n'y a rien de neuf sous sa plume, quatre vers définissent la cause de son émoi lyrique:

(1) *Vita et Mors*, p. 39.

(2) P. 25.

Ce que l'âme a de grave en elle et de profond
 A l'âme qui jaillit des choses correspond,
 Moments délicieux et qui font que l'on prie
 Avec la piété des fleurs dans la prairie.

La piété de M. Desaulniers est si fervente dans les bois, qu'elle a voulu un jour⁽¹⁾ rejoindre Dieu par l'immense prière qui monterait de son âme mêlée à l'âme des choses, fondue en elle, identifiée avec elle. Devenir soi-même reflet, branche ou roseau, source, lumière ou vent qui rôde sur les grèves, recevoir ainsi la caresse immense de la vie, et devenir l'âme intelligente de l'universelle matière: cette religion sylvestre est assurément un rêve de poète, mais exprimée comme l'a fait M. Desaulniers, elle se charge d'un sens délicat qui explique son culte de la nature et l'ivresse lyrique de ses strophes.

D'ailleurs si l'homme parfois veut devenir forêt ou l'âme vivante des chênes ou des pins, les arbres eux-mêmes ont une âme qui ressemble à la nôtre:

Les arbres comme nous naissent, vivent et meurent;
 Ils ont des jours sans joie et des jours fériés
 Dans les feuilles que l'air agite et qui demeurent,
 Dans celles que la bise éparpille à leurs pieds.
 Ils aiment comme nous les aubes sous leurs voiles,
 Les midis plus ardents, les nuits aux mille feux,
 Les heures de soleil et les heures d'étoiles,
 Eux qui boivent le sang d'un sol prodigieux.⁽²⁾

*

*

*.

Tout le recueil de M. Desaulniers palpite de cette vie, de ces amours dont il perçoit dans la forêt la sourde pulsation. Cette vie, d'ailleurs, plus large que la forêt, se retrouve en toute la nature, et il arrive que M. Desaulniers chante aussi bien la mer que les bois: toujours avec le même souci d'intelligence et d'harmonie. *Les Voix du Golfe*⁽³⁾, l'une des meilleures pièces du recueil,

(1) *Le Silence des Bois*, p. 127.

(2) *Sous les Branches*, p. 187.

(3) P. 137.

est un long poème où le sentiment se mêle aux descriptions marines :

Le flot montait, couvrant les récifs, enlaçant
De ses varechs le pied des falaises, poussant
Dans son ascension très lente les gabares
Dont les flancs endormis roulaient sur leurs amarres;
Les côtes peu à peu s'effaçaient comme si,
Affluant vers les bords du golfe rétréci,
Lasse d'avoir depuis l'aurore autour du globe
Ourlé sur tous les caps les pans verts de sa robe,
Sur nos plages sans fin que son poids fait gémir,
La mer, la vaste mer, s'allongeait pour dormir.

Cela, c'est la description objective où déjà cependant l'on prête de la vie aux choses, du sommeil aux gabares, et de la fatigue aux flots; mais voici que ces flots eux-mêmes ont une voix multiple qui chante au poète la chanson mystérieuse, changeante, qu'aucune technique musicale ne peut fixer.

Oh! qui pourra jamais en traits ineffaçables,
Sur la page mouvante et fragile des sables
Fixer les rimes d'or du poème éternel
Que dit le vent, qu'écrit la mer, que fait le ciel !

Entendez maintenant l'orchestre des voix qui éclate :

Toutes les voix du golfe un moment revenues,
Celle qui sort des rocs ou qui descend des nues,
Celle qui passe, au gré des matins et des soirs,
Sur les flots bleus, sur les flots gris, sur les flots noirs,
Dont les inflexions sonores ou voilées
Font les esprits sereins ou les âmes troublées;
La voix qui glisse au ras des ondes doucement,
Ou qui galope au bout des voiles brusquement;
Sur les mers en délire ou les mers en ivresse,
Celle qui gronde ainsi que celle qui caresse;
La voix qui vient du fond des temps irrésolus,
Fait de tous les bruits des siècles révolus:
Toutes, toutes courant sur l'énorme estuaire,
Dans le fléchissement du jour crépusculaire,
Comme des sons de harpe éclatèrent.

Il faut avouer qu'ici M. Desaulniers, debout sur la grève où il chante, oubliant presque sa tendresse lamartinienne, a porté à ses lèvres la conque sonore où Hugo aimait faire entendre ses vers épiques. Si vous voulez retrouver le poète qui ressemble au poète des *Méditations*, lisez l'*Épître*(1) qui fait penser au *Lac*, une épître où c'est Elvire et non pas le poète qui revient aux lieux des amours, une Elvire paysanne qui cherche en vain, non pas aux rivages, mais au champ où leurs âmes se sont aimées, le poète infidèle, le poète qui imprudemment alluma une flamme trop vive au cœur de l'enfant rustique.

Tu m'aimais, je le sais, mais il aurait fallu
Aimer aussi mon champ; tu ne l'as pas voulu.

.....
Mais tes mains n'étaient pas faites pour nos labours.
Tu ne sais que chanter comme ces troubadours
Dont les vieux imagiers ont gravé la mémoire,
Volages amoureux, épris de folle gloire,
Et qui de bourgs en bourgs, dans les temps anciens,
Faisaient pleurer des yeux, comme pleurent les miens.

Inspiration lamartinienne encore, et cette fois qui nous reporte au bord d'un lac, que cette pièce *Ne cherchons pas*(2), où deux jeunes gens reviennent constater que là où tant de choses sont restées semblables à elles-mêmes, leurs cœurs ont seuls changé. Les quatrains de ce poème se développent avec une harmonie musicale constante où les souvenirs se perdent en vagues rêveries. On ne veut plus savoir la raison des choses:

Ne cherchons pas, goûtons cette heure évocatrice
D'un passé dont la cendre est brûlante à demi,
Et laissons de ce qui fut peut-être un caprice
Flotter le cher parfum sur le lac endormi.

*

*

*

Il y a, en marge des bois, plus d'une pièce où M. Gon-

(1) P. 49.

(2) P. 73.

zave Desaulniers se retrouve avec son âme identique: rêveuse, tendre, sensible: ce ne sont pas les meilleures, et quelques-unes sont faibles. Flirts discrets, galanteries, marivaudages: fragiles bibelots, strophes de jeunesse, qui nous rappellent que l'auteur prépare depuis quarante ans son premier recueil de vers: émotions religieuses, piété un peu vague des premières communions: *A Jeanne*, et *A Hélène*, et cette *Prière du soir*, en famille, un soir d'hiver, près de l'âtre qui crépite.

Il y a aussi *Pour la France*⁽¹⁾, longue épître où revit le souvenir héroïque de la grande guerre, et où le poète se plaît visiblement à évoquer nos françaises origines, à affirmer nos fidélités nécessaires. Une petite Canadienne y rappelle à son fiancé, soldat du 22ième, tous nos motifs de batailler là-bas, les chevaleresques surtout:

Va là-bas

Pour qu'un poète un soir chante tes combats.
Va là-bas, pour qu'un peu de tes triomphes fasse
Comme un nouveau manteau de gloire pour ta race;
Pour que la France en toi reconnaisse les siens,
O petit paysan des champs laurentiens !

*

*

*

Ce que nous avons cité de M. Desaulniers suffit à montrer à la fois son habituelle inspiration et sa technique. En général l'inspiration, si elle est sincère, est aussi superficielle. Elle voltige plus qu'elle ne pénètre. Le poète ne se pique pas d'être penseur ou philosophe. Il jouit de la nature sans en approfondir les choses.

Son vers, qui est de préférence l'alexandrin, se moule en ces formes classiques qui sont toujours actuelles. Il est quelquefois négligé ou un peu banal. Pas de hardiesses dans les coupes, mais une suffisante variété dans le rythme, et une cadence qui s'ajoute au mouvement des choses. L'auteur vise à l'harmonie des mots, plus qu'à d'étranges constructions. C'est l'oreille qui est sur-

(1) P. 169.

tout consultée, et le poète évite d'ordinaire les discordances qui pourraient la heurter. Il manque à cette règle, cependant, dès le quatrième vers du quatrain liminaire. Mais, d'ordinaire, ses poèmes veulent donner l'impression d'une musique, d'un chant, d'une mélopée, d'une harmonie. Il en résulte parfois qu'ils manquent de force, d'une certaine énergie poétique, de relief, de couleur, et qu'un peu de flou laisse trop indécis les contours des choses. Le poète assurément rêve plus qu'il ne regarde. Parfois il se souvient plus qu'il ne voit, et un peu de livresque se mêle à sa poésie. Les neiges éternelles du Lac Louise sont-elles ailleurs que dans les livres?

On remarquera que les descriptions du poète, conformes à son tempérament, ne reproduisent pas le détail pittoresque ou caractéristique. Elles le donnent quelquefois; plus souvent elles se contentent de la ligne générale des paysages, de celle-là que le rêveur aperçoit et qui suffit à son rêve. Prenez *le Matin à la Malbaie*; vous pourriez tout aussi bien le placer à Kamouraska. Mais ce procédé lyrique, dans la description, permet aussi de dessiner, de colorer les plus larges, les plus brillants tableaux. Voyez le panorama splendide du matin au *Lac Louise*(1), sur ce lac que le poète compare à un long couloir. Cette description du matin caractérise assez la manière de M. Desaulniers quand il veut peindre ce qu'il voit.

L'aube flotte légèrement sur les abîmes,
On dirait qu'elle hésite à descendre des cimes
Tant la nuit qui s'attarde aux flancs des monts heurtés
Mêle d'ombres tenaces aux premières clartés.
Et puis l'aurore éclate et puis le jour flamboie.
Tous les brouillards tendus comme un rideau de soie
Que viennent de trouer les flèches du matin,
Sous les souffles errants s'éparpillent soudain,
Et les massifs, coiffés de neiges éternelles
Se dressent comme des énormes sentinelles.
C'est l'heure créatrice au cours perpétuel
Et le moment divin et presque rituel
Où l'azur, irrisant les gorges, communique
Des colorations à l'onde prismatique.
Et ce sera pendant des minutes encor

(1) P. 151.

Tous les reflets qui vont jouer dans ce décor;
Reflets d'or et de pourpre et reflets de topaze,
Du saphir qui bleuit, du rubis qui s'embrase,
Comme si la nature, ouvrant un vaste écrin,
Ornait de ses joyaux le col du lac serein.

Une autre fois, M. Desaulniers a voulu fixer, si l'on peut dire, le paysage romantique qu'il préfère, le paysage aux contours vaporeux, au dessin vague, au rythme harmonieux, aux clartés incolores, aux nuances inachevées, et il a intitulé cela *Paysage*(1). Il y a écrit quelques-uns de ses vers les plus doux, les plus fluides, les plus caressants. C'est presque de la poésie pure, de la poésie qui naît de la seule harmonie verbale.



M. Gonzalve Desaulniers ne s'est pas pressé de publier son premier volume de vers. Mais il l'a fait somptueusement; rarement chez nous la poésie est apparue en des pages plus matériellement soignées. Et l'auteur a pris le temps de revoir ses vers, et de les polir avant de les livrer au public. J'ai relu, dans les *Soirées du Château de Ramezay* quelques-uns des poèmes des *Bois qui chantent* M. Desaulniers, qui fréquenta l'Ecole littéraire de Mont réal, et qui avant 1900, y lisait ses premières pièces confia au recueil des *Soirées*, quelques textes qu'il est intéressant de comparer avec ceux que l'on retrouve dans les *Bois qui chantent*. On y voit comment le goût s'est affiné, comment l'art s'est corrigé, comment s'est développée la faculté maîtresse d'harmonie qui est celle du poète. Pouvons-nous espérer que le poète, qui n'a voulu offrir au laurier que des cheveux blancs, continuera de chanter? Espérons-le. Il fait bon de descendre du banc des juges aux bords des ruisseaux fleuris, de passer du Palais aux bois. Que M. Desaulniers renouvelle ainsi chaque jour son inamissible jeunesse.

Mai 1931.

(1) P. 133.

LUCIEN RAINIER

Avec ma Vie⁽¹⁾

Ce livre de poèmes est d'un poète. Ce poète est l'un de nos plus artistes. Cet artiste trouve surtout en lui-même, et non pas d'abord aux choses extérieures, la poésie profonde; il la surprend aux rythmes de ses méditations, aux mouvements de sa pensée, aux accents multiples, calmes ou angoissés, de sa conscience.

Lucien Rainier, chacun le sait depuis longtemps, c'est l'abbé J.-M. Melançon. Or, ce prêtre, habitué aux contemplations qui retournent vers la vie intérieure les regards de l'homme, a fait surgir de cette vie des souvenirs, des actions, des regrets, des joies, des paysages spirituels qu'il a transformés en poèmes, en oeuvres d'art.

Il n'y a pas, au surplus, dans ce recueil que des retours sur soi-même, ou des introspections. Lucien Rainier prend souvent ailleurs que chez lui le thème de son lyrisme. Mais lors même qu'il emprunte à l'histoire, ou à la nature, ou à la fantaisie, le motif de son chant, il a une telle façon et si personnelle de s'exprimer, que la fantaisie, la nature ou l'histoire en passant par son rêve ou sa pensée, se chargent de vie intérieure, et y prennent une spéciale valeur de poésie.

Cette poésie est franche; elle est sincère. Elle est souvent profonde à cause de sa sincérité même. Ce poète est un chercheur de vérité, de la vérité qui se transforme en beauté. Ce poète est aussi un moraliste et un philosophe. Et il monte, bien plus souvent qu'il ne le dit, vers les raisons et les causes. Dans le poème intitulé *Sagesse* qui termine son recueil, Lucien Rainier a très gentiment, mais très incomplètement défini les poètes.

(1) *Avec ma Vie*. Poèmes, par Lucien RAINIER. In-8 carré, 164 pages. Editions du *Devoir*, Montréal, 1931.

Cette étude n'appartient pas au groupe des *Essais* ou *Nouveaux Essais*.

Aussi longtemps que le soleil
sur la rondeur du monde
mettra son feu vermeil
et sa poussière blonde,

les poètes . . .

iront, en laissant de côté
la recherche des causes,
célébrer la beauté
et le parfum des roses.

Que le savant peine! Qu'il ait
filtres et micromètres !
Eux diront le reflet
mais non le fond des êtres. ⁽¹⁾

Tout ceci est trop modeste, et n'est juste qu'à demi.

Le poète est souvent grand philosophe, L'histoire nous l'apprend assez. Il pénètre parfois plus avant que personne au fond du monde spirituel et moral, monde trop fermé souvent aux subtils et livresques discoureurs, tandis qu'il s'ouvre volontiers à ces intuitifs que sont les vrais porteurs de lyre. Et ce n'est pas seulement le reflet, mais le fond des choses que nous découvrent au domaine de l'âme les grands lyriques méditatifs, les scruteurs du rêve et du moi.

Parmi les réalités du monde spirituel il y a la conscience. Il y a les états de conscience. Lucien Rainier nous les montre et il nous les explique. Et pour nous y intéresser, il ne fait pas étalage de faits spirituels factices ou menteurs, de méditations fausses où une âme se trompe d'abord elle-même pour mieux tromper les autres. Ce mystique est un réaliste. Et c'est ce réalisme mystique qui fait si attachantes les strophes qui vont, trois par trois, encrer tous les états, — ce que le poète appelle les saisons de l'âme.

Avec son premier poème, l'auteur entre au jardin funéraire: il y entre personnifié par ces deux inséparables qui sont le Souvenir et le Regret.

Mon Souvenir, donnant la main à mon Regret,
d'un pas qui rend tremblant le faix lourd des années,
s'en va dans le jardin funéraire et secret
où mon passé repose entre les fleurs fanées.

Dans le secret jardin de mon âme, parmi
les débris d'une fête autrefois si jolie,
mon Souvenir avec le Regret son ami,
ne trouvent que l'automne et sa mélancolie.

Et tandis qu'autour d'eux les feuilles tombent dru,
le chant du vent, le noir du soir, la peur de l'heure
étreignent, dans le deuil du bonheur disparu,
mon Souvenir qui songe et mon Regret qui pleure !

Toutes les saisons ont tour à tour réjoui ou dévasté le jardin funéraire. Le Passé, le passé du poète, tous nos passés se découpent en *saisons mystiques*, c'est-à-dire en journées variables, bonnes ou mauvaises, en périodes spirituelles, où entrent tous les climats, toutes les ferveurs, toutes les tempêtes, et où l'on voit la nuit succéder au soleil, et à la joie des fleurs succéder la tristesse des feuilles blessées ou mortes. Il y a un parallélisme des états de la nature et des états, de l'âme où la poésie a souvent cherché ses inspirations. Mais si le thème n'est pas nouveau, Lucien Rainier l'a renouvelé en des morceaux tels et si frémissants de sincérité qu'il les a sûrement découpés dans la chair vive du réel, je veux dire de sa conscience. Au surplus, les rapprochements ne sont qu'indiqués, à peine suggérés: c'est au lecteur des saisons mystiques à se transposer dans l'un ou l'autre des mois astronomiques où le ciel ressemble à la conscience successive du poète. Et c'est parfois dans un même poème la transition rapide d'une saison à l'autre, d'un état d'âme à un autre état d'âme; c'est par exemple un jour l'enchantement merveilleux du jardin soudain refléuri.

Oui, dans l'enclos désert, gloires abandonnées,
les roses s'effeuillaient près des lis assombris;
et, de ce deuil, sur l'or des pelouses fanées,
le vent amoncelait les somptueux débris.

Ainsi que le parfum, l'espérance était morte
de revoir le jardin, comme autrefois, fleurir:
trop d'automne et de gel avait franchi sa porte
pour qu'une sève encor pût le reconquérir.

Mais, suprême fleuriste inattendu, vous vîntes,
Jésus ! ranimant tout de votre feu vainqueur !
Depuis, sous votre grâce et votre garde saintes,
renaît le cher jardin, le jardin de mon coeur.⁽¹⁾

Cet art de ramasser ainsi en strophes coordonnées des états si différents, c'est l'art des raccourcis, des synthèses, où l'image épousant l'idée, en fait mieux voir la ligne mouvante et lumineuse. Lucien Rainier nous a donné un autre et bel exemple de ces services mutuels par lesquels se précisent et se fortifient l'image et la pensée. Il veut expliquer que la boue qui est au fond des eaux ou des coeurs humains n'empêche pas la pure lumière de s'étendre en nappes radieuses à leur surface, et d'y réfléchir le ciel. Il suffit de la prière et de la grâce pour opérer au monde spirituel une semblable merveille.

Seigneur, vous voyez clair en mon obscurité
et votre oeil est trop grand pour que je dissimule
le fond boueux et noir de mon iniquité . . .
Donnez-moi donc un coeur selon votre formule ! . . .

.....
La vase stagne au lit de l'étang; et pourtant
il reflète le ciel au fil de sa surface . . .
Si votre amour baignait ma pauvre âme, à l'instant,
Vous pourriez, ô Seigneur ! y mirer votre face.⁽²⁾

*

*

*

(1) P. 19.

(2) P. 17.

Faire la synthèse de sa vie, c'est en ramasser les éléments disparates, c'est faire se toucher parfois dans le geste qui les étreint, les lointaines ou très différentes extrémités. Et il y a dans ces rapprochements d'où jaillit l'inspiration, il y a des contrastes que Lucien Rainier se plaît à opposer en tableaux courts et précis. Voyez d'abord la saison ancienne des jours mauvais.

Les mauvais souvenirs de ma vie, en cohue,
dévalent dans mon âme et mon âme devient
un sombre champ de guerre où leur foule se rue . . .
De ma paix dévastée il ne subsiste rien.

J'avais cru disparus leur bataillons barbares;
ils n'étaient qu'embusqués dans l'oubli, tous en moi,
Mon esprit retentit de leurs rauques fanfares
et voici que ma joie en est morte... Eh bien, soit! (1)

Tournez quelques pages, et vous verrez, opposée à ce souvenir des intimes batailles de la conscience, à ce rappel d'une saison mauvaise de la vie, l'évocation de la paix spirituelle, d'un printemps de l'âme où voltigent tous les mystiques parfums.

Maintenant, le bonheur d'être un enfant qui prie
me comble, jour à jour, de la gaité de mai:
Comme la route en fleurs mon âme est refléurie
et de l'odeur des bois je me sens parfumé.

Car, mon printemps c'est Vous, et c'est Vous ma rosée!
Vers Vous, tout mon amour, comme une floraison,
s'élève! . . . Et, telle une eau limpide et reposée,
coule en nappes de paix ma tranquille oraison.

Chantez, voix de l'oiseau nouveau! Chantez, ramure,
l'air sommeillant du soir ou l'éveil du matin!
Mais, rien n'égallera la douceur du murmure
qui monte de mon coeur vers un ciel moins lointain. (2)

Il y a dans ces strophes des vers d'une douceur et d'un charme exquis. Ce ciel moins lointain qui est celui

(1) P. 14.

(2) P. 20.

de la conscience, celui que tout juste porte en lui-même, il est le premier de ces ciels multiples dont Paul vit le troisième. Un jour l'âme du juste, rejetant son enveloppe charnelle, comme le papillon sa chrysalide — l'image est de Lucien Rainier — s'en ira vers le ciel des cieux. Il se peut qu'éblouie par les lumières de la route, elle se désoriente, qu'elle aille tournoyer, éperdue, dans les espaces infinis sans pouvoir s'arrêter,

A moins que, délaissant la splendeur éternelle,
La vierge, en souvenir de notre monde obscur,
ne vienne la hêler de sa voix maternelle
et lui fair un écran de son manteau d'azur! (1)

Cette image pourrait terminer le cycle des saisons spirituelles par lesquelles nous allons vers le plein épanouissement de la vie.

Elle ne termine pas les poèmes mystiques de Lucien Rainier. Ces saisons n'existent pas qu'en nous-mêmes. Elles déroulent jusque dans la nature le panorama de leurs immenses paysages. La nature, elle aussi, prie et médite; elle aussi, comme nous, souffre ou exulte. Elle prend volontiers, par la forme ou l'élan de ses montagnes, des attitudes d'orante. Et il faut voir comme Lucien Rainier interprète cette prière énorme des caps ou des pics, et comme aussi il raconte la prière plus modeste, la religion nocturne des êtres qu'éveille la nuit, et dont le

culte à demi-voix s'élance
pour ne pas déranger l'universel sommeil! (2)

*

*

*

C'est donc avec sa vie que Lucien Rainier a composé ses quatrains mystiques. C'est avec du rêve mais combien mêlé de réalités, qu'il a fait tant d'autres poèmes où se retrouvent à la fois sa faculté de créer l'image et son art de l'exprimer. La poésie vit et s'illumine aux

(1) P. 23.

(2) P. 32.

frontières de l'irréel. Elle fait volontiers le pont ou la chaîne entre ce qui est et ce qui devrait être, entre les formes sensibles et l'immatérielle beauté qu'elles suggèrent. Elle a besoin de la liberté des inspirations qui surgissent de l'âme, mais aussi des choses, des objets multiples en présence desquels réagissent l'imagination ou la pensée. C'est porté par cette double force de l'esprit et des choses que le rêve s'envole, monte à des hauteurs variables soutenu par la très variable puissance de l'artiste. Le rêve de Lucien Rainier, le rêve au bord duquel il a établi "son chantier", contient d'ordinaire ce double élément de toute poésie, qui est la vie elle-même — actions de l'homme ou spectacles de la nature — et l'élan spirituel de l'âme. "Le chantier au bord du rêve" qui représente et contient une bonne partie des ouvrages du poète, nous montre sous le double aspect de la réalité et de leur idéale transformation, les choses très diverses qui ont occupé le regard ou la pensée de l'auteur.

Il est arrivé une fois, dans *la Moisson d'orge*, que la réalité s'est fixée avec ses contours exacts dans les strophes; la scène rustique s'est reconstituée avec une vigoureuse précision.

Une immense douceur consolante se pose
sur le sol épuisé par son divin travail,
L'acier des larges faux aux clairs reflets d'émail,
près d'un arbre, à l'écart, fil émoussé, repose.

Les râteaux ont glané le moindre brin perdu.
Dans le chaume attiédi bondit la sauterelle.
Le grillon, égrenant son bruit de chanterelle,
stridule... Un aigle plane, au zénith, éperdu! (1)

Mais, on le voit, la réalité ici encore, transformée par l'art du poète et par l'harmonie des mots, survolée par les ailes étendues de l'aigle qui plane, la réalité se transpose dans un plan supérieur à elle-même, et sans cesser d'être rustique elle devient poésie au sens élevé du mot, au sens que n'ont pas toujours atteint ni compris chez nous de prétendus poètes du terroir.

(1) P. 105.

Il est arrivé une autre fois que Lucien Rainier, travaillant au bord du rêve, semble avoir rejeté tout élément matériel de poésie; il a pris pour tremplin non pas l'objet tangible qui frappe le regard ou la pensée, mais la fantaisie irréelle elle-même; il rêve alors pour rêver, et pour enfermer dans son rêve cette sorte d'harmonie imprécise, subtile, mystérieuse qui est celle de la musique, harmonie qui berce, qui enchante, qui emporte l'âme aux sphères de l'Illusion. L'illusion elle-même, que procure la musique et qui fait oublier le réel, prendra assurément des formes sensibles, elle s'imprimera dans l'oeil en images, et en mouvements: et il le faut bien puisqu'elle s'adresse à nous qui ne sommes pas de purs esprits; mais combien gracieuses, et souples sont les lignes, et combien évocatrices les images. Ce poème de *la Musique*⁽¹⁾ est un petit chef-d'oeuvre qu'il faut lire tout entier.

Ce soir, l'Illusion s'embarque sur la grève
en robe harmonieuse et merveilleux atours...
L'esquif est en partance au quai flottant du Rêve
et l'heure du départ sonne au sommet des tours!...

Ce soir, l'Illusion s'embarque sur la grève;
elle fuit le château ténébreux de l'Ennui;
elle fuit le chagrin de la vie; elle fuit
le bruit sourd d'un passé qui remonte sans trêve.

En robe harmonieuse et merveilleux atours,
la voici: son petit page porte sa traîne...
La couronne du rythme est à son front de reine;
l'accord est à ses pieds comme un lé de velours.

L'esquif est en partance au quai flottant du Rêve.
Les abords sont fleuris qu'éclairent des falots.
On entend les refrains de lointains matelots.
Sur la mer, un joli clair de lune se lève...

Et l'heure du départ sonne au sommet des tours!
Qui sait vers quel naufrage elle vogue?... Qu'importel
Là-bas, l'île argentée où la brise l'emporte
recule infiniment ses vaporeux contours...

Le Flot, le flot divin et sonore l'enchantel
Ah! mon âme est partie avec elle!... Et toujours,
elle accompagnera l'Illusion qui chante
en robe harmonieuse et merveilleux atours!...

(1) P. 141.



Les personnages de l'histoire offrent aussi à la poésie des thèmes supérieurs, parfois héroïques, sur lesquels l'art peut s'exercer. C'est pour l'artiste une bien autre façon de créer: il s'agit ici de comprendre la beauté des grandes actions pour la transformer en beauté littéraire; il s'agit de grouper ces actions en un symbolisme ou en une synthèse artistiques.

Ce genre de poésie *ad majorem Optimum Memoriam* est de pratique difficile; il expose le poète à la banalité du dithyrambe, à l'usage facilement insupportable des lieux communs. Aussi faut-il louer Lucien Rainier d'avoir su être le plus souvent original même dans l'éloge. Ces poèmes ne sont pas les meilleurs du recueil mais ils ont ceci de particulier qu'ils évoquent les vertus caractéristiques des héros, qu'il s'agisse de Dollard ou de La Fontaine, de quatre fondatrices de communautés ou de poètes comme Fréchette, Nérée Beauchemin, Albert Lozeau ou Charles Gill. Ces sonnets de la gloire ont chacun leur spécial mérite, qui les fait s'ajuster sur la taille et sur la valeur des personnages célébrés.



Sonnets, rondeaux, rondels, ballades, et même l'acrostiche, oui jusqu'à l'acrostiche: toutes ces formes anciennes, avec leurs caprices inexorables, se retrouvent dans le recueil de Lucien Rainier. En quoi le poète affirme son traditionnalisme classique. Il triomphe, d'ailleurs, habilement des difficultés techniques. Est-ce pourtant l'embarras du jeu qui a paralysé le premier acrostiche à Notre-Dame, et qui lui donne tout juste la valeur de strophes qui attendent de la musique religieuse pour chanter? . . .

Lucien Rainier est classique par la forme de ses poèmes, et aussi par leur limpidité. Il est de ces poètes qui

pensent que l'intelligible peut s'accorder avec la poésie, et qui font aller ensemble rime et raison. Il montre quand même, par les qualités de son rêve ou de sa pensée, qu'il porte en lui le *mens divini*, et qu'il est artiste aussi exigeant que les plus obscurs.

Le rythme en lequel des verslibristes font consister le vers libre, est une des qualités remarquables du vers régulier de Lucien Rainier. Et la qualité des mots se joint à celle du mouvement pour produire des effets qui plaisent infiniment à l'oreille et à la pensée. Voulez-vous une impression d'ennui?

L'heure sombre se traîne alanguissante et lente
l'heure infiniment lasse et longue se lamente:
qui s'envolait jadis en joyeux instants courts;
le Temps me verse de l'ennui depuis des jours.⁽¹⁾

C'est par un même procédé que le rondel intitulé *Dans la Vague*⁽²⁾, vous berce sur la houle, vous descend et vous remonte tour à tour au gré de « l'ondulation continue ».

Et c'est par ce soin du rythme, de l'image, et du mot, comme aussi par l'agencement classique des rimes que Lucien Rainier fait voir comment l'ordre et la discipline des anciens peuvent encore soutenir l'inspiration du poète le plus moderne.

Lucien Rainier a bien tardé à livrer au public son premier recueil. Il s'est fait attendre. *Avec ma Vie* le révèle plus grand que ne l'avaient montré ses fugitives apparitions aux pages des journaux ou des revues. Mais *sa vie* n'est pas épuisée. Elle est riche maintenant de plus longues expériences, elle se charge de pensées plus profondes, peut-être de sacrifices plus mystiques, et de rêves plus ailés: Lucien Rainier nous découvrira bien encore quelque jour l'âme plus riche et toujours artiste de l'abbé Melançon.

Février 1932.

(1) P. 16.

(2) P. 132.

TABLE DES MATIÈRES

Avis aux lecteurs	9
Louis Fréchette	11
Pamphile Le May: Les Gouttelettes	75
Adolphe Poisson: Sous les Pins	101
Alfred Garneau: Poésies	117
William Chapman: Les Aspirations	135
Paul Morin: Le Paon d'Email	157
Gonzalve Desaulniers: Les Bois qui chante	173
Lucien Rainer: Avec ma Vie	183